ETUDES GERMANIQUES

Allemagne - Autriche - Suisse - Pays scandinaves et Néerlandais

---

3

JUILLET-SEPTEMBRE 1946

REVUE DE LA SOCIETE DES ETUDES GERMANIQUES

5, Rue de l'Ecole-de-Médecine

PARIS (VIe)

BUREAU

DE LA

SOCIETE DES ETUDES GERMANIQUES

Président	M. VERMEIL, 12, rue Emile-Faguet, Paris-XIV[e].
Vice-Présidents	M[lle] BIANQUIS, 26, avenue Victor-Hugo, Dijon. M. GODARD, 121, rue Caulaincourt, Paris-XVIII[e]. M. JOLIVET, 6, avenue Paul-Appel, Paris-XIV[e]. M. MOSSÉ, 1, rue Monticelli, Paris-XIV[e]. M. ROUGE, 252, boulevard St-Germain, Paris-VII[e]. M. TONNELAT, 95, boulevard Jourdan, Paris-XIV[e].
Secrétaire	M. ANGELLOZ, 4, rue Paillet, Paris-V[e].
Secrétaire-Adjoint .	M. RICCI, 13, rue Albert-Sorel, Paris-XIV[e].
Bibliothécaire	M. ISLER, 11 *bis*, rue de Navarre, Paris-V[e].
Trésorière	M[lle] SCHMIDT, 5, rue J.-M.-de-Hérédia, Paris-VII[e].
Trésorière-Adjointe.	M[lle] LUXENBURGER, 5, rue José-Maria-de-Hérédia, Paris-VII[e].

La cotisation, fixée à 200 francs (300 pour les membres étrangers), doit être versée au compte postal 1227-10 Paris, Société des Etudes Germaniques, Trésorière : M[lle] Schmidt, 5, rue José-Maria-de-Hérédia, Paris-VII. Elle est ramenée à 150 francs pour les membres de la Société qui avaient racheté leur cotisation.

La carte d'adhérent, qui sera envoyée dès le versement de la cotisation, donne le droit :

1° d'assister aux réunions mensuelles de la Société et d'y amener un invité ;

2° d'utiliser la bibliothèque de la Société (Service de prêts à domicile, y compris la province) ;

3° d'utiliser sur place la bibliothèque de l'Institut Germanique ;

4° de recevoir gratuitement la revue *Etudes Germaniques* ;

5° de participer à tous les avantages que pourra procurer la Société.

Toute la correspondance concernant les questions financières doit être adressée à M[lle] Schmidt, celle qui concerne la bibliothèque à M. Isler, celle qui concerne la Revue, les communications et articles, à M. Angelloz.

BIBLIOTHÈQUE DE LA S.E.G.

1° *Dispositions concernant le prêt.*

En raison de l'augmentation des tarifs postaux, nous sommes dans l'obligation de porter à **12** francs par volume la contribution aux frais d'envoi. Pour simplifier notre comptabilité, nous prions nos adhérents de province de bien vouloir ajouter cette somme **en timbres-poste** à toute demande de livres.

Nous adressons un appel instant à tous les emprunteurs, parisiens et provinciaux, pour qu'ils veuillent bien ne pas dépasser le délai d'un mois.

2° *Supplément au Catalogue :*

a) *Livres restitués ou transférés à la bibliothèque de la S. G. E. :*

E. M. ARNDT	*Volk und Staat.* (Auswahl P. REQUADT) (424).
O. GMELIN	*Die Krone im Süden* (84).
C. HOHOFF	*Der Hopfentreter* (420).
E. JÜNGER	*Auf den Marmorklippen* (278).
—	*Blätter und Steine* (279).
G. F. HERING (hg. v.)	*Der deutsche Jüngling* (*Selbstzeugnisse*) (79).
John KNITTEL	*Therese Etienne* (395).
H. LILIENSTEIN	*Die Geisterstadt* (20).
Max MELL	*Steyrischer Lobgesang* (129).
F. NIETZSCHE	*Freundesbriefe* (463).
H. PFLUG	*Lob der deutschen Landschaft* (426).
W. PLEYER	*Die Brüder Tommahans* (397).
H. W. SEIDEL	*Das vergitterte Fenster* (348).
G. SEIDLER	*Gedichte* (43).
F. THIESS	*Tsushima* (342).
L. TÜGEL	*Pferdemusik* (350).
J. WENTER	*Leise, leise, liebe Quelle* (414).
F. WERFEL	*Realismus und Innerlichkeit* (273).
G. WIRSING	*Der masslose Kontinent* (366).
A. ZWEIG	*Der Kampf mit dem Dämon* (85).
—	*Versunkene Tage* (416).

b) *Livres nouveaux :*

Johannes R. BECHER	*Deutsches Bekenntnis* (468).
—	*Ausgewählte Dichtung aus der Zeit der Verbannung* (1933-1945) (469).
A. BÉGUIN	*Faiblesse de l'Allemagne* (464).
Valery LARBAUD	*Sous l'invocation de Saint Jérôme* (465).
Emile LUDWIG	*La conquête morale de l'Allemagne* (466).
W. PFANNMÜLLER (don de l'auteur)	*Der Nachlass Peter Hilles* (408).
Victor VINDE	*Eine Grossmacht fällt* (467).
E. WIECHERT	*Der Totenwald* (454).

UN OUVRAGE POSTHUME DE CHARLES ANDLER

Lorsque Charles Andler est mort sur sa tâche inachevée, nous avions pensé que ses papiers contiendraient, outre des notes et des fragments innombrables, la matière de quelques volumes, plus ou moins complètement rédigés. Il n'en a rien été. Pareil au fondeur que décrit le poème d'André Chénier, le maître laissait derrière lui un atelier jonché d'ébauches dont aucune n'avait atteint le point de maturité formelle qui permet la publication.

Vous avez vu sous la main d'un fondeur
Ensemble se former, diverses en grandeur,
Trente cloches d'airain, rivales du tonnerre.
Il achève leur moule enseveli sous terre ;
Puis, par un long canal en rameaux divisé,
Y fait couler les flots de l'airain embrasé.
Si bien qu'au même instant cloches, petite et grande,
Sont prêtes...
Moi, je suis ce fondeur : de mes écrits en foule
Je prépare longtemps et la forme et le moule,
Puis sur tous à la fois je fais couler l'airain :
Rien n'est fait aujourd'hui, tout sera fait demain.

Ainsi est resté en chantier, parce que la mort a surpris l'ouvrier en plein labeur, le grand ouvrage sur l'histoire intellectuelle du peuple allemand au XIX*e* *siècle, et même le livre qu'il avait compté en détacher d'abord, l'histoire du lyrisme allemand de la même période.*

Comme tous les grands praticiens de la parole publique, à mesure qu'il avançait dans la vie et dans le savoir, Andler écrivait de moins en moins ce qu'il allait dire, se fiant à son énorme acquis et à sa mémoire excellente, pour le fond, à sa vivante improvisation, pour la forme. Les plans de leçons, très soigneusement établis jusque dans la dernière période, sont de simples plans, des squelettes auxquels manque la chair. Mais il arrive

que sur certains sujets favoris il est revenu plusieurs fois. Pour Nietzsche seulement la moisson a été engrangée. Mais il existe diverses versions de cours sur la poésie lyrique du XIXe *siècle, notamment sur Heine, qui fut à la Sorbonne le sujet d'un premier cours public. Il se trouve que cette première série de leçons publiques a été par exception entièrement rédigée, non pas avec la dernière sévérité, la dernière censure, le dernier poli qui précède l'impression, cependant à un stade suffisamment avancé, pour que l'édition m'en ait paru possible.*

Le premier cours, celui qui est à la base de la présente publication, date de 1900-1901 ; *mais le sujet a été repris au moins trois fois par la suite, la dernière au Collège de France, en* 1930 *ou* 1931, *dans une forme généralement plus brève, plus condensée, et avec des conclusions quelquefois différentes.*

Le travail a donc consisté à déchiffrer les feuillets couverts d'une écriture minuscule, à les transcrire, mais aussi à fondre dans l'ancienne rédaction l'acquis nouveau des plans ultérieurs. Certains chapitres (les quatre derniers) n'avaient pour ainsi dire pas bougé. D'autres, les cinq premiers, ont dû être plus ou moins refondus. Certaines coupures m'ont paru avoir été imposées tout simplement par la nécessité de traiter en cinq leçons, dans le cadre d'un sujet plus général, ce qui naguère avait fait l'objet de neuf ou dix. J'ai sacrifié le moins possible et recousu de mon mieux. Dans cette étude complète de l'œuvre lyrique de Heine, on remarquera l'absence des Zeitgedichte *proprement dits : je n'ai trouvé aucune note s'y rapportant.*

On jugera de la nouveauté, de l'originalité, de la force de ces aperçus. On n'oubliera pas, toutefois, qu'il s'agit ici non d'un livre, mais d'une série de leçons, et que la parole orale a ses lois et ses exigences qui ne sont pas celles de la parole écrite. Je ne doute pas que si Andler avait pu publier lui-même ce qu'il a tant de fois enseigné, il aurait donné à son étude une forme un peu différente. Mais je n'avais pas le droit de la construire par conjecture, et mon rôle s'est borné à supprimer quelques répétitions de mots ou menues négligences de forme que personne ne remarque dans l'entraînement du débit oral, mais qui, une fois imprimées, font tache.

Je n'ai pas à faire ici l'éloge d'un texte dont les qualités sautent aux yeux. Il est clair que cette interprétation hégélienne cohérente de l'œuvre lyrique de Heine, que d'aucuns trouveront trop

systématique, ne doit rien à aucun prédécesseur et tranche par sa nouveauté sur tout ce que nous a offert la littérature heinéenne en tous pays.

Puisse cette publication servir la mémoire du maître et celle du grand poète qui en est l'objet, et rehausser le lustre du germanisme français. Je n'ai pas eu, en la préparant, d'autre ambition.

Geneviève BIANQUIS.

L'ŒUVRE LYRIQUE DE HEINE

SES ORIGINES - SES SOURCES

Une monographie complète de l'œuvre de Heine exigerait, avec un examen très approfondi de chacun de ses poèmes et de ses ouvrages de prose, une étude très attentive des sources ; et pour cette étude difficile peu de travaux préparatoires sont faits. Il y faudrait encore une étude très détaillée des circonstances biographiques qui ont coloré d'une nuance sentimentale spéciale chaque poème. Ce travail, certes, sera un jour à faire, plus méthodiquement et avec plus d'enchaînement que dans les travaux épars d'aujourd'hui. Mon intention n'est pas de décrire ici la genèse de chacun de ces poèmes, mais d'en définir les procédés généraux. Originaux ou non, ce sont ces procédés qui ont agi. Il me faudra les énumérer tels quels, les classer, les décrire, et s'il se peut, ranimer quelque chose de l'émotion qui les a fait naître. La vision qui a été celle de Heine, qu'il a été, parfois mais non toujours, le premier à saisir, n'a été communicative que grâce à lui. Son émotivité a été d'une qualité rare mais non unique, où passent au contraire beaucoup d'émotions qui furent fréquentes de son temps ; mais c'est par lui qu'une émotivité a été réveillée à nouveau dans les âmes raffinées de ce dernier quart de siècle, après que se fut affaiblie un peu la sentimentalité enthousiaste, mais prosaïque, quelque peu barbare et hostile aux Muses, propre aux hommes qui ont fait l'Allemagne bismarckienne.

Son humour est resté plus vivant encore. Ce n'est peut-être pas ce qu'il a de plus original. Seulement c'est ce qui frappe le plus les Français, qui lisent peu les humoristes allemands. Il doit infiniment à Jean-Paul et aux romantiques ; même dans l'utilisation épique de l'humour, Heine n'est pas le premier. Mais il n'en est pas moins vrai que l'école de ces humoristes qui ont soutenu seuls, dans le grand silence lyrique de 1850, la tradition de la poésie allemande, est elle aussi sortie de lui.

Pourquoi est-ce lui justement qui s'est trouvé désigné pour cette grande action contagieuse ? Pourquoi y a-t-il si peu de

Lenau dans la poésie allemande qui a suivi? N'est-il pas vrai que l'émotion qui se dégage de Lenau est plus passionnée et plus douloureuse? Peut-être faudrait-il alléguer ici que l'influence de Heine se décide tout d'abord par sa forme. Si l'essence de la poésie est, comme le voulait Herder, dans la musique verbale, nul doute que Heine ne soit, dans le lyrisme allemand, le plus mélodieux des poètes, depuis Goethe. Lenau, dans son lyrisme amer, est violemment éruptif, volontiers enclin, lui aussi, à la méditation métaphysique, mais n'a jamais atteint à cette variété savante et simple des rythmes. Uhland, Geibel ont leur mélopée à eux, très franche, mais plus monotone. Theodor Storm seul, mais dans une œuvre lyrique extrêmement restreinte, a trouvé des ressources d'harmonie comparables, par la délicatesse et la science cachée. Mais quand il parut, la mélodie heinéenne avait déjà trente ans de règne. C'est cette mélodie troublante et simple, et parfois dissonante, qui a saisi les contemporains par un attrait invincible. Et si de certains effets mélodieux sont déjà eux-mêmes usés, « *ausgeleiert* », d'autres au contraire, plus récemment utilisés, sont assurés d'une longue survie, sont promis à une utilisation croissante. C'est peut-être par son don mélodieux qu'il a surtout agi. Son rythme, outre ses qualités naturelles, populaires et savantes, offrait à la fois des ressources pour sa propre rénovation, il recélait une méthode de création rythmique qu'on ne peut attribuer ni au vers de Geibel ni à celui de Lenau, et que le vers de Goethe et de Storm n'ont pas.

Mais il y a plus encore. Heine est aussi de tous les poètes allemands, depuis Gœthe et à côté de lui, car il faut les associer toujours, l'esprit le plus vaste. Certes, ce furent des esprits ouverts, des combattants pour la liberté que les poètes souabes, Uhland à leur tête. Mais étant de bons citoyens, ils n'oublient pas d'être de bons bourgeois. Leur fantaisie poétique souffre de la solidité même de leurs convictions. Leur moralité philistine si solidement assise est hostile à la passion, à la sensualité des classiques, et leur sentimentalité ne va point jusqu'à la profondeur mystique. Lenau, qui a su dire le tourment insatiable de Don Juan, et qui a le don de contemplation mystique, est toutefois l'homme des idées exclusives en politique et en philosophie. Il s'enferme dans sa méditation. Il est possédé par son idée fixe ou, s'il en change, ce n'est que pour la troquer contre une obsession nouvelle dont il est autant l'esclave. ...

Heine est l'esthète pur. Il n'a le respect d'aucun dogme, d'aucune moralité, d'aucune institution. Il a le culte de la seule beauté. Tout système de pensées lui devient antipathique dès qu'il est fixé en un ensemble de formules. Non qu'il n'ait fait le tour de tous les systèmes. Parmi les poètes allemands il n'y en a pas, ni Schiller ni Goethe, qui ait eu une culture philosophique aussi profonde. Mais il sait par l'hégélianisme allemand et par le saint-simonisme français qu'une durée limitée est dévolue à tous les systèmes, à toutes les morales, à toutes les idées ; après quoi le contenu sentimental qu'ils expriment finit par s'épuiser. Heine se hausse jusqu'à la pensée impersonnelle qui juge ces systèmes et les institutions émanées d'eux, et qui les détruit après les avoir fait naître. Il est l'artiste créateur qui se joue des idées mêmes qu'il a formées. Et ce rôle de bon Dieu qu'il s'attribue parfois dans des poèmes humoristiques, sa pensée, infiniment informée, sa sensibilité délicate et son sûr instinct de l'avenir, le jouent sérieusement. Il connaît d'emblée la relativité de toute pensée, et par une ironie aigüe sait lui porter le coup mortel. Puis son humour mouillé de larmes en sait pleurer, dans une saillie, la chute inévitable. Il est l'intelligence devenue lyrique par l'humour.

De cette relativité des choses, son cœur est ému, comme leur splendeur passagère aussi le fascine. Il n'y a pas de plus pur poète de la volupté que Heine, depuis Goethe. La loi de beauté est pour lui la loi sociale et morale, et c'est à créer de la beauté que consiste, parmi des réussites rares et des échecs risibles, la besogne utile de l'univers. Emanciper les hommes, c'est les rendre sensibles à la beauté et fanatiques de beauté. Et il n'y a point d'autre règle, si avant tout il s'agit de créer des hommes libres.

Le cas de Heine est ainsi significatif. Il pose une question générale de morale sociale et politique. Il pose un cas de conscience à la nation allemande, comme le lui avait posé, avec une acuité égale, le cas de Goethe. Il s'agit de savoir si l'individualisme esthétique, poussé à ce degré et doué d'une force contagieuse aussi grande, est tolérable. Il s'agit de savoir si le poète, quand il est doué de cette force de persuasion démoniaque, et quand il est aussi l'artiste pur, n'est pas un agent de dissolution dans la cité. Cette question a passionné l'Allemagne depuis Gœthe et la passionne de nouveau depuis Heine.

Les mêmes litiges sont nés des mêmes causes. En 1800 qu'é-

tait l'Allemagne? Une pensée qui cherche un corps, a dit Heine. En ce temps elle avait des poètes, et parmi eux un roi : Goethe. Et dans cette république immatérielle de la pensée, la liberté entière de l'art régnait. Ce fut le temps du pur germanisme et du panthéisme, indifférentiste parce qu'il comprenait toutes choses.

Le temps vint de l'effort actif et combatif. La poésie fut discréditée quand elle ne s'enrôla point. Ce fut ce que Goethe appelait avec un sourire olympien *die neu-deutsch-religiös-patriotische Dichtung*. Il fallut être vertueux, religieux, patriote. Il fallut être pieux et moral avec les Souabes, catholique avec les romantiques, Prussien convaincu avec les poètes patriotes issus d'Arndt et de Jahn ; et Gœthe n'avait que le culte de la beauté. Il fut bafoué, et Heine comme lui, quand s'ouvrit la campagne de dénonciation de Wolfgang Menzel. Ils ne le furent pas moins quand vint la poésie patriotique irreligieuse et sociale de 1840-1848, au regard de laquelle nulle poésie ne valait si elle n'était cantinière de la République allemande en marche, glorificatrice de l'effort moral d'une Allemagne démocratique et unitaire qui essayait de se fonder. Bœrne, Gutzkow, Herwegh furent alors les ennemis de l'art pur, les défenseurs de la poésie militante, tendancieuse, asservie à une idée.

Dans ces persécutions anciennes, Heine dès qu'il parut fut solidarisé avec Goethe. Il subit les dénonciations furieuses de Menzel et les attaques de Börne, des *Burschenschaften* et des radicaux outranciers. L'Allemagne d'aujourd'hui (1) est un compromis entre l'esprit conservateur des romantiques et l'esprit libéral des radicaux. Elle a parachevé l'œuvre de se donner un corps. Elle connaît la pensée politique, mais non la pensée artiste. Et les sciences même qu'elle a fortifiées, pour qui elle a créé les laboratoires les plus luxueux qui aient été longtemps en Europe, elle les considère comme des armes et comme des sources de richesse. Mais longtemps elle n'a gardé de pensée vivante que celle d'augmenter ainsi son armure et sa richesse. Elle a été encore l'Allemagne *neu-deutsch-religiös-patriotisch* dont souriait Goethe, ou la pensée ardemment revendicatrice d'améliorations matérielles, sociales et économiques. Il semble que l'âme lui ait échappé. Le don de la pensée individuelle novatrice, créatrice de forces d'art, s'est affaibli en elle, effacé par le souci de garder intacts pour

(1) 1900 !

l'effort collectif discipliné, les sentiments traditionnels de moralité, de patrie, de loyalisme. De là cette pauvreté de l'art qui va de 1830 à 1885, et ce silence effrayant du lyrisme.

Depuis 1885 il y a un art, à coup sûr, d'une originalité puissante. Il y a un lyrisme aussi, dont la vigueur, l'enthousiasme, la profondeur émotive et la virtuosité formelle dépassent ce qu'on a vu depuis que Heine est mort. Ce que nous affirmons, c'est que cet art est né de Heine pour une grande part, qui est la poésie lyrique. Mais il s'agit de savoir si la nation allemande fait sienne cet art et cette poésie, et cela n'est pas sûr. A présent que l'Allemagne est un corps, hésite-t-elle à avoir une âme qui pense librement ? Il est d'hier, ce projet de loi Heinze qui proposait de réprimer la licence des œuvres d'art et des écrits poétiques. L'esprit même qui a dicté jadis en 1836 la proscription de la Diète fédérale contre Heine revit dans ce projet, et il a fallu la coalition de la social-démocratie avec ce qui reste de national-libéralisme et de progressisme, et la plus énergique agitation des intellectuels, pour le faire avorter. Dans cette persécution Heine a sa part, bien que mort. Il est d'hier aussi le décret qui interdit à sa ville de Düsseldorf de lui ériger un monument. Heine a dit quelque part humoristiquement que sept villes, plus tard, se disputeraient l'honneur de l'avoir vu naître. Combien sa verve satirique se fût attristée s'il avait prévu qu'un jour plus de sept villes s'empresseraient avec une indignation feinte de refuser un coin de terre pour le marbre admirable où Herter a gravé les traits du poète ! Quand on voulut trouver une place pour la fontaine que surmonte la Lorelei éternelle et qu'entourent les nixes tendant les mains vers la source fraîche, il fallut aller à New-York en chercher le lieu.

Et c'est non seulement pour sa statue que l'Allemagne n'a pu trouver de place, c'est pour ses cendres aussi. Elles dorment au cimetière Montmartre sous une trop simple pierre. Il y a un symbolisme profond dans cet exil des cendres. L'Allemagne, qui a le culte de ses morts, n'est pas réconciliée avec le poète qu'elle accuse de scepticisme frivole touchant ses traditions et ses institutions, et à qui elle reproche d'être imprégné d'immoralité française.

***

S'il paraît utile de décrire l'œuvre de Heine dans ses procédés généraux, dans ses aspects successifs, c'est que ces procédés ont changé ; et le dosage de leurs qualités même persistantes ne demeure point égal. Il en est qui apparaissent tard et d'autres qui s'évanouissent avec le temps. La tonalité de l'œuvre est très différente selon que ces harmoniques, en quelque sorte secondaires, viennent s'y fondre ou en sont absentes.

Sa première manière, celle des *Junge Leiden*, et même de l'*Intermezzo*, quel qu'en soit le charme, est d'imitation. Le fantastique hoffmannesque et bürgerien, celui des mauvais romans de revenants, y occupe une place trop grande. Quand cesse cette obsession hoffmannesque, quand apparaît le pur roman de la première passion malheureuse, cette douleur poignante, c'est avec des réminiscences littéraires qu'elle s'exprime. Heine est celui qui monnaie dans l'or pur de sa poésie tout le lyrisme latent de la prose allemande. A peine Hoffmann a-t-il cessé de fournir des thèmes, qu'il fait appel à Goethe. C'est le roman même de Werther qu'il croit avoir vécu, jusqu'à sa catastrophe, et dont il fait un recueil de poèmes. Et les procédés, sinon le style, sont d'emprunt. A coup sûr c'est le disciple le plus habile qu'eurent jamais les romantiques. Mais Brentano, Fouqué, Eichendorff surtout se reconnaissent en lui. Les orientalistes savants, dont Goethe fut le premier et Rückert le plus éclatant, lui ont prêté des métaphores. Et pour le choix de la strophe même, il n'est pas encore tout à fait sûr de lui. Il hésite entre les mètres trop sonores et trop longs de Bürger et ceux, tout ailés et chantants, que les romantiques lui apprennent à puiser dans la chanson populaire.

Son talent, toutefois, mûrit. Par une solide discipline prosaïque, par les *Reisebilder*, par le *Rabbi von Bacharach*, il assouplit sa phrase encore grêle et un peu mièvre. La *Heimkehr* atteste alors la pleine maturité du poète. Et sans doute il reprend ses mêmes thèmes. Une tragédie d'amour nouvelle aboutit à la même catastrophe passionnée. Mais combien neuves sont ici les ressources ! Le drame ne va point sans interruption satirique. L'ironie sardonique, l'humour mouillé de larmes, dans la critique acérée de son propre ridicule sentimental, trouve son expression lyrique, et des thèmes sentimentaux nouveaux se font jour. Thèmes romantiques encore, assurément. Il y a dans le romantisme une veine réaliste et voluptueuse venue des conteurs du XVIIIe siècle par Tieck et par Jean Paul. Ces thèmes, avec leur verdeur étudian-

tesque, la *Heimkehr* pour la première fois les offre, et dit la guérison de l'âme endolorie et tragique.

Mais il y a plus. Le réalisme entre dans l'observation du monde extérieur. Les romantiques avaient eu le culte du mystère qui est dans la nature. Ils l'aimaient pour ce qu'on déchiffre dans les hiéroglyphes des feuilles et des fleurs, dans les nervures et les veines des minerais. Ils ne l'aimaient point pour elle-même, comme Goethe et l'école païenne. La *Heimkehr* est tout d'abord retour à la patrie classique, rupture avec le sentiment, mais aussi avec l'art romantique. La *Nordsee* atteste un art nouveau, goethéen, homérique aussi, une poésie du paysage entièrement renouvelée ; un art de vision et d'audition tout nouveau, tout candide, et qui trouve des ressources pour dire les bruits des tempêtes et les sourires innombrables de la mer. Et déjà ce premier recueil lyrique n'est pas une simple aventure d'amour mise en vers, mais un symbole de la destinée en conflit avec le rêve ; c'est ce symbolisme maintenant qui est aperçu comme le fond de toute poésie ; et un fantastique nouveau, hallucinatoire et réaliste, sert de vêtement à ces symboles, aux idées pures qui surgissent par delà les phénomènes, dans les dieux de la Grèce détrônés, qui vivent aujourd'hui d'une vie exsangue et mélancolique, parmi les nuées fugaces, et dans ce Christ gigantesque qui marche sur les eaux et qui a pour cœur le soleil.

Et ainsi que Herder l'avait dit, comme il faut nécessairement qu'une pensée neuve, une inspiration puissante déborde la forme traditionnelle du vers, et la brise pour se créer une forme nouvelle, ainsi le mètre souple, populaire et chantant, ne put plus contenir le mugissement profond de ce chant nouveau, ni sa ténuité consolante. Il fallut reprendre le vers libre, le vieux vers prométhéen de Gœthe, et la poésie contemporaine tout entière n'existerait pas sans ce choix.

Ce fut ensuite l'apprentissage en France de la vie française, de l'énergie française et de la pensée émancipatrice de Saint-Simon. Un panthéisme nouveau, tout matériel, complète le panthéisme lyrique allemand. La pénétration réciproque de la pensée allemande et de la pensée française s'accomplit chez Heine. Et le retour à Goethe se prononce. Le *Neuer Frühling* encore est fait de larmes, de sentiments tendres et dignes. Mais le recueil consacré à dix ou douze maîtresses diverses (*Verschiedene*) est avant tout scandaleux, comme aussi cette ballade éclatante de Tann-

häuser, qui dit le défi du pêcheur endurci et entraîné par l'attirance invincible de la beauté païenne. C'est l'hymne glorieux et la profession de foi d'une croyance goethéenne et saint-simonienne en l'émancipation par la passion.

Ces recueils de vers étaient jusqu'alors demeurés tout lyriques, pure dévotion païenne à la beauté. Ensuite il fallut combattre. La guerre des Nazaréens se faisait plus dangereuse pour l'hellénisme. De droite et de gauche, les adversaires s'avançaient menaçants ; à droite ceux de l'école de Menzel, de Görres, les conservateurs ; à gauche, ceux de l'école de Bœrne, les radicaux ; tous à l'envi armés de religion, de morale, de patriotisme. Il fallut revendiquer l'émancipation de la poésie, comme de la forme la plus pure du culte de la chair, c'est-à-dire du beau. Il fallut trouver un symbolisme nouveau pour dire la doctrine politique de l'individualisme antitraditionnaliste. Parurent alors *Deutschland* et *Atta Troll*, dirigés l'un contre les conservateurs, l'autre contre les démagogues. Un aristophanisme nouveau parut, armé de procédés d'art pris à Aristophane, de procédés fantastiques pris à Hoffmann, de procédés humoristiques renouvelés de Jean Paul, de procédés caricaturaux pris à l'art graphique français, et où les légendes mêmes de la vieille Allemagne fournirent des symboles. Dans des épousailles merveilleuses s'unirent le romantisme et l'hellénisme, assurant le triomphe de l'art pur.

Ensuite ce fut la fin, l'agonie infinie, le crucifiement. Le poète de la chair fut frappé dans sa chair comme nul autre ; et sa pensée s'en va se défaisant, comme se fondent les chairs émaciées. A ce moment il y a régression de sa forme lyrique. Il renonce aux expérimentations métriques. Le fantastique de la ballade ancienne le ressaisit, celui d'une ballade hoffmannesque et macabre. La fatalité romantique s'appesantit sur ses récits, et la croyance en la vie se décompose. L'hébraïsme ancien réaffirme son empire, et tout le poids de sa tristesse tragique. Il est redevenu, lui aussi, un nazaréen, lui l'Hellène le plus vivace qui ait paru depuis Goethe. Parfois il cherche du regard, comme le conquistador vieilli, les terres étranges et lointaines où jaillit la fontaine de Jouvence. Il s'adonne aux sonorités nouvelles, où prédominent de plus en plus les dissonances savamment criardes, les pleurs du rêve déçu : et ce lyrisme de l'agonie, fait de la hantise des souvenirs mauvais et du parfum des souvenirs chers, de la plainte monotone, de la douleur cuisante et du souci le plus ardent pour la bien-aimée,

emplit le livre des *Lamentations*, le plus éloquent qui ait été écrit en ce genre depuis les poèmes juifs du moyen-âge. Et ce chant plaintif, railleur et tragique, plein de regrets, de remords, de fierté aussi et de passion tendre, a dans sa dissonance même une harmonie nouvelle, très simple, très moderne, infiniment dénuée de procédés conventionnels, et qui a marqué plus qu'aucune autre le pessimisme des modernes.

***

La poésie de Heine, comme celle de Goethe, tient étroitement à sa vie personnelle, est entièrement de « circonstance ». Cependant il a été aussi, il a voulu être le poète de son époque, la voix de son temps ; non pas le poète d'une tendance ou d'une idée — il s'en est fort défendu — mais celui qui exprimerait le plus complètement possible toutes les idées, même contradictoires, toute l'atmosphère philosophique, religieuse, poétique, morale et sociale du siècle, et son idéal d'art, sa sentimentalité, ses émotions. Et s'il est vrai que l'époque où il a vécu est dominée en Allemagne par la pensée de Hegel, qu'y a-t-il de surprenant à affirmer que Heine est un poète hégélien, est le poète hégélien par excelleence ? N'a-t-il pas dit lui-même que « la doctrine de Spinoza, dépouillée de son enveloppe mathématique, devenue papillon, est venue voltiger autour de nous sous la forme du lied de Goethe (1) » ? S'il est vrai que le panthéisme de Spinoza vit dans ces lieder si légers, si aériens, ne faut-il pas nous demander aussi quelle est la philosophie qui vit dans les lieder de Heine, non moins légers, non moins aériens, sous une forme non moins mélodieuse, également détestés des orthodoxes, des piétistes, des patriotes étroits ?

Heine a voulu être le poète de son temps. Pour cela il avait à résoudre un problème préliminaire qui se posait à lui: trouver le style qui conviendrait à ce temps. Quand Rudolf Kassner écrit « Tout style commence où la tendance finit » (2), il exprime avec beaucoup de justesse une vérité esthétique que Heine sent d'instinct. La « tendance » ne peut nourrir qu'un art de surface, c'est un flotteur trop lourd, qui empêche la plongée féconde dans les profondeurs; or, il s'agit de passer de la tendance au style, de trouver un art des profondeurs, qui se joue par delà la tendance.

(1) *Zur Geschichte der Religion und Philosophie in Deutschland*, W. IV, 214.
(2) *Motive*, p. 178.

et fasse abstraction de la tendance. C'est une première difficulté, avec laquelle Heine a dû se mesurer. Il ne voulait pas être un poète tendancieux: or, par ses origines et par sa situation, lui juif, lui libéral, lui persécuté, il portait en lui toutes les tendances politiques et sociales de son temps; quelle tentation a dû être la sienne de mettre son art au service de tendances dont il sentait d'autre part la vérité et l'urgence! Mais Heine est l'esthète pur. Jamais il n'admettra que l'art doive servir, fût-ce la plus irréprochable des causes. Les idées, il les résorbe dans des formes plastiques; les douleurs, il en fait des mélodies. Ayant ainsi élaboré complètement la matière intellectuelle et sensible de la poésie, il se place au-dessus de la tendance par le rire, par l'humour. L'antithèse de sa propre destinée, l'amère ironie qui semble y régner, sa révolte, sa défaite même, il les conçoit comme inhérentes à toute destinée. L'échec des idées les plus chères, la douleur personnelle, la déception, il les comprend, les évalue par l'intelligence; bien plus, il les approuve et trouve la force d'en sourire. Nous dirons que cette attitude d'immense intelligence, et ce courage qui accepte, sont des attitudes hégéliennes.



Il est essentiel de se représenter dans quel terrain psychologique se forment et se développent cette pensée et cet art, dans quel milieu, sous l'influence de quelle culture, enfin quels sont les modèles que le jeune poète s'est choisis et dont il s'est peu à peu émancipé.

Dans sa famille même il trouve une antithèse profonde. Son père Samson Heine, était un homme d'un tempérament paisible, d'humeur légère, sensible ,artiste ,amateur de beaux uniformes, de chiens et de chevaux. Il avait fait la campagne de Flandre en 1792 comme prévot aux armées dans les armées hanovriennes. Traditionnellement attaché aux choses du judaïsme, membre d'une société pour la pratique de la bienfaisance et du chant des psaumes, il semble avoir été assez peu fait pour le commerce des velours, qu'il exerçait à Düsseldorf. Il a laissé à son fils le souvenir de ses belles mains blanches, soignées à la pâte d'amandes, et de son inaltérable bonne humeur. Mais c'est plutôt à son oncle Salomon, le millionnaire de Hambourg, que Heine croyait ressembler, s'il est vrai que ce nabab au cœur orageux possédait

ces trois traits de caractère que son neveu retrouvait aussi en lui-même : « Störrige Keckheit, bodenlose Gemütsweichheit, unberechenbare Verrücktheit ». Tel sera Heine, plein d'audace opiniâtre, de tendresse infinie, d'incontrôlable folie. Sa mère, d'une lignée de rabbins et de médecins venue des Pays-Bas, représente dans l'ascendance ce qu'il y a de plus cultivé, de plus austère aussi ; élève de Rousseau, lisant le français et l'anglais, capable d'écrire l'hébreu, très ambitieuse pour son fils, c'était un esprit positif, rationaliste, qui prit beaucoup de peine pour déraciner l'imagination chez cet enfant trop tôt poète.

Physiquement, Heine, sans être malade, est délicat dès l'enfance, hypernerveux, promis héréditairement au tabès, d'une suggestionnabilité sans bornes. On connaît l'anecdote rapportée par Strodtmann, au sujet de la fille du président du Tribunal, adorable blondine dont le collégien était follement amoureux. Le jour de la distribution des prix, Heine ayant à réciter le *Taucher* de Schiller, remarque soudain la présence de la bien-aimée sur l'un des fauteuils dorés réservés aux autorités; il se trouble, et arrivé au vers:

Und der König der lieblichen Tochter winkt

son regard devient fixe, hagard, il répète deux ou trois fois le vers, puis tombe évanoui.

Jeune homme, il a été exceptionnellement avide d'amitié, aimant à s'épancher dans de longues lettres dont la plupart nous ont été conservées. Dans le choix de ses confidents — Sethe, Moser, F. von Beughem, Rousseau — il obéit à des impulsions brusques, à une attirance dont lui-même ne saurait rendre compte. C'est ainsi qu'il écrit à Christian Sethe, le 27 octobre 1816 : « War unwillkürlich zu dir hingezogen, ohne mir selber Rechenschaft geben zu können. » Il parle d'une certaine lueur dans les yeux de son ami, qui l'a d'abord attiré, mais en même temps repoussé, car il a cru y lire dans le même moment « la plus affectueuse bienveillance et la raillerie la plus amère, la plus cynique, la plus glaciale » (*Ibid.*), ce même rayon qu'il a vu passer aussi dans les yeux de Molly, la cousine aimée sans espoir. Bien des années plus tard, il écrit à Moser que son âme lui semble faite de caoutchouc, dilatable à l'infini, mais aussi contractile et contractée, pleine à la fois de sagesse et de folie, de bonté et de

méchanceté (30 septembre 1823). Ce qui est sûr, c'est qu'il est admirablement fait pour souffrir, physiquement d'abord, avec ces maux de tète torturants dès la jeunesse, moralement plus encore, avec cette susceptibilité morbide toujours en éveil, ce facile enthousiasme, des noirs accès d'hypocondrie. Parfois, il est vrai, des poussées de mégalomanie, d'euphorie, le soulèvent au-dessus de lui-même : « Je vais bien, écrit-il à Sethe le 6 juillet 1816, je suis maître de moi, je ne relève que de moi, je me sens fier, ferme et haut ; j'aperçois au-dessous de moi les hommes si petits qu'ils semblent des nains ». Mais sa sensibilité demeure blessée et ombrageuse : « O Fritz, écrit-il à Fritz von Beughem, le 15 juillet 1820, les épines me déchirent à tout instant ».

Ces épines de l'amitié n'empêchent pas un instant sa quête impatiente d'une amitié sûre et forte, d'un ami plus calme et plus fort que lui. C'est presque à Platen, son ennemi, que l'égale ce besoin d'un appui viril, tel qu'il s'exprime par exemple dans le premier des sonnets adressés à Christian Sethe :

Du aber standest fest, gleich einem Turme,
Dein treues Herz war mir ein guter Hafen.

S'il se montre sensible, impulsif et inégal dans ses amitiés, que dire de ses amours? De ce premier amour fantasque pour Josépha, Josette la Rouge, fille de bourreau, nièce de sorcière, belle et douloureuse comme Niobé, avec son profil noble, ses yeux profonds et ses cheveux rouges qu'elle liait parfois sous son menton, et l'on croyait alors voir une tête coupée nageant sur un flot de sang ? Heine, tout jeune encore, l'aimait par un goût romantique de l'étrange et du macabre, mais aussi par un sentiment très juste de protestation sociale, parce qu'elle était solitaire, rêveuse, injustement marquée d'infamie, parce qu'une ombre sanglante se profilait sur sa vie. Tendresse, révolte, pitié, protestation sociale, il y avait de tout cela dans ses baisers.

Bien plus profond, bien plus durable fut son amour pour sa cousine Amélie Heine, « Molly », dont il fit la connaissance à Hambourg où il était venu chercher la protection de son oncle, après un essai malheureux de banque à Francfort. Il la vit, riche héritière, belle et fêtée, dans le cadre somptueux de la demeure patricienne de Hambourg ou dans le petit château d'Ottensen, bâti sur la falaise, entouré d'un grand parc orné de

statues, de jets d'eau, de hauts bosquets de roses où chantaient les rossignols — décor qui sera celui de l'*Intermezzo*. Heine eut aussitôt le cœur pris ; non sans éprouver aussi ce sentiment de méfiance que lui avait inspiré à première vue son ami Sethe. Ici la méfiance était justifiée ; dès l'automne de 1816, il avait alors dix-neuf ans, il eut la certitude de n'être pas aimé. « Elle ne m'aime *pas*, écrit-il à Sethe le 27 octobre 1816, cher Christian, prononce tout bas ce dernier petit mot. Les premiers enferment le ciel et la vie éternelle, le dernir recèle l'enfer éternellement vivant ». La jeune fille était destinée par ses parents à un gros propriétaire foncier de Prusse-Orientale, Friedländer, qu'elle épousa par la suite. Il n'y eut probablement de sa part aucune faute, bien que Heine lui en ait longtemps et tenacement voulu ; à peine une légère coquetterie, le don inconsidéré d'une boucle de cheveux, que le jeune homme transporté logea dans le boitier d'or de sa montre :

Sie gab mir was Hübsches, recht goldig und weich,
Ich trug's in ein goldnes Häuschen sogleich.
Im Häuschen, da geht es gar wunderlich bunt,
Da dreht sich ein Völkchen in zierlicher Rund'.

Plus tard la boucle de cheveux, devenue un talisman de douleur, fut insérée dans une croix à pointes de fer qu'il portait sur la poitrine et dont il se meurtrissait, dans un esprit de macération désespérée (à Sethe, 27 octobre 1816). Il se peint alors à son ami, « pâle, égaré, fou », prêt à donner, en échange de la possession de la bien-aimée, son âme au diable, son corps au bourreau — du moins il le croyait :

Dem Teufel meine Seele,
Dem Henker sei der Leib,
Doch ich allein erwähle
Für mich das schönste Weib.

Puis il s'arrêtait frissonnant : « Ce n'est pas moi qui ai écrit ces mots. C'est un homme pâle, assis sur ma chaise. C'est parce qu'il est minuit » (à Sethe, même lettre). Des hallucinations ainsi le poursuivent dans l'absence, et la douleur de la présence est plus forte encore que celle de l'absence. Toute son âme est en

désarroi ; sans cesse il oscille entre deux extrêmes : une violente et farouche impiété, un besoin fou d'adorer. Il lui faut une madone ; peut-être celle du ciel suppléera-t-elle à celle de la terre, défaillante ; alors il abîmera son désespoir dans le gouffre du mysticisme ; il arrachera de soi cet amour funeste, ce hameçon crochu qui déchire sa chair et lui tire des cris de douleur. « O Molly, du kost' mir viel ! » Mais ensuite viendra l'apaisement, l'adoucissement, une douleur qui semblera baignée dans le miel, une sorte de mort intérieure (*inneres Ersterben*) d'où ne s'exhalera plus qu'une poésie vaporeuse et tissue de rêve (même lettre à Sethe).

Cet amour de la dix-neuvième année le remplit quatre ans d'une douleur, d'une fureur toujours égales ; il survécut aux fiançailles, au mariage de l'aimée. L'aiguillon lui en était encore présent sur son lit d'agonie, et quelques pièces du *Buch Lazarus* en témoignent. Mais, en 1823, lors d'un nouveau voyage à Hambourg, une nouvelle folie se greffa sur la première, comme il l'écrit à Moser le 23 août : l'amour pour la petite sœur jusqu'alors inaperçue, mais dont il remarquait à présent qu'elle avait le sourire et les yeux de l'aînée. De nouveau reviennent sous sa plume les expressions hyperboliques et sincères : « Ein düsterer Zorn liegt wie eine glühende Eisendecke auf meiner Seele. Ich lechze nach ewiger Nacht » (à Moser ,11 juillet 1823). Et dans la frénésie de cet amour dont il ne peut rien augurer de bon, il érige en principe l'antithèse de la vie extérieure et de la vie intérieure, dont il prétend faire sa règle : il consent, dans sa fureur d'aimer, à s'abîmer tout entier dans un rêve brûlant et sombre, traversé de lueurs menteuses, mais pour équilibrer sa vie intime, il lui faut aussi la vie extérieure cynique et brutale, en proie à cet « infernales Brüten » qu'il traîne avec lui le long des rues de Hambourg et dans les pires bouges de matelots. Thérèse, hélas ! ressemble à Amélie. Hambourg est pour lui le ciel et l'enfer à la fois, « mein Elysium und Tartarus », le lieu qu'il déteste et qu'il aime entre tous, où il se sent martyrisé et qu'il désire pourtant revoir.

L'amour pour Thérèse, comme celui d'Amélie, traîna plusieurs années, jusqu'au mariage de la jeune fille, avec des alternatives d'espoir et de découragement, car Thérèse, plus douce et plus sensible que sa sœur, lui laissa parfois croire qu'il était aimé. Mais cette vie sentimentale compliquée admet en marge,

à côté de l'obsession essentielle, d'autres amours, plus fugitives : une à Berlin, mal éclaircie, une ou plusieurs à Goettingue, et celle dont fut l'héroïne « die schöne Frau von Celle », Mme von Anderten, fille du général de Bennigsen. Qui est encore cette Donna Clara, fille de l'alcade de Tolède, qui, lasse de compliments fades, au milieu d'une fête, se souvient d'un visage pâle et passionné, d'un front noble, d'un chevalier à peine entrevu ? Elle lui fait signe, et au bruit lointain des danses ils se promènent tous deux dans le parc, parmi les roses et les amandiers en fleur. La causerie est capricieuse, les moustiques importunent la belle ; elle s'irrite contre les insectes qu'elle compare « aux Juifs aux longues trompes ». Elle jure à son partenaire un amour véritable, « par le Seigneur méchamment mis à mort par les Juifs ». Elle se vante de son sang espagnol, pur de tout alliage juif ou maure. Et chaque fois, nonchalamment, le cavalier écarte l'irritante comparaison. La causerie se fait plus tendre sous la tonnelle, parmi les lis et les vers luisants. Et quand ils se quittent à l'aube, l'orgueilleuse Espagnole voudrait savoir le nom de son amant mystérieux. Il le lui dit aussi, avec quelle fierté :

Ich, Sennora, Eu'r Geliebter,
Bin der Sohn des vielbelobten
Groszen Schriftgelehrten, Rabbi
Israel von Saragossa.

Nous savons, parce que Heine l'a dit à Moser (lettre des 5-6 mars 1823), que le jardin de l'alcade représente ici le Tiergarten de Berlin, que Donna Clara est la baronne de Hohenhausen, Heine lui-même le chevalier. Mme de Hohenhausen, femme de lettres assez connue, fut à cette époque l'une des admirations de Heine, qu'elle reçut souvent dans son salon littéraire où dominait le culte de Byron.

A Goettingue, ce fut bien pis. Le 25 février 1824, Heine écrit à Moser : « L'amour aussi me tourmente. Ce n'est plus l'ancien amour, l'amour exclusif d'une seule femme. Je ne suis plus monothéiste en amour ; comme j'ai pris le goût de la double bière, j'ai pris aussi le goût des doubles amours ». Il se vante donc d'aimer la belle Jochma, femme de l'Oberamtmann Jochmus, de Lüne, qu'il appelle aussi Zoraïde, sultane de Lüne, et à qui il avoua un jour qu'il n'était qu'une canaille (*ein Lump*). Mais en même temps

il aime la Vénus de Médicis, et aussi la cuisinière du conseiller Baur (à Christiani, 26 janvier 1824). En 1825, la belle dame de Celle occupe ses pensées. A travers tout cela domine le sentiment pour Thérèse, qui l'assaille encore en septembre 1925 « avec sa vieille tristesse et sa neuve folie, son amère absurdité et sa douleur suave » (à Sethe, 1er septembre 1825), non toutefois sans qu'il s'y mêle un sentiment mal défini pour une autre Thérèse, la belle comédienne Thérèse Pesche, qui jouait alors l'*Etoile de Séville*, « astre qui eût pu signifier mon désastre ».

L'amour, l'amitié ne cessent pas d'alterner chez lui avec l'hypocondrie, avec le désir de fuir les hommes et de se retirer dans quelque désert. Il l'écrit à Sethe le 14 avril 1822 : « Aussitôt que ma santé sera rétablie, je quitterai l'Allemagne, je passerai en Arabie, j'y mènerai une vie pastorale, je serai homme dans toute l'étendue du terme, je vivrai parmi des chameaux qui ne sont pas des étudiants ». Il se peint fréquemment affamé de paix, isolé, malade, incapable de goûter la vie, l'âme déchirée, privé de sommeil. La nuit, des hallucinations le poursuivent, il croit voir ses amis échanger des chuchotements hostiles qui sont autant de trahisons ; le jour, il se méfie de leurs rires sardoniques, il croit qu'on veut imiter son *Buch der Lieder*. En butte à l'hostilité de tous, il croit voir se jeter sur lui « une meute de brutes » acharnées à le déchirer.

A peine si quelques amis d'élite, comme Ludwig et Friederike Robert, Varnhagen et sa femme, parvenaient à le rasséréner un moment. Bien vite il retombait dans ses idées noires, dans ces heures « mêlées d'amour, de rhubarbe, de révolte et de mort » qu'il décrit à Robert le 27 novembre 1822. Alors, pris de colères folles, il injuriait ses amis, comme on s'injurie dans un miroir : il s'acharnait sur eux, les persiflant, les maltraitant de mille manières ; et plus d'un se troublait (lettre à J. Lehmann, 23 avril 1823). Il lui fallait alors se défendre, alléguer que les terrains les plus fertiles sont aussi ceux qui produisent le plus de plantes vénéneuses.

Cette terrible sensibilité, à l'âge où s'éveille la vocation poétique, se trouve placée dans des milieux successifs qui ne sont que très modérément propres à la satisfaire ou à la calmer. Hambourg d'abord, une ville de négoce, étrangère profondément à toute poésie ; à Hambourg, la maison de l'oncle Salomon, où fréquente une société guindée et cossue, « volaille diplomatique, millionnai-

res, graves sénateurs ». Le neveu du grand Heine est certes partout le bienvenu, mais il se sent pourtant à l'étroit. Quand passe par Hambourg « le divin, l'homérique, l'admirable Blucher », avec qui Heine a l'honneur de dîner chez son oncle, c'est un cri de joie : « Un gaillard comme celui-là fait plaisir à voir » (à Sethe, 27 octobre 1816). Mais « l'aimable Hammonia » lui répugne ; elle porte sous une robe de brocart une chemise sale ; il ne saurait pour sa part se plaire à Hambourg, pas plus qu'il n'y saurait plaire : « Eben weil ich ein ganzer Mensch bin, konnte ich in Hamburg nicht gefallen » (à I. Wohlwill, 5-6 novembre 1823).

Les trois universités où il étudia lui ont donné, sans doute, des apports plus positifs. Ce fut d'abord Bonn (1819-1820), où il acquit auprès d'A.-W. Schlegel et d'E.-M. Arndt une base solide de germanistique, à laquelle il ajouta dès lors le sanscrit. Sous la direction de Hüllmann, il lut les manuscrits et les chroniques du moyen âge. A Goettingue (1820-1821), il se plus moins, dans une atmosphère trop peu germanique à son goût, où sur 1.300 étudiants, dont 1.000 Allemands, il se trouvait neuf auditeurs en tout pour suivre le cours de Beneke sur l'ancien allemand. Il s'y est ennuyé, n'en a pas aimé le ton guindé, le pédantisme auquel il a élevé dans la *Harzreise* un ironique monument, mais il y a travaillé ; c'est là qu'il a été, entre autres, l'élève de l'historien Sartorius. A Berlin (1821-1823), s'il a peu goûté les juristes Savigny et Schmalz, il s'est fait initier par Bopp à la littérature de l'Inde, par F.-A. Wolff à Aristophane. Hegel surtout, dont il a suivi les cours de philosophie de la religion et de philosophie de l'histoire, a profondément marqué sa pensée ; il lui doit l'art d'analyser les faits sociaux et historiques, de discerner dans les faits leur contenu idéal, de définir les phases par où passe l'intelligence, les conditions à remplir pour les dépasser, la place de l'individu dans les collectivités.

En 1822, momentanément retiré auprès de ses parents dans la solitude de Lunebourg, « capitale de l'ennui », sa misanthropie le reprend. Il ne voit autour de lui que « Juifs usuriers et crapuleux », bourgeoisie chrétienne pleine de sottise et de morgue, dont les chiens eux-mêmes méprisent et viennent flairer avec hostilité le chien juif. La « grande douleur juive » l'étreint avec violence. Il ne veut plus avoir commerce désormais qu'avec les arbres, qui laissent tomber sur lui, à travers leurs branches, des

chants oubliés, pleins d'une douleur mal consolée (à Moser, 18 juin 1823).

Les années suivantes, c'est de nouveau une vie instable, entre Hambourg, Berlin, Goettingue où il retourne passer ses examens de doctorat, Norderney, Londres, Munich, Heligoland. Il hésite aussi sur sa vocation. Sera-t-il professeur ? Il l'espère un temps et projette un livre d'érudition sur le droit politique au moyen âge. En 1825, il fait de longues séances à la bibliothèque de Goettingue, se plonge dans les *Litteras medivi aevi germanico*, songe à subir à Berlin les épreuves d'habilitation : en 1827 encore, il espère une chaire d'histoire de la civilisation dans une université. Mais cette vocation d'historien hégélien, de philosophe du droit et de l'histoire, est contrariée par une vocation poétique très exigeante, où se complaît son orgueil, vocation qui d'emblée le situe au-dessus des médiocres et lui inspire un haut sentiment de sa valeur. « Je me sens sûr du jugement que je porte sur moi », écrit-il à Immermann en 1823. Et communiquant à Christiani le lied, d'ailleurs charmant, qui commence par :

Sie liebten sich beide, doch keiner
Wollt' es dem andern gestehn

il ajoute : « Connais-tu dans toute la littérature un lied meilleur que celui-ci ? » Mais cet orgueil est traversé par des doutes tout aussi véhéments. Il ne suffit pas, pour réussir, d'avoir du génie, il faut aussi avoir du talent. De son génie il est sûr, mais de son talent ? « Le talent est indispensable, si l'on veut réussir quoi que ce soit... C'est la vraie raison pour laquelle tant de poètes font naufrage, comme moi » (à Moser, 11 janvier 1825). La poésie, il le sait, n'est pas une sécrétion naturelle, qu'il suffit de laisser couler de soi ; c'est une création pénible et volontaire, qui demande un travail acharné. S'il y faut le don, il y faut aussi le discernement, et il est des jours où il doute que cette qualité pratique de réalisateur lui ait été accordée.

Qui prendra-t-il pour modèles ? Car à tout débutant il faut des modèles. On peut dire d'un mot qu'il s'est formé à l'école de tous les poètes contemporains. Les *Junge Leiden*, recueil de faible originalité, prouvent le don extraordinaire d'imiter le ton, le tour, l'inspiration même d'autrui. Les souvenirs y affleurent, de Klopstock et de Bürger, de Hoffmann et de Fouqué, de Brentano et

d'Eichendorff, d'Uhland surtout, en qui il retrouvait « une analogie d'opinion dans la vie et dans l'art ». Uhland lui a donné le modèle de ses ballades provençales, sur Bertrand de Born et, beaucoup plus tard, sur Geoffroy Rudel, ainsi que l'idée de ses ballades de Minnesang. Kleist, préoccupé de rendre le mal romantique dans ses formes plastiques, lui a suggéré ses sombres drames, tissus d'erreurs fatales.

Les Grecs, bien entendu, *sempiterna solatia generis humani*, font partie intégrante de sa culture, mais aussi les Persans et les Indous que lui ont appris à connaître son maître Bopp, Gœthe et Rückert.

Gœthe, il l'a lu un peu tard, sous l'influence de Rahel, mais il l'a lu en entier. Le 27 novembre 1823 il peut écrire à Ludwig Robert qu'il n'est plus désormais, par rapport au grand poète, « un aveugle, mais un voyant ». On sait le triste succès de la visite qu'il fit à Gœthe en 1824. Il fut frappé de l'aspect décrépit du vieillard, de son visage jaune et tiré, dans lequel vivaient seuls les yeux lumnieux et magnifiques, seuls objets dignes d'être vus à Weimar. Dans la première intensité de sa déception, il ne sait écrire au sujet de cette visite que ces mots volontairement humoristiques : « Eté à Weimar, la bière y est bonne... Eté à Weimar, l'oie rôtie y est bonne, la bière excellente » (à Moser, 25 octobre 1824). Il a rapporté plus tard leur étrange conversation : reçu avec une sorte d'affabilité condescendante, il ne sut rien dire à Gœthe, si ce n'est que les prunes, sur la route de Weimar, étaient délicieuses. Gœthe lui demanda : « A quoi travaillez-vous ? » — « A un Faust ». Impertinence que le vieux poète n'eut garde de relever, mais sur laquelle il passa comme nulle et non avenue. Mais Heine a longuement médité sur le sens de cette rencontre. Il lui semble, à la réflexion, qu'il existe entre Gœthe et lui un antagonisme de nature, une guerre véritable. Gœthe, si profondément humain, n'envisage pas de plus haute valeur que la vie, que la conservation et l'embellissement de la vie ; de là le souci qu'il manifeste de la santé de Heine. Il est « von Hause aus ein leichter Lebemensch, dem der Lebensgenusz das Höchste », capable de pressentir l'Idée et de l'exprimer, non de la concevoir, encore bien moins de la vivre. Heine est « von Hause aus ein Schwärmer » un rêveur, un enthousiaste qui donnerait sa vie en échange de l'Idée, mais qui a compris la joie de vivre et y a pris plaisir, de sorte qu'il y a en lui une lutte incessante entre la rai-

son claire, d'une part, qui approuve la joie de vivre et tient pour insensé le sacrifice à l'Idée, et d'autre part l'exaltation qui l'entraîne hors de lui et le pousse à s'oublier lui-même dans un de ces moments qui font qu'il aura vécu peut-être mieux et plus pleinement en un instant que M. de Gœthe pendant les 76 années de sa vie égoïste et confortable (à Moser, 1er juillet 1825). On voit combien à cette date Heine est encore près de Boerne, combien il est profondément « tendancieux », prêt à admettre que la poésie « n'est qu'une jolie chose accessoire » (à Immermann, 24 décembre 1822) lorsqu'il s'agit de lutter contre l'injustice séculaire, la triomphante sottise et le mal.

Le problème est de savoir pour quel idéalisme il vaut la peine de se battre. L'*Aufklärung* a été un idéalisme digne d'être servi, C'est un idéal respectable que celui de la liberté rationnelle, de la loyale soumission à la raison ; c'est une belle conception que celle de l'Etat rationnel, de l'ensemble contractuel fondé sur le libre consentement des parties. Mais c'est un idéal abandonné. Le romantisme, qui a si puissamment réveillé le sens historique en montrant dans l'Etat, dans la nation, l'aboutissement d'une longue série évolutive, a le tort de noyer l'individu dans le tout. L'individu n'est plus que la partie d'un tout traditionnel non consenti, qui lui est préexistant et plie d'avance sa volonté. En dehors de cette soumission de l'individu à la collectivité historique, il n'y a plus qu'anarchie et crime. Il faut être reconnaissant à Gœthe d'avoir sauvé, en regard, les droits de la personnalité « suprême bonheur des fils des hommes » ; il faut lui rendre grâces d'avoir été ce génie de la résistance au temps présent (*Zeitablehnungsgenie*) qui a su élever la protestation de la personne humaine.

A un niveau moins élevé, on constate que la contrainte sociale crée inévitablement des mécontents. Comment consentir à sacrifier des portions notables de la personnalité ? Il naît un conflit entre le sentiment de soi aristocratique, et le penchant démocratique. Byron est le type de ces révoltés, de ces cœurs partagés. Descendant de rois, il se fait le défenseur des tisserands révoltés. C'est la grande dissonance qui traverse le monde européen. Napoléon n'en est pas exempt, qui joint à une volonté impérative le respect de la souveraineté des peuples .Byron en est le poète, et sur ce point Heine est l'héritier allemand de Byron. Il doit sans doute à Mme de Hohenhausen, traductrice du *Corsaire*, présidente d'un salon anglophile, byronien et napoléonien, d'avoir

lu Byron dès 1821. Après Missolonghi, il écrivait : « C'était le seul homme auquel je me sentisse apparenté ». (à Moser, 25 janvier 1825). Il aime Byron, parce que c'est un grand cœur et non « un ovaire de poule toujours prêt à pondre de grands sentiments », parce qu'il a su opposer une résistance prométhéenne aux hommes misérables et à leurs misérables dieux. Il l'appelle « mon cousin » (à Christiani, 24 mai 1824). Le ton fondamental de cette poésie et de cette destinée lui semble être le sentiment d'une fatalité lourde, faite d'abord de la constatation qu'il n'y a pas d'amour dans le monde. C'est le sentiment même de Heine toujours en quête d'un amour qui répondît au sien :

Ich habe die süsze Liebe gesucht
Und habe den bitteren Hasz gefunden
Ich habe geseufzt, ich habe geflucht,
Ich habe geblutet aus tausend Wunden. (W. II, 67)

Die Liebe suchte ich auf allen Gassen,
Vor jeder Türe streckt' ich aus die Hände,
Und bettelte um g'ringe Liebesspende, —
Doch lachend gab man mir nur kaltes Hassen (W. 1.57)

Ce monde froid, ce monde sans amour paraît être aussi un monde sans raison, une maison de fous, et la pire folie c'est d'aimer. S'il est vrai qu'un cœur brisé, un cerveau enfiévré de folie soit l'amour, cet amour, dit Byron dans le *Giaour*, est le sien. Heine lui aussi se voit en proie à toutes les douleurs et à tous les délires :

Wahnsinn wühlt in meinen Sinnen
Und mein Herz ist krank und wund. (W. 1, 32)

Ce que Byron enseigne encore à Heine, c'est le mépris, le dégoût profond du milieu social où il vit. Childe Harold se vante d'avoir tout éprouvé, la rumeur de la calomnie fumante, le chuchotement de la bassesse, le subtil venin des reptiles (*Childe Harold*, IV, v. 136). Heine invective de même l'immonde vermine qu'il sent ramper autour de lui, sur lui :

Am Boden musz ich kleben,
Umkrächzt, umzischt von allem Wurmgezücht. (W. I, 61)

Et dans son incurable solitude morale, ses pleurs coulent, loin de toute consolation :

Einsam flieszen meine Tränen,
Flieszen immer, flieszen still,
Doch des Herzens brennend Sehnen
Keine Träne löschen will.

L'unique consolation est dans l'orgueil byronien, le défi, la colère, le sentiment d'être le lion et non le troupeau, le lion qui est fort parce qu'il est seul :

The lion is alone, and so am I.

Heine pareillement se vante d'avoir toujours porté très haut la tête :

Ich bin's gewohnt, den Kopf recht hoch zu tragen.
Mein Sinn ist auch ein bischen starr und zähe,
Wenn selbst der König mir ins Antlitz sähe,
Ich würde nicht die Augen niederschlagen. (W. I, 56)

Il parle avec dédain des idoles grossières auxquelles il refuse son hommage, des belles prostituées qui l'éclaboussent de leur luxe, des dieux de la populace dont il ne tirera pas le char triomphant :

Ich tanz' nicht mit, räuchre nicht den Klötzen,
Die auszen goldig sind, inwendig Sand...
Ich beug' mich nicht vor jenen hübschen Metzen
Ich zieh nicht mit, wenn sich der Pöbel spannt
Vorm Siegeswagen seiner eitlen Götzen (W. I, 58)

Toute cette jeune poésie de Heine, sa mélancolie et sa révolte, doivent beaucoup au grand poète anglais qui s'imposait alors aux imaginations allemandes. On peut dire qu'avec Heine une nouvelle vague de poésie anglaise pénètre en Allemagne. Après Milton, après Shakespeare, après Young et les élégiaques du XVIIIᵉ siècle, c'est l'orgueilleuse mélancolie byronienne, mais aussi l'idéalisme chevaleresque de Walter Scott qui font irruption dans la poésie allemande. Heine adhère d'instinct à cette philosophie

de l'histoire, dans laquelle le vaincu se croit toujours supérieur aux envahisseurs, la philosophie de Thane Cedric, dans *Ivanhoe*, celle du brigand Rob Roy, du grand Robin Hood, résidus d'une noblesse ancienne déclassée, persécutée, mais indomptable. Le drame de *Ratcliff*, sans parler même de son paysage écossais, emprunte l'essentiel de son affabulation au *Black Dwarf* de Walter Scott.

Avec la tradition poétique allemande tout entière, et les grands Anglais du XIXe siècle, Byron et Walter Scott, le troisième grand modèle et inspirateur de Heine est Hegel, son véritable maître à penser. Heine adopte une fois pour toutes sa philosophie de l'histoire et la philosophie de l'esprit, sa conceptionde l'évolution, des rapports de l'esprit et de la matière. Hegel est la clé de toute son évolution religieuse dans sa période de formation. Cette évolution, Heine a songé quelque temps à en faire le thème d'un Faust, qu'il n'a jamais écrit. On se plaît à imaginer qu'il aurait mis Faust en présence de quelque humble héroïne d'idylle, qu'il aurait aimée et qui l'aurait catéchisé avec candeur, comme Marguerite interrogeant Faust, dans la scène du jardin. Ce dialogue n'est pas dans le Faust heinéen, resté en projet ; il existe cependant. C'est la deuxième partie de la *Bergidylle* en vers qui interrompt le récit en prose de la *Harzreise*. Ainsi Heine et la fille du mineur conversent, épiés par le clair de lune et par le sapin dont les doigts aigus heurtent la vitre. Et l'enfant ingénue exige de son ami une nette profession de foi :

Dasz du gar zu oft gebetet,
Das zu glauben wird mir schwer,
Jenes Zucken deiner Lippe
Kommt wohl nicht vom Beten her.

Auch bezweifl' ich dasz du glaubest,
Was so rechter Glauben heiszt,
Glaubst wohl nicht an Gott den Vater,
An den Sohn und heil' gen Geist ?

La différence entre la profession de foi que Goethe prête à son Faust et celle de Heine atteste toute la différence des temps. Chez Gœthe s'affirme la certitude de posséder en lui par le sentiment le Dieu indéfinissable :

Nenn's wie du willst ! Nenn's Glück ! Herz ! Liebe ! Gott !
Ich habe keinen Namen dafür ! Gefühl ist alles.
Name ist Schall und Rauch,
Umnebelnd Himmelsglut.

Dans une illumination unique et extatique, soudaine comme une intuition du génie, l'homme religieux improvise sa croyance. Cette pensée de l'époque du « Sturm und Drang » ne peut être celle de l'époque hégélienne. Il sied que la croyance nouvelle résulte de l'évolution entière des croyances passées. Croire, ce n'est pas seulement avoir le sentiment d'une union personnelle avec Dieu, il faut y joindre une pensée au sujet de l'évolution de l'esprit dans le monde. C'est en ce sens que la philosophie hégélienne est plus religieuse que toutes les religions positives. Or, quelle est, selon Hegel, cette évolution ?

Au regard d'une première pensée philosophique, le rapport de l'esprit à la nature est de se détacher d'elle, de considérer la nature comme extérieure à l'esprit, créée par Dieu, étrangère à Dieu. Par là l'esprit s'aperçoit pour la première fois dans sa dignité. La nature est fille de l'esprit divin, Dieu est l'être sublime qui a la nature pour parure, qui a la nature à son service. De ce fait, la moralité est désormais possible. Etre moral, c'est se conduire selon l'esprit, considéré comme distinct du monde sensible. Etre sensuel, c'est être l'ennemi de Dieu. Ce premier stade est le mosaïsme.

Toute intelligence passe par ce stade ; mais il en est qui s'y arrêtent, et parmi ceux-là même qui l'ont dépassé, beaucoup cependant y sont restés, à leur insu, engagés. Ce fut longtemps la croyance de Heine, sans addition aucune. C'est pourquoi il répond à la jeune fille :

Ach, mein Kindchen, schon als Knabe,
Als ich sasz auf Mutters Schosz,
Glaubte ich an Gott den Vater,
Der da waltet gut und grosz ;

Der die schöne Erd' erschaffen,
Und die schönen Menschen drauf,
Der den Sonnen, Monden, Sternen,
Vorgezeichnet ihren Lauf.

En un sens, cette austère conception juive fut supérieure même au monde grec qui ne s'éleva jamais jusqu'à concevoir l'esprit comme séparé de la réalité où il était le principe d'harmonie seulement de la réalité belle ; ce fut un monde d'art, de belles formes et d'individualités harmonieuses, mais aussi un monde de contingences où sévissaient les différences sociales, où la liberté ne fut que celle de la « fortune » et du génie, reposant ainsi sur le décret des oracles et sur l'esclavage. Rome surtout ne conçut l'esprit que comme la force organisatrice qui unit les hommes pour la puissance. C'est bien pour cela que Grecs et Romains semblent odieux à Heine :

Denn widerwärtig sind mir die Griechen,
Und gar die Römer sind mir verhaszt.

Sous cette dure domination romaine, il n'y eut plus d'individualités belles, et il n'y eut plus de dieux. Il n'y eut plus qu'une loi unique qui soumit toutes les individualités, un immense Panthéon, et une immense Cité : dans cette Cité, des individualités réduites à leur titre juridique, à la force que leur donne leur propriété, le conflit de classes brutal, et l'Etat comprimant ce conflit. C'était l'Etat naturel, divinisé, mais non pas l'Etat spirituel gouverné par un esprit divin. Cette force de l'Etat pèse comme une fatalité immense. C'est de l'Etat romain qu'est vraie pour la première fois la parole napoléonienne : « Il n'y a pas de fatalité, il n'y a que de la politique ». Et une tristesse se répandit sur le monde, dit Hegel : « Die Welt ist in Trauer versenkt, es ist ihr das Herz gebrochen » (*Phil. de l'Histoire*, 339). L'esprit se sentit malheureux.

C'est alors que vint le Christ qui apporta la consolation. Le Christ est la conciliation du judaïsme et de l'hellénisme, et leur révolte simultanée contre le monde romain. Il ne peut paraître que chez les Juifs, dans une nation dont l'existence n'était plus que spirituelle, car la nationalité juive avait été extirpée par les Romains. La conduite selon l'esprit se trouva dénuée de sanction sur cette terre, quand le pays sacré, Canaan, fut retiré aux Juifs. Il ne resta que la douleur criante et désespérée de l'esprit opprimé. C'est cette nostalgie qui appelle le Christ ; l'esprit divin va apparaître. Mais en apparaissant il achève l'anthropomorphisme divin des Grecs. Ce n'est plus seulement le Dieu imaginé sous

les traits de l'homme, mais Dieu descendu vivant parmi nous sous la figure humaine. Or il est venu pour fonder en dehors de l'Etat matériel un royaume dans les âmes, où sera réalisé l'esprit.

Dans ce royaume il ne saurait y avoir d'aristocrates et de plébéiens, de citoyens libres et d'esclaves. Dieu veut que tous les hommes soient sauvés ; et ils entretiennent entre eux, se sachant unis en Dieu, non plus des relations de force, mais des relations d'amour. La cité entière et la famille sont niées. Ceux-là seuls qui font la volonté de Dieu sont aux yeux du chrétien ses pères, ses frères et ses sœurs. « Man kann sagen, nirgends ist so revolutionär gesprochen, als in den Evangelien, denn alles sonst Geltende ist als Gleichgültiges, nicht zu Achtendes gesetzt. »

Nous comprenons alors pourquoi Heine dit à son amie :

Als ich gröszer wurde, Kindchen,
Noch vielmehr begriff ich schon,
Ich begriff und ward vernünftig
Und ich glaubt' auch an den Sohn.

An den lieben Sohn, der liebend
Uns die Liebe offenbart
Und zum Lohne, wie gebräuchlich,
Von dem Volk gekreuzigt ward.

La délivrance qu'apporte le Christ, c'est cette notion que l'homme est l'esprit, et cette certitude enflammée est elle-même l'esprit divin descendu sur la communauté. Mais l'essence de l'esprit à son tour est la raison. Et tout le travail de l'histoire désormais consiste à réaliser sous forme de liberté temporelle ce qui est le principe religieux immanent au cœur de l'homme.

L'individu a communication directe avec Dieu parce qu'il est esprit. Voilà ce qu'il ne faut plus qu'on oublie ; c'est ce principe oublié que restaura Luther, et que la philosophie allemande comprit. Mais en regard la France réalisait l'esprit dans la politique. La Révolution française réalise la liberté concrète, c'est-à-dire la liberté dans les relations entre les hommes, la liberté des personnes et des propriétés ; elle détruit les privilèges, les servitudes. Et la manière même de réaliser la liberté est libre, c'est la collaboration des individus émancipés. C'est pourquoi Heine a dit qu'il croyait au Saint-Esprit, destructeur de châteaux-forts, qui brise

le joug des esclaves, qui renouvelle le droit et fait de tous les hommes une race unique d'hommes également nobles :

Dieser tat die grössten Wunder,
Und viel grössre tut er noch ;
Er zerbrach die Zwingherrnburgen
Und zerbrach des Knechtes Joch.

Alte Todeswunden heilt er,
Und erneut das alte Recht ;
Alle Menschen, neugeboren,
Sind ein adliges Geschlecht.

Mais cet esprit-là n'exige pas seulement qu'on le prêche ; il ne demande pas seulement des martyrs. Il exige des combattants. Il se manifeste dans l'étincellement des épées et le déploiement des bannières. Aussi la profession de foi heinéenne se termine-t-elle par un cri d'orgueil hégélien, où il se range parmi ces chevaliers de l'esprit :

Ei, du möchtest wohl, mein Kindchen,
Solche stolze Ritter sehn ?

Nun, so schau mich an, mein Kindchen,
Küsse mich und schaue dreist ;
Denn ich selber bin ein solcher
Ritter von dem heil'gen Geist.

Il est très probable que cette foi hégélienne était absolument arrêtée dans l'esprit de Heine dès ces années 1821-1822 où il fut à Berlin l'élève de Hegel. Mais il pensait que cette évolution qui aboutissait à la pure religion de l'esprit ne justifiait, ni n'exigeait aucune apostasie. Il était attaché au judaïsme, non par croyance, mais par le souvenir des persécutions longues, par dignité, à cause de ces persécutions mêmes. Il ne se peut, écrit-il à Moser le 25 août 1823, que l'ennemi-né de toute religion positive se fasse le champion de cette religion juive qui la première a introduit ce qu'il appelle *Menschenmäkelei*, ce purisme spécial d'orthodoxie fanatique, qui fait que des hommes d'une certaine foi se refusent à frayer avec des hommes d'une foi différente. Les Juifs sont ce

peuple venu d'Egypte, du pays des crocodiles et des prêtrises, et qui apporta, avec ses maladies de peau, une église, un édifice de dogmes qu'il fallut croire, de cérémonies qu'il fallut célébrer, l'orthodoxie, le prosélytisme, la contrainte religieuse, tout ce qui a tant coûté aux hommes de sang et de larmes. C'est le peuple du mal (*Die Stadt Lucca*, ch. XIII). Et maintenant il s'en va à travers le monde, peuple momie, enveloppé de bandelettes, morceau pétrifié d'histoire immuable, « ein Gespenst, das zu seinem Unterhalte mit Wechseln und alten Hosen handelt ».

Heine fut de ceux qui essayèrent d'insuffler à cette momie une âme. Il y eut pour cela un effort très sérieux au commencement du XIXe siècle, et qui n'est pas resté infécond. Le judaïsme a eu son Luther au siècle précédent, en Moses Mendelssohn. De même que le protestantisme est le retour au texte évangélique, est le christianisme débarrassé des légendes adventices et des traditions d'Eglise, ainsi Mendelssohn restitua le mosaïsme pur, revint au texte biblique, ruina la tradition talmudique. Il n'y a plus de talmudisme depuis lors. Il y a le texte mosaïque, interprété par une philosophie déiste empruntée à Leibniz et à Wolff.

Cette interprétation, il fallait la compléter et y accueillir non seulement le leibnizianisme, mais les résultats de toute la philosophie allemande depuis lors, et jusqu'à Hegel. C'est la tâche à laquelle se vouèrent les hommes qui fondèrent le *Verein für Kultur und Wissenschaft des Judentums*, le philosophe Eduard Gans, Ludwig Marcus, Zunz, Moses Moser, et Heine. Et c'est le temps où Heine reprit à son compte la parole du psalmiste : « Que ma main droite sèche si jamais je t'oublie, Jerousholayim ! » (à Moser, 9 janvier 1824).

La tentative ne réussit pas. On ne put se mettre d'accord. Beaucoup essayèrent simplement de fonder une sorte de protestantisme nouveau, avec son organisation séparée, et alors cette séparation même n'a pas grand sens. Dans l'état actuel de la science, il s'agissait de dépasser le protestantisme, et non de s'y tenir. Avant tout, Heine ne voulut pas de cette espèce juive nouvelle, sans croyance, mais sympathique à toutes les croyances chrétiennes. Ceux-là sont des Juifs qui n'ont plus la force de porter une barbe, de jeûner et de haïr. En eux est morte la croyance en leur mission, qui est d'être les séides du Dieu-Esprit pur, et de la moralité stricte.

Cette mission, il l'étudia dans son histoire. C'est alors qu'il fit

sur le moyen-âge juif ces études qui plus tard nous donneront tant de belles ballades. L'*Histoire des Juifs*, de Basnage, fut sa lecture douloureuse pendant près d'un an. L'œuvre de propagande telle qu'il l'a conçue dans son *Rabbi von Bacharach* inachevé, devait être l'évocation du martyre séculaire de sa race, la plainte déchirante d'Israël :

Brich aus in lauten Klagen,
Du düstres Märtyrerlied,
Das ich so lang getragen
Im flammenstillen Gemüt ! (à Moser, 25 oct. 1824).

Aussi ses deux tragédies, *Almansor* et *Ratcliff*, posent-elles cette question : Pourquoi le juste souffre-t-il tant ? Qui est-ce qui gouverne, est-ce le Dieu-Esprit ou Iblis, la Force astucieuse qui s'insinue dans toutes les combinaisons providentielles, pour les détruire ? Et cette même plainte tragique remplit, en un sens, des recueils en apparence aussi étroitement personnels que les *Junge Leiden* ou ce gracieux *Intermezzo*, si vaporeusement léger. Cette mélancolie tenace des arrière-plans, c'est la plainte juive qui se lamente sur la cruauté avec laquelle Dieu se refuse à ceux qui l'adorent en esprit. C'est un sanglot qui attendrirait des pierres ; ce sont des accents douloureux comme ils ne sortent que d'une poitrine qui a supporté le martyre d'un peuple ; le râle d'une âme qui tombe morte aux portes du ciel refermées. Ainsi les Juifs croyaient que, le soir, les portes du ciel se referment et ne laissent plus entrer les prières, qui retombent alors, les ailes brisées. Cette douleur des paradis entrevus et interdits, c'est la première expérience religieuse de Heine et son premier manifeste hégélien.

Dans ce recueil des *Junge Leiden*, bien jeune et peu mûr, Heine reconnaissait lui-même ses « Flegeljahre des Liedes » (à Varnhagen, 24 oct. 1826). En 1821, le livre ne possédait pas encore le merveilleux prologue qui évoque la vieille forêt parfumée, traversée de clair de lune, pleine du chant du rossignol « tristement joyeux », où se mêlent sanglots et jubilation d'amour ; et dans cette forêt, le château en deuil, familier à Eichendorff, devant lequel veille une sphynge, monstre et femme, marbre qui devient vivant si on le baise — et on le baise sûrement —, mais qui alors vous déchire et vous enivre. Enigme un peu trop claire, destinée à expliquer non seulement les *Junge Leiden*, mais tout le *Buch*

der Lieder. Pourtant la *Nordsee*, balayée par un salubre souffle marin, échappe à ce romantisme funèbre et le dépasse.

Ce que cherche déjà le jeune poète, c'est le moyen de passer de la « tendance » au « style », et au grand style. Il en formule ainsi le précepte : « Etwas, das ein Individuelles-Geschehenes und zugleich ein Allgemeines, ein Weltgeschichtliches ist, einfach, parteilos, episch parteilos wiedergeben. »

Par là Heine déjà s'avère comme le moins professionnel des poètes, celui dont toute la poésie naît de l'expérience individuelle (*ein Individuell-Geschehenes*) et en garde la profonde résonnance sentimentale. Mais il tient à être aussi le poète de son temps, de son époque historique, celui qui traduit le tourment et le désir de tout un temps (*ein Weltgeschichtliches*). Le problème est d'opérer cette fusion de l'individuel et du général, et de l'opérer avec simplicité, avec impartialité, et s'il se peut avec grandeur. Dans ses recueils successifs, nous verrons Heine tendre à ce but et s'en rapprocher peu à peu.

Le Nouveau Droit Matrimonial Allemand

L'œuvre de dénazification se poursuit actuellement en Allemagne sous l'impulsion et le contrôle des quatre puissances occupantes : à côté de « l'épuration » du personnel nazi, à côté de toutes les mesures administratives, il faut faire une place très importante à l'élaboration d'une législation nouvelle, inspirée de principes anti-hitlériens. Cette œuvre législative s'était opérée jusqu'au mois de février dans le domaine des institutions publiques ; elle s'était bornée jusque-là au droit public et au droit administratif.

Le vendredi 8 mars 1946, paraissait au « Journal officiel du commandement en chef français en Allemagne », une loi de droit privé, la première loi de droit civil allemand élaborée depuis l'armistice : la loi n° 16, en date du 20 février 1946, sur le mariage.

Cette loi, publiée en français et en allemand pour la zone d'occupation française, était promulguée simultanément dans les autres zones d'occupation, et entrait en vigueur à partir du 1er mars 1946 (1). Ce premier monument de droit privé a été adressé par les commissions juridiques des nations occupantes et approuvé, signé, mis en vigueur par les représentants des quatre grandes puissances (Kœnig, Joukov, Joseph T. Mc Marney et H. H. Burrough), sans qu'aucun représentant de l'Allemagne ait été admis à participer à la discussion. Cette exclusion se justifiait très aisément, et s'imposait même en ce qui concerne le droit public : l'Allemagne, pour nombre de raisons qu'il n'est pas besoin de commenter, avait besoin de cette tutelle. En droit privé, en matière de mariage, on se serait attendu à voir intervenir des organismes allemands ; la question ne portait-elle pas à moins de conséquences, ne devait-on pas réserver à un peuple le soin de fixer ses institutions privées lui-même ? Le Conseil de Contrôle n'en a pas jugé ainsi, et il a eu raison. En effet, il avait pour

(1) On ne peut que regretter qu'une loi, applicable le 1er mars 1946 n'ait été publiée que le 8 mars ; mais ce retard est de peu d'importance.

cela de bons motifs, motifs d'ordre international d'abord : faire intervenir un ou des représentants allemands à la rédaction de cette loi, c'était reconnaître implicitement l'existence propre de l'Allemagne, jusque là considérée en tutelle ; par ailleurs, appeler un juriste allemand à coopérer à la confection de cette loi, n'était-ce pas lui donner la possibilité de réintroduire, sous une forme larvée qui aurait pu échapper aux autres légistes, les principes hitlériens que l'on voulait bannir de la nouvelle loi ? Il faut reconnaître du reste que, loin de tout bouleverser, les juristes internationaux qui ont coopéré à cette œuvre ont essayé de conserver les principes matrimoniaux en vigueur avant le nazisme, et que les deux tiers de la législation antérieure à l'armistice n'ont subi que des modifications d'ordre technique, telles que des changements dans la numérotation des sections (1).

Il nous faudra donc dire quelques mots de la « dénazification » opérée par cette loi dans le domaine matrimonial ; nous pourrons ensuite indiquer les grands principes qui y sont contenus.

§ I

Des lois du droit privé imposées au peuple allemand par le régime hitlérien, celle qui exigeait de la manière la plus urgente une dénazification était certainement celle sur le mariage.

Non pas que la loi de 1938 ait été, en aucune manière, une création des nazis dans son intégralité ; ses innovations étaient, en majorité, des améliorations législatives du code civil, proposées antérieurement, au temps de la République de Weimar. Par conséquence, le Conseil de Contrôle, comme nous l'avons dit, n'a eu aucune raison de changer celles de ces dispositions qui se sont, depuis 1938, révélées utiles ou avantageuses.

Mais toutes les dispositions qui présentaient des caractères nazis ou qui étaient d'inspiration nazie ont été supprimées en accord avec les principes de dénazification formulés par la déclaration de Postdam. Les plus importantes de ces suppressions sont la prohibition du mariage aux termes de la loi de Nuremberg (2), la prohibition du mariage prévue par la loi sur la santé hérédi-

(1) 18 cas.
(2) Loi de 1938, §§ 4, 21, 28, 57, sous-section 3.

laire (1), le divorce fondé sur la stérilité (2), et sur le refus d'avoir des enfants (3).

Les législateurs de 1946 ont supprimé comme incompatibles avec la dignité démocratique et le libre arbitre les dispositions relatives à la nullité d'un mariage conclu en vue de donner à la femme la nationalité d'un mari (4). En vertu des mêmes principes de liberté et d'épanouissement de la personne humaine, l'autorisation en mariage, nécessaire jusqu'ici pour certaines classes de citoyens (5), ne sera plus exigée dorénavant. De même, la famille d'un divorcé décédé, qui pouvait enjoindre à la femme divorcée de ne pas utiliser son nom de famille (6) se voit à l'avenir privée de ce droit.

En outre, sont modifiées les dispositions utilisées jusqu'ici abusivement par les cours nazies pour établir des différences au détriment de la femme ; le paragraphe 55, objet de discussions, établissant le principe de la rupture irréparable pour les relations maritales (*Zermettungsprinzip*) a été limité au cas où l'intérêt des enfants n'exige pas le maintien du lien matrimonial.

Le mari divorcé ne peut plus, comme avant, se soustraire à son obligation alimentaire en contraignant la femme divorcée à travailler (7).

Dans la décision à intervenir sur le point de savoir auquel des deux conjoints doit être confiée la garde des enfants et de leurs biens (8) dorénavant l'intérêt des enfants devra prévaloir, conformément aux instructions du juge des tutelles, sur les intérêts égoïstes des parents (9).

Dans certains cas où la situation antérieure à l'avènement d'Hitler donnait satisfaction à tous, les dispositions du code civil ont été remises en vigueur, et sont devenues dans la nouvelle loi

(1) Loi de 1938, §§ 5, 20, 29.
(2) Loi de 1938, §§ 53, 54, 58.
(3) Loi de 1938, § 48.
(4) Loi de 1938, § 23.
(5) Loi de 1938, § 13.
(6) Loi de 1938, § 65.
(7) Loi de 1938, § 66.
(8) Loi de 1938, § 81.
(9) Loi du 20 février 1946, art. 74, § 2 : « Le Tribunal des Tutelles devra prescrire les mesures qui seront le plus conforme à l'intérêt bien compris du ou des enfants, compte tenu de toutes les circonstances. Il pourra, à cet effet, se mettre en rapport avec les enfants. »

l'article 4 (empêchement au mariage fondé sur la parenté par le sang).

« Aucun mariage ne peut être conclu entre parents en ligne « directe, entre frères et sœurs ayant communs leurs deux « auteurs ou l'un seulement d'entre eux, ni entre alliés en ligne « directe, sans qu'il y ait lieu de distinguer si la parenté résulte « d'une filiation légitime ou naturelle.

« Aucun mariage ne peut être conclu entre personnes dont « l'une a vécu en concubinage avec les parents, grands-parents « ou descendants de l'autre. »

Et l'article 73 (rétablissant le droit de révoquer les cadeaux faits avant et pendant le mariage) :

« Lorsqu'un époux est déclaré seul coupable, l'autre époux « peut révoquer les donations qu'il lui a faites à l'époque des fian- « çailles ou pendant le mariage à l'exception des cadeaux de peu « de valeur et des souvenirs personnels. Les dispositions de l'ar- « ticle 531 du Code Civil sont applicables.

« La révocation n'est plus possible après l'expiration du délai « d'un an à partir du jour où le jugement de divorce est passé « en force de chose jugée ou après le décès du donateur ou du « donataire. »

Par contre, la *disposition* du mariage en raison d'une erreur relative aux qualités personnelles de l'autre partie, disposition dont les tribunaux nazis avaient fait un abus flagrant pour des raisons politiques ou raciales, a été maintenue, mais réduite à ses justes proportions dans l'article 32 :

« Un mariage peut être contesté par le conjoint qui, lors de « sa conclusion, a commis sur des qualités personnelles de l'au- « tre conjoint une erreur qui l'aurait empêché de contracter le « mariage, s'il avait connu la situation de fait et bien compris la « signification du mariage.

« L'annulation n'est plus possible, si, après la découverte de « l'erreur, l'époux a manifesté sa volonté de continuer la vie con- « jugale ou si la demande en annulation ne paraît pas au point « de vue moral suffisamment justifiée, eu égard à la façon dont « les époux ont vécu jusque là. »

L'équité exigeait qu'on accordât une réparation du préjudice subi aux personnes innocentes qui ont été partie à un mariage et qui ont souffert de mesures de discrimation et d'injustice sous les dispositions nazies de la loi de 1938. Le tribunal, à la

demande de la victime, de ses enfants, ou du ministère public, a le devoir et le pouvoir discrétionnaire d'assurer les mesures réparatrices, sans avoir toutefois le droit de remettre en vigueur le lien matrimonial dissous (cette action est qualifiée de « demande en atténuation de mesures de rigueur » (*Härtemilderungsklage*) à l'article 77 du nouveau texte.

Comme règles interprétatives, il était précisé, dans l'exposé des motifs de la loi que, dans la matière du mariage, « toutes « les décisions doivent désormais être guidées par le principe que « l'on veut extirper l'esprit nazi de la vie juridique du peuple « allemand. » Bien que, pour des raisons politiques, l'exposé des motifs n'ait pas été publié, on peut considérer que ces règles doivent être maintenues.

§ 2

Les auteurs de la loi — on ne peut que les louer de ce souci — n'ont pas voulu faire œuvre théorique : nous n'y trouvons aucune considération générale, ni même aucune définition de la nature et des buts du mariage.

La loi, divisée en trois chapitres (Du mariage, du divorce, des demandes en atténuation de mesures de rigueur) a voulu être avant tout pratique, ne laisser aucun point dans l'ombre, et elle y a réussi.

Il est inutile de reproduire tout au long les dispositions multiples de cette loi : les dispositions concernant la capacité (1), les empêchements (2), la célébration sont, dans leur ensemble, les mêmes que celles de la législation française : elles n'ont pas besoin de commentaire spécial.

Les dispositions relatives à la nullité et au divorce méritent plus d'attention, elles font preuve d'une grande largeur d'esprit et d'une vue réaliste sur les relations matrimoniales.

(1) A noter que l'âge requis pour contracter mariage est de 16 ans pour les femmes, 21 ans pour les hommes. (Art. 1er).

(2) L'article 6 peut seul retenir notre attention :

« Aucun mariage ne peut être conclu entre un époux divorcé pour cause d'adultère et son complice, si cet adultère a été retenu comme motif du divorce par le jugement.

« Une dispense de cette prohibition pourra être accordée, mais elle devra être refusée lorsque des motifs graves s'opposeront à la conclusion du nouveau mariage. »

Les causes de nullité, d'annulation (1) et de divorce seront donc beaucoup plus nombreuses et plus diverses que dans notre droit français. Nous les étudierons successivement.

A. — NULLITE

En cas de vice de forme, (art. 17) il faut reconnaître que les législateurs ont donné une solution pleine de bon sens : le mariage est nul si la déclaration n'est pas faite devant l'officier d'Etat-Civil compétent, chacun des futurs conjoints en présence de l'autre, et si cette déclaration est faite sous condition ou avec indication d'un terme. Mais « le mariage doit être considéré « comme valable dès l'origine si après sa célébration entachée « d'un vice de forme, les époux ont vécu ensemble maritalement « pendant 5 ans, ou si l'un d'eux est décédé avant ce terme mais « après 3 ans de vie commune au moins, à condition toutefois « qu'avant l'expiration des 5 ans ou qu'avant le décès de l'un « des époux aucune action en nullité n'ait été intentée ».

Même solution dans le cas d'incapacité ou de manque de discernement :

Art. 18 : « Le mariage est nul, si au moment de sa conclu- « sion l'un des époux était incapable de contracter, ou se trou- « vait dans un état d'inconscience ou de trouble mental momen- « tané.

« Le mariage doit cependant être considéré comme valable « dès l'origine si, après la cessation de l'incapacité, de l'incon- « science ou du trouble mental, l'époux a manifesté sa volonté « de maintenir le mariage ».

(1) La loi distingue nettement la nullité : *Nichtigkeit* (art. 16 à 27) de l'annulation : *Aufhebung* (art. 28 à 40). « *Nichtigkeit* » s'identifie avec notre « nullité absolue » et « *Aufhebung* » a une parenté avec la « nullité relative », mais sans s'identifier avec elle. La nullité existe au départ : est « déclaré nul par une décision de justice » le mariage entaché de nullité ; il n'a donc jamais existé, à aucun moment (sauf en ce qui concerne les enfants (art. 25), qui doivent être considérés comme légitimes, et en ce qui concerne les rapports pécuniaires (art. 26), qui seront réglés d'après les prescriptions valables en cas de divorce). Les tiers de bonne foi qui ont traité avec les époux ne peuvent se voir opposer les arguments tirés de la nullité du mariage, que si le mariage avait déjà été annulé ou si le tiers en connaissait la nullité au moment où l'acte a été passé ou au moment où l'instance a été engagée.

L'annulation est une espèce de palier entre la nullité et le divorce : elle est prononcée par jugement (art. 29). Le mariage est dissous à partir du jour où le jugement a acquis l'autorité de la chose jugée, et les effets de l'annulation sont réglés d'après les textes qui régissent les effets du divorce (art. 37).

Un cas spécial est étudié par l'art. 19, qui semble ne pas devoir se produire très souvent : celui où le mariage est contracté exclusivement ou principalement dans le but de conférer à la femme le nom de famille du mari, et non dans celui de fonder un foyer. On a cru bon de préciser que si les époux avaient vécu maritalement pendant 5 ans ou pendant 3 ans avant le décès de l'un d'eux, le mariage devait être considéré comme valable, ce qui va de soi, car, dans ce cas, il est évident que le mariage n'a pas été contracté principalement et encore moins exclusivement pour donner le nom du mari à la femme.

Les autres cas de nullité (Bigamie, Parenté ou Alliance) n'appellent pas d'observations particulières : nous pouvons toutefois remarquer qu'un mariage interdit pour cause d'adultère est radicalement nul, lorsque le mariage a été conclu entre un époux divorcé pour cause d'adultère et son complice, si cet adultère a été retenu comme motif du divorce par le jugement (art. 22) à moins de dispense (art. 6, § 2).

B. — ANNULATION

L'autorité du représentant légal d'un mineur est singulièrement sanctionnée, puisqu'en cas d'absence de consentement de ce représentant, le mariage est annulable. L'annulation, dans ce cas, ne pourra être demandée, pendant toute la limitation de la capacité de l'époux, que par le représentant légal lui-même, et, une fois que l'époux aura retrouvé sa pleine capacité, il devra exercer cette action dans le délai de 6 mois (art .30, § 2) ; s'il a manifesté sa volonté de confirmer le mariage expressément (art. 30, § 2) ou tacitement, en laissant s'écouler ce délai de 6 mois, il sera forclos.

Cette sanction de l'autorisation du représentant légal est, on le voit, très forte : elle risquait d'empêcher la célébration de nombreux mariages si, par intérêt, méchanceté ou inconscience, le représentant légal s'opposait au mariage de l'incapable sans motif valable : l'art. 30 § 3, prévoit ce cas et autorise le juge des tutelles à suppléer à ce consentement, à la demande de l'un des époux.

Par ailleurs, si nous connaissons bien, en droit français, dans les contrats ordinaires, les autres cas d'annulation, d'erreur, dol et violence, nous ne sommes pas habitués à voir ces vices du con-

sentement au mariage, sauf peut-être l'erreur sur l'identité physique (très rare) ou civile (faux nom, ou encore erreur sur la situation de famille ; Tr. Bordeaux, 9 juin 1924 ; *Gaz. Pal.* 1124, 2, 201) (1).

L'erreur, dans la nouvelle loi allemande, est admise très largement comme cause d'annulation ; et tout d'abord l'erreur sur la célébration du mariage : « l'annulation peut être demandée « par tout époux qui, au moment de la célébration du mariage, « a ignoré qu'il s'agissait d'une célébration de mariage ou qui, « sans l'ignorer, n'a pas entendu faire une déclaration à l'effet « de contracter mariage ». On admet, de même qu'en droit français, l'erreur sur l'identité physique ou civile : on annule le mariage « dans le cas où l'époux s'est trompé sur la personne de l'autre conjoint ».

Mais l'erreur est admise dans un cas dont on voit mal quelles sont les limites pratiques : le mariage peut être contesté (art. 32) par le conjoint qui, lors de la conclusion, a commis « sur des « qualités de l'autre conjoint, une erreur qui l'aurait empêché « de contracter le mariage, s'il avait connu la situation de fait, « et bien compris la signification du mariage ». On voit quelles difficultés vont devoir surmonter les juges allemands pour déterminer les « qualités personnelles » qui devront entraîner l'annulation du mariage.

Quelles vont être ces « qualités personnelles » ?

En droit français, où ce genre d'erreur n'est pas admis en matière de mariage, nous admettons l'erreur sur les « qualités « substantielles » de la chose dans un contrat ordinaire (C. Civil, art. 1110, al. 1), et il y a eu de grandes discussions pour déterminer quelles étaient ces « qualités substantielles » (2).

Quant à l'erreur sur la personne, elle n'est admise évidemment que dans les contrats qui sont faits « intuitu personae » (3),

(1) Quant à la violence, notre droit civil n'en parle pas : il est à peu près impossible de concevoir une violence physique dans le mariage, la présence de l'officier de l'Etat civil suffit à écarter une telle hypothèse. La violence morale serait plus facilement imaginable, mais elle est aussi rare car la loi précise que la crainte révérentielle que les enfants peuvent avoir à l'égard de leurs parents ne vicie pas le consentement (art. 1114).

(2) Voir la thèse de Valleur : *L'intuitus personae dans les contrats*, Paris, 1938, qui est loin d'épuiser le sujet.

(3) Doit-on accepter une définition subjective de la substance de la chose, définition dont certains auteurs recherchent le principe dans Pothier (voir cependant David : la doctrine de l'erreur dans Pothier, et son interprétation par la Common

mais, sur ce point, il entre nécessairement une large part d'appréciation du juge, qui aura parfois bien des difficultés (sauf peut-être dans les contrats à titre gratuit, qui sont la plupart du temps conclus « intuitu personae ») à déclarer s'il y a, ou non, erreur.

Les mêmes difficultés, aggravées par l'importance toute particulière du contrat qu'est le mariage, se présenteront au juge allemand quand il devra statuer sur une erreur dans les « qualités « personnelles » d'un conjoint. Il est vrai qu'il jouira d'un pouvoir très large, et quasi-discrétionnaire dans certains cas, puisqu'il pourra faire entrer en ligne de compte, non seulement les faits qui ont entouré la conclusion du mariage, mais encore des éléments purement psychologiques et moraux, qui sont en droit, à proprement parler, impondérables. En effet, l'art. 32, § 2, prévoit que :

« L'annulation n'est plus possible si, après la découverte « de l'erreur, l'époux a manifesté sa volonté de continuer la « vie conjugale ou si la demande en annulation ne paraît pas au « point de vue moral suffisamment justifiée, eu égard à la façon « dont les époux ont vécu jusque là. »

Le dol, qui est étudié à l'art. 33, n'est qu'une erreur d'un genre spécial : l'erreur qui entraîne l'annulation du mariage porte, nous l'avons vu, (art. 32, § 1) sur les « qualités person- « nelles » d'un époux. Le dol portera « sur des circonstances » qui sont « telles que l'époux ne se serait pas engagé s'il avait fait « une appréciation raisonnable de la nature du mariage ».

On voit que, si tout dol était admis indistinctement, beaucoup de mariages pourraient être annulés ; aussi la loi précise-t-elle (§ 2) que le dol n'est pas admis s'il provient d'un tiers, sans que

Law d'Angleterre, *Etudes Capitant*, p. 165 et suiv.) ? D'après cette opinion, il faudrait simplement se demander : « si l'intéressé avait connu l'erreur, eût-il contracté ? » S'il n'eût pas contracté, il y a erreur substantielle. Est donc substantielle dans ce système toute erreur déterminante.

Ce système subjectif est trop large. En effet, si l'on appliquait cette formule, on prendrait en considération toute erreur sur un motif quelconque du contrat, si elle a été déterminante. Ce serait miner beaucoup de contrats par un respect exagéré de la volonté psychologique. En réalité, pour que l'erreur soit sur la substance, il faut qu'elle porte, non sur un motif quelconque du contrat, mais sur une qualité de la chose (système objectif), mais d'autre part cette qualité n'est pas forcément la matière, c'est toute qualité qui a eu une influence déterminante sur le consentement, et c'est ce qu'il y a d'exact dans le système objectif. C'est cette solution qui est adoptée par la jurisprudence française. Les mêmes principes guident la jurisprudence allemande en matière d'annulation de mariage.

l'autre époux ait été averti ou si l'autre époux, après la découverte du dol, a manifesté sa volonté de continuer la vie commune, et aussi que (§ 3) l'annulation du mariage ne peut être demandée pour cause d'erreur sur la fortune.

La loi termine l'énumération des causes d'annulation par la « menace » (art. 34) ; on ne voit guère comment pourrait se réaliser l'éventualité d'une « violence », on conçoit parfaitement la possibilité d'une contrainte, de la menace d'une violence future, au moins en théorie.

C. — DIVORCE

L'adultère, comme en droit français, est en tête des causes de divorce (art. 42), mais d'autres causes sont admises, où le rôle du juge sera primordial : un époux pourra demander le divorce si son conjoint, « par sa conduite indigne ou immorale », a causé la désunion du ménage de manière si grave que la continuation de la vie commune ne peut être envisagée.

Sur quels éléments l'opinion du magistrat prendra-t-elle appui pour déterminer si la conduite de l'un des époux a été indigne ou immorale ? (1). Cette expression englobe certainement les motifs de divorce que le droit français reconnaît : condamnation à une peine afflictive ou infamante, excès, sévices ou injures graves, mais elle ouvre la voie à beaucoup d'autres motifs qu'il appartiendra au juge de réduire ou d'élargir. (Il se référera sans doute à la jurisprudence des années antérieures, selon toute vraisemblance, pour cette question comme pour beaucoup d'autres).

Les autres causes de divorce n'existent pas en droit français. La maladie, dans certains cas particulièrement graves, et la mésentente prolongée entre les époux, peuvent provoquer le divorce ; la maladie contagieuse ou répugnante (2), dont la guérison paraît improbable, entraînera nécessairement le divorce, mais encore dans ce domaine, l'appréciation du juge sera bien

(1) La conduite indigne ou immorale entre aussi en ligne de compte pour le droit à pension de l'époux non coupable (art. 66) : « Le créancier de la pension d'entretien perd son droit, si postérieurement au divorce il se rend coupable d'une faute grave à l'encontre du débiteur ou si, contrairement à la volonté de celui-ci, il mène une vie indigne ou immorable. »

(2) Art. 46 : « Un époux peut demander le divorce si son conjoint souffre d'une maladie grave de caractère contagieux ou répugnant et si la guérison de cette maladie ou la suppression du danger de contagion ne peut pas être envisagée dans un temps déterminé. »

souvent un facteur prépondérant : si la tuberculose est une maladie « grave » et de « caractère contagieux » et répond par conséquent à la première des conditions, elle peut parfois être guérie, après un temps plus ou moins long, temps qui pourra être « déterminé » parfois avec une assez grande approximation par le médecin. Ainsi donc, si la tuberculose d'un époux peut être guérie dans 5, 10 ou 20 ans, le juge devra refuser le divorce puisqu'il y a un « temps déterminé ». Il aurait mieux valu assurément fixer ce « temps » à 5 ou 10 ans par exemple : sans doute la jurisprudence suppléera-t-elle à cette omission.

La maladie mentale, soit qu'il s'agisse de simples troubles (art. 44) soit, à plus forte raison, que la maladie soit une véritable affection, sans intervalles de lucidité (art. 45), provoque le divorce (1).

La mésentente prolongée entre époux, traduite par la cessation de la vie commune depuis plus de 3 ans, provoque le divorce, si le rétablissement de cette vie commune ne peut plus être envisagé, par suite d'une profonde et irrémédiable désunion entre les époux. Cette cause de divorce remplace, semble-t-il, notre séparation de corps, qui n'existe pas en droit allemand. En droit français, deux époux séparés de corps peuvent divorcer sans formalités au bout de trois ans de séparation ; en Allemagne le résultat est pratiquement le même, mais la procédure se fait après les trois ans au lieu de se faire avant.

En fait, cette cause de divorce permet aux ménages allemands, le divorce par consentement mutuel, et même, le cas échéant, par la volonté d'un seul des époux, qui aura voulu la cessation de la vie commune. C'est pourquoi, dans le § 2 de l'art. 48, on prévoit que si l'époux qui demande le divorce a occasionné la désunion du ménage par sa faute exclusive ou prépondérante, l'autre conjoint peut s'opposer au divorce (2). De

(1) Art. 44 : « Tout époux peut demander le divorce, si l'attitude de son conjoint due à des troubles mentaux et ne pouvant par suite être considérée comme manquement à ses obligations, a causé la désunion du ménage de manière si grave que la continuation de la vie commune telle qu'elle répond à la nature même du mariage ne peut plus être envisagée. »

Art. 45 : « Un époux peut demander le divorce, si son conjoint est atteint d'une maladie mentale ayant acquis un tel degré que la communauté spirituelle entre les époux a disparu et que le rétablissement de cette communauté ne peut plus être envisagée. »

(2) Il n'y a pas lieu de tenir compte de cette opposition si « le maintien du mariage n'est pas justifié moralement d'après une juste appréciation de la nature même du mariage et de la conduite générale des deux époux. »

même le divorce ne sera pas accordé, si l'intérêt bien compris d'un ou de plusieurs enfants mineurs exige le maintien de celui-ci. (Art. 48, § 3).

***

La loi du 20 février, dont nous venons de donner un rapide aperçu, ne fait en définitive que reprendre les principales dispositions qui étaient en vigueur avant le nazisme. Nous avons marqué les traits essentiels de cette législation, ou plutôt les traits qui la séparent nettement de notre législation française. En conclusion, il est nécessaire de signaler que, malgré ces quelques divergences, droit français et droit allemand ont une législation matrimoniale inspirée des mêmes principes, et réglementée de même façon, et ceci sans doute, parce qu'elles sont toutes deux issues d'un modèle commun : le droit canonique.

Il est frappant de remarquer combien le droit des pays modernes, en matière de mariage, même s'il s'en écarte temporairement comme en Allemagne ou en Russie (1), tend à revenir à son inspiration initiale, à son modèle premier : le mariage canonique. Certes, les temps ont changé depuis que le droit canon réglait en maître les matières matrimoniales : le divorce s'est répandu, et en étendant son domaine, il a, en Allemagne, considérablement réduit celui des nullités du mariage, si important et si vaste en droit canon, et il a supprimé complètement la séparation de corps. Mais dans la conception même du mariage, dans sa célébration, dans son contentieux, les règles canoniques sont restées intactes, et ont été reprises par la législation de 1946 en Allemagne, comme elles l'ont été en grande partie par la législation soviétique en 1944, au moins dans leur esprit.

Le but même du mariage est la vie commune et la procréation des enfants. La vie commune est sauvegardée par le maintien du lien, qu'on peut rompre volontairement : une décision de justice est toujours nécessaire pour rompre le mariage, il ne suffit pas de vouloir divorcer, il faut encore que le juge intervienne (2) et il pourra empêcher la séparation des époux, si l'in-

(1) Les renseignements que nous fournirons sur le régime matrimonial en Russie ont été donnés dans la conférence très documentée de M. le Professeur G. Le Bras, à la Maison de la Chimie, le 4 avril 1946.

(2) De même, en Russie, après la campagne de presse des Izvestia (ou réaction

térêt des enfants l'exige. L'indissolubilité du mariage, malgré les atteintes qui y sont portées, est reconnue implicitement par le fait même que le divorce n'est pas un remède à une vie commune rendue impossible, mais une sanction, qui entraîne nécessairement pour l'époux coupable le paiement d'une pension à l'épouse non coupable (1). Le second but du mariage, la procréation des enfants, est encore plus sauvegardé que le premier. La présence d'enfants peut empêcher le divorce dans certains cas, nous venons de le voir (2). Et même lorsque le divorce a eu lieu, les devoirs de chaque époux envers l'enfant sont maintenus, notamment en ce qui concerne la contribution à l'entretien de l'enfant (3).

La célébration du mariage est également inspirée du droit canonique : le consentement des parents est exigé lorsque les enfants sont mineurs ; il est nécessaire de procéder à une publication, venue en droite ligne de la nécessité des « bans » canoniques. La rite de la célébration avec l'officier de l'Etat-Civil, et deux témoins, est hérité de l'expérience canoniste sur la difficulté de prouver la célébration des mariages « secrets », conclus sans témoins par le seul accord de volonté des deux parties (4).

contre le divorce libre, voir Iz. du 4 juillet 1935), le décret de 1936, « pour lutter contre la conduite irréfléchie » de ceux qui changeaient de conjoint trop souvent, a exigé l'intervention de l'Etat pour divorcer : ce divorce *judiciaire* a été maintenu par le décret du 8 juillet 1944 (art. 23, qui prévoit que les époux devront fournir aux juges des motifs valables (art. 24) et qui, pour empêcher les divorces trop fréquents, pose de fortes entraves pécuniaires, en prévoyant une forte majoration des taxes d'enregistrement (de plus en plus lourde pour le deuxième et troisième divorce) et une très forte pension alimentaire pour les enfants.

(1) Art. 58, § 1 : Le mari déclaré seul ou principal coupable devra fournir à la femme divorcée l'entretien correspondant aux conditions de vie des époux, dans la mesure où les revenus de la fortune ou les produits de son travail sont insuffisants.

§ 2 : La femme déclarée seule ou principale coupable devra fournir à son mari divorcé une pension alimentaire convenable dans la mesure où il est incapable de subvenir à ses propres besoins.

(2) Art. 48, § 3 : Il ne peut être fait droit à la demande en divorce, si l'intérêt bien compris d'un ou plusieurs enfants mineurs issus du mariage exige le maintien de celui-ci.

(3) Art. 71, § 1 : Lorsqu'un époux est tenu d'assurer l'entretien d'un enfant commun, l'autre époux doit lui verser une contribution aux frais d'entretien à prélever sur ses revenus et les produits de son travail, si ces frais d'entretien ne sont pas couverts par les revenus des biens de l'enfant.

§ 2 : Si l'époux qui doit la contribution à l'entretien est chargé des soins de la personne de l'enfant, il peut retenir le montant de la contribution afin de l'utiliser lui-même pour l'entretien de l'enfant.

(4) La Russie, par le décret du 8 juillet 1944, a reconnu cette nécessité (art. 19) : « seul le mariage enregistré a fait naître les droits et les devoirs des époux

Le contentieux du lien lui-même, a subi l'influence du droit canonique : la théorie des nullités, le mariage putatif (1), le devoir d'assistance maintenu en cas de divorce en sont des preuves certaines.

Les divergences qui séparent le droit canonique des droits modernes — et elles sont d'importance — viennent de ce que les anciennes causes de séparation de corps du droit canon ont été transformées en causes de divorce : là où le législateur canonique prévoyait un assouplissement du lien conjugal, le législateur moderne a voulu la rupture de ce lien. Et ces divergences cachent sans doute des différences plus profondes de conception : là où le canoniste voyait un acte religieux, le juriste moderne a tendance à n'apercevoir qu'un contrat, un peu plus solennel que les autres...

Le lecteur nous excusera de terminer sur une conclusion un peu technique : il faut cependant rendre hommage à ceux qui ont rédigé cette loi (2). L'ordre général, les divisions logiques sont parfaits. La langue juridique serre la pensée qu'elle veut exprimer, et ceci malgré les grandes difficultés que présentait un texte à rédiger en cinq langues. Cette réalisation est importante: elle prouve que des juristes de nations différentes peuvent s'exprimer dans un langage juridique commun. Après cette expérience, exigée par les nécessités du moment, ne pourrait-on pas réunir ces mêmes juristes, qui coopéreraient alors, non plus à créer un droit national, mais à jeter les premières bases d'un droit international privé qui, certes, ne pourrait être imposé à toutes les nations, mais dont la perfection technique et le souci du réel seraient tels que ce droit arriverait à servir de modèle commun, sinon à être adopté dans son intégrité.

Jean IMBERT.

prévus par le Code... ». De même, pour décourager les rapports passagers, la recherche de la paternité naturelle est interdite (art. 20).

(1) Nécessaire surtout pour l'enfant, dans son intérêt : art. 25, § 1 : « L'enfant issu d'un mariage nul doit être considéré comme légitime s'il avait été légitime en cas de mariage valable. »

(2) Qu'il nous soit permis aussi de remercier M. Monier, professeur à la Faculté de Droit de Paris, actuellement Chef p. i. de la Division Justice à Berlin, qui nous a communiqué le texte de la loi et de l'exposé des motifs.

Henrik IBSEN

M. La Chesnais vient de terminer la traduction des œuvres d'Ibsen (1). Seize volumes in-octavo, d'un millier de pages chacun, nous offrent, non seulement les drames principaux, — que traduisit Prozor avec une aisance qui n'est pas toujours fidèle, surtout pour *Brand* et *Peer Gynt*, — mais les œuvres du début, les notes, brouillons et variantes, toute l'œuvre lyrique, les discours, articles et allocutions. Chaque drame est présenté et commenté par d'amples notices où M. La Chesnais a réuni tout ce que l'on sait sur le poète et l'œuvre. Cette publication, qui représente trente années de labeur, est un monument. Rien de pareil n'existe à l'étranger, même en Norvège. Cette somme ibsénienne est unique. Il faut saluer avec reconnaissance cet exploit qui dément les vieux et vains reproches adressés à la frivolité française.

⁂

Ainsi se clôt l'ère des malentendus. Ibsen nous a été présenté il y a cinquante ans par Antoine, d'abord, puis par Lugné-Poe, à une époque de déficience théâtrale. La vieille loi de l'offre et de la demande a joué. Après avoir longtemps importé nos œuvres dramatiques, de Molière à Labiche (Ibsen, instructeur au théâtre de Bergen, n'a-t-il pas fait jouer *Un chapeau de paille d'Italie* ?), c'est la Norvège qui offrait au monde la fleur la plus belle de sa renaissance : son théâtre. A relire la collection de témoignages réunis dans le livre consciencieux de A. Dikka Reqve, on fait une double constatation : d'abord celle d'une faiblesse passagère dans notre production théâtrale et, par suite, d'un appel à des œuvres puissantes et neuves ; — d'autre part, des auteurs, menacés dans leur réputation et leurs intérêts, ont bientôt lancé une contre-offensive, sournoise ou directe, qui a duré longtemps. La superbe colère de Björnson, traitant les Français de Chinois de l'Europe, n'arrangeait pas les choses, loin de là. Au nom de la clarté latine, on condamnait d'imaginaires « brumes du Nord ». On déclarait invertébrées les pièces du

(1) Chez Plon.

meilleur élève de Scribe. Lugné-Poe lui-même, dans son zèle et par une erreur qu'il a reconnue, annexait Ibsen au symbolisme et psalmodiait des œuvres directes et drues. Ainsi, la critique du boulevard avait beau jeu pour rendre suspect le « Sphinx » norvégien.

***

Sur un point, l'attaque était plus adroite. Si j'ai bon souvenir, Henry Bernstein l'a formulée un jour, d'une façon un peu grosse, mais caractéristique, en regrettant que la sexualité, source de l'art, ait un rôle si effacé chez Ibsen. Littérature ascétique, étrangère à nos goûts ! Cette critique n'est pas totalement fausse. On serait même tenté de l'admettre à la lecture de *Brand*, — *Brand*, le drame inhumain, qui révoltait le païen Björnson. Une bonne dose de puritanisme norvégien a passé chez Ibsen. Mais la question est de savoir si le théâtre norvégien, vu d'Europe, y a gagné ou perdu. A la différence de Björnson, Ibsen était, dès sa jeunesse, libéré du dogme. Toutefois, sa nature complexe et tourmentée le rendait accessible aux scrupules qui obsèdent la conscience de son peuple, au XIX[e] siècle. Venue des profondeurs paysannes, une vague de foi religieuse monte et menace, vers le temps de *Brand*, de submerger toute la Norvège. Mais l'orthodoxie subit une faillite retentissante où, cependant, tout ne fut pas perdu. Comme pour Rousseau, ce qui jusque là était élan religieux se transforma en valeurs morales ; le poète devint l'héritier du prêtre. Prophètes de la Norvège renaissante, Ibsen et Björnson donnèrent au drame norvégien une gravité qui l'apparente aux Grecs.

***

Non que le comique en soit absent. On rit au *Canard Sauvage*, à *l'Ennemi du peuple*, et *l'Union des jeunes* est une comédie aristophanesque. Mais l'impression du spectateur est, le plus souvent, que le drame pose une question de vie ou de mort. C'est qu'en effet la vie du poète, en Norvège, dans la seconde moitié du dix-neuvième siècle, était loin d'être une idylle. Elle ne l'était pas pour Ibsen vers 1860, quand il menait une vie misérable et passait pour un raté, malgré les œuvres puissantes qu'il avait déjà écrites. Elle l'était aussi peu dans la grande crise des années 1870-1880, quand s'opéra en Norvège une sorte de

révolution politique, qui fut aussi un renversement des valeurs morales et un bouleversement des âmes. Contre un monde vieilli, contre l'armée redoutable des préjugés bourgeois, Ibsen, comme Björnson, est au premier rang des troupes d'assaut, violemment discuté pour *Maison de Poupée*, insulté et menacé pour les *Revenants*. A chaque drame, il risque tout son crédit, dit sa colère dans les *Ennemis du peuple*, sa profonde amertume dans le *Canard Sauvage*, avant de regagner avec *Resmersholm* les purs sommets qu'entrevoit une humanité noble.

Ainsi, ce qu'on trouve au fond des drames fameux qui se sont imposés à l'Europe ,ce ne sont pas les jeux d'un artiste, mais une lutte dangereuse contre les « majorités compactes », et « les angoisses d'un peuple qui change de dieux ».

⁂

Ibsen n'a jamais fait d'avances au public français. Bien différent de Björnson, il connaissait mal notre pays et sa littérature. Mais il a gagné définitivement la partie par le moyen le plus paradoxal et pourtant le plus naturel : à force d'être norvégien. A ce propos, je ne songe ni à *Un Ennemi du peuple*, qui fut pour nous, vers 1900, le modèle de la protestation individualiste, ni au manifeste féministe qu'est *Maison de Poupée*. Clemenceau et Gide ont été gagnés de bonne heure par la révolte ibsénienne. Mais la victoire décisive a été remportée par *Peer Gynt*. Je sais que le plaisir de la foule vient aussi du décor, de la figuration, des amorces de ballets et, naturellement, de la musique de Grieg. *Peer Gynt* est une sorte d'opéra. Mais c'est le seul génie d'Ibsen qui parle à la dernière scène du 3e acte, quand Peer berce de contes l'agonie de sa mère. Toutes les erreurs de l'interprétation et du décor s'oublient devant des accents si humains. Née du romantisme populaire, toute bruissante des contes et des légendes dont la Norvège est exceptionnellement riche, *Peer Gynt* révèle la puissance du lyrisme ibsénien et les résonnances que ce lyrisme donne presque toujours aux drames.

⁂

Voilà un demi-siècle que le poète s'est tu et le temps a fait son œuvre. Certains drames affichent un peu leur date, comme *les Soutiens de la Société*. Par contre, *Solness*, *Borkman* et même *Quand nous nous réveillons de la mort*, gardent l'intérêt

d'une confession. *Revenants* n'a rien perdu de sa grandeur tragique. Toutefois, les œuvres qui semblent changer de visage et retrouver une jeunesse nouvelle à chaque génération sont, outre *Peer Gynt*, *le Canard Sauvage* et *Rosmersholm*. Voilà sans doute les sommets de l'art ibsénien. Non seulement par la perfection de la technique ; depuis longtemps déjà les notes et les manuscrits d'Ibsen nous ont montré les secrets de son atelier et les bases inébranlables de ses monuments. Mais ces drames nous révèlent le vrai visage ibsénien, celui qu'annonçait, presque à ses débuts, le poème du *Mineur*. Ame ardente et nouée, violente et timide, génie hardi en pensée et paralysé devant les hommes, Ibsen, dans son élan vers la liberté et le bonheur, ne pouvait arracher ses liens, ni ceux de son passé et d'un milieu étroit, ni les chaînes plus lourdes encore de la conscience et du scrupule. A cette intime dualité, il doit d'être à la fois réaliste et visionnaire. Dramaturge, il se porte aux extrêmes, passe de l'enthousiasme à la colère et oppose à Brand cette caricature d'idéal qu'est Hjalmar Ekdal. Mais au fond du paysage apparaissent les perspectives élyséennes du « troisième royaume ».



Désormais, Ibsen a pris rang parmi les classiques. Deux fois déjà, l'illustre musée qu'est chez nous la maison de Molière, l'a accueilli en jouant *Un Ennemi du peuple* et *Hedda Gabler*. Il peut faire mieux encore. S'ils étaient embarrassés pour recréer l'atmosphère d'une œuvre, les comédiens du Théâtre Français en trouveraient le moyen dans les abondantes notices de M. P.-G. La Chesnais, dont on leur remettait récemment la collection complète (1). Le Danemark a son Molière, Ludvig Holberg, qu'on ne joue nulle part mieux qu'à Copenhague. Pareillement, le Théâtre National d'Oslo,, la jeune et glorieuse scène d'Ibsen et de Björnson, détient la tradition, vivante et souple, de leurs chefs-d'œuvre. Après les tâtonnements et les controverses du passé, il y a certainement, entre Paris et Oslo ,matière à échanges féconds, pour le plus grand bien de la pensée et de l'art.

Jean LESCOFFIER.

(1) Le 25 mai 1946, par les soins de l'*Association franco-norrégienne*.

DOCUMENT

Observations et Réflexions sur les Camps de Concentration Nazis

par MARC KLEIN

professeur à la Faculté de Médecine de Strasbourg

C'est la première fois, et non sans de vives appréhensions, que je traite d'un sujet qui se trouve entièrement en dehors de mes préoccupations professionnelles. Je n'ai ni talent d'orateur, ni don d'écrivain, je ne suis ni historien, ni politicien, ni publiciste : je suis de métier biologiste et médecin. Si j'ai accepté, après de longues hésitations, l'offre de la Société des Etudes Germaniques de faire pour ses membres un exposé sur les camps de concentration nazis, c'est parce que je me suis rendu compte que je pouvais atteindre ainsi un certain nombre de professeurs d'allemand des différents degrés de l'enseignement. Comme ces maîtres sont responsables de ce qu'on enseignera sur l'Allemagne et les Allemands au cours des années à venir, j'ai pensé qu'il était utile de leur rapporter aussi objectivement que possible mes observations et mes réflexions sur les camps de concentration nazis. Je me rends compte des multiples dangers de cette entreprise, et je voudrais essayer de dissiper d'avance des malentendus qui ne manqueront pas de naître à la suite d'un exposé sur un sujet d'une actualité aussi brûlante. Je désirerais m'inspirer des lignes suivantes de Thucydide : « Quant aux événements, je ne me suis pas contenté de les écrire sur la foi du premier « qui m'en faisait le récit, ni comme il me semblait qu'ils s'étaient passés : mais j'ai pris les informations aussi exactes que possible, même « sur ceux auxquels j'avais été présent. Ces recherches étaient pénibles, « car les témoins d'un événement ne disent pas tous les mêmes choses « sur les mêmes faits : ils rapportent au gré de leur mémoire ou de leur « partialité. Comme j'ai rejeté ce qu'ils disaient de fabuleux, je serai peut- « être écouté avec moins de plaisir : mais il me suffira que mon travail « soit regardé comme utile par ceux qui voudront connaître la vérité de ce « qui s'est passé et en tirer les conséquences pour les événements sem- « blables ou peu différents, qui par la nature des choses humaines se « renouvelleront un jour. » (Thucydide, Guerre du Péloponnèse, livre I, XXII).

Ce que j'apporte, c'est un témoignage personnel : je connais les faiblesses de tout témoignage humain. J'essayerai de relater le moins possible de souvenirs me touchant de trop près, pour ne point me poser en vedette désirant exciter la compassion. De tels souvenirs, pittoresques ou émouvants, n'ont de valeur que pour les proches, et encore convient-il de rester sur une certaine réserve pour respecter l'affectivité d'êtres chers. Je ne me complairai pas dans la description de scènes cruelles ou macabres : tous les reportages sur les camps en ont fait

état. Non pas que de telles scènes ne soient exactes ou n'aient existé ; elles sont tristement vraies, mais elles ne révèlent qu'un des aspects des camps. Leur présentation ne tend le plus souvent qu'à assouvir la curiosité sadique du grand public, et de ce fait on passe à côté des vrais problèmes. Je voudrais donc essayer de m'élever à une vue plus générale sur l'organisation des camps, dont la perfection calculée ne fait qu'amplifier l'horreur et le danger de ces institutions de répression collective. Je décrirai successivement les camps d'Auschwitz, de Grossrosen et de Buchenwald, les seuls que j'ai connus moi-même ; je les comparerai entre eux, car il y a des différences profondes d'un camp à l'autre tant dans leurs installations matérielles que dans l'état d'esprit de leurs internés. J'essayerai de dépasser le plan purement descriptif et, à défaut de pouvoir donner l'explication des phénomènes décrits, je tâcherai d'en atteindre au moins la compréhension. Je voudrais autant que possible refouler toute réaction affective personnelle que réveille l'évocation de douleurs sans pareilles. Si la passion et la tristesse d'un auteur peuvent plaire à l'auditeur et au lecteur, elles voilent la compréhension lucide qui seule permet d'entrevoir des mesures préventives pour que de telles calamités ne se reproduisent pas trop précocement. En bref, je voudrais rester fidèle à mon idéal professionnel de scientifique qui consiste à exposer les faits aussi objectivement que possible, puis d'en tenter un essai d'interprétation.

Ces précautions oratoires et méthodologiques peuvent paraître superflues ; si elles ne sont pas à même d'empêcher les diverses réactions que suscitera cet exposé, elles auront du moins le mérite de définir de bonne foi l'esprit dans lequel il est fait.



Le nom « Auschwitz » s'appliquait non pas à un camp unique, mais à un groupement de camps d'importance variable dépendant tous du camp central de Auschwitz I ou Auschwitz Stammlager. Ce dernier se trouvait à environ 4 km. de la ville de Auschwitz (Oswieciem), elle-même située près de la célèbre « Drei-Kaiser-Ecke » où se rencontraient, avant 1914, les frontières de l'empire allemand, de l'empire austro-hongrois et de l'empire russe. J'ai été interné moi-même au Konzentrationslager Auschwitz I, et la description que j'en donnerai n'est valable que pour ce camp : elle sera donc très différente de celles qui ont été données par d'autres auteurs et qui concernent en réalité d'autres camps tels que Birkenau (Auschwitz II), ou Monowitz (Auschwitz III). De ce camp central dépendaient de nombreux autres camps tels que Birkenau, Monowitz, Fürstengrube, Gleiwitz, Kattowitz, Zator, Laurahütte, pour ne citer que les noms les plus connus. En relevant sur la carte les localités de ces différents camps, on se rend compte que le Lagerbereich Auschwitz occupait une surface dont certains diamètres atteignaient environ 120 km., c'est-à-dire le diamètre moyen d'un département français. Ajoutons qu'à une distance peu éloignée de Auschwitz se trouvaient les camps de destruction non moins célèbres et non moins sinistres de Lublin-Maïdaneck et de Treblinka. La population moyenne du Lagerbereich Auschwitz était d'après certaines indications, d'environ 150.000 têtes, et Auschwitz I lui-même avait une population moyenne d'environ 15 à 18.000 détenus : malgré des arrivages continuels de déportés, cette population restait sensiblement constante à la suite de transports vers

d'autres camps de concentration, et à la suite des procédés de destruction massive à l'arrivée et par sélection. J'ai vu un jour à la Schreibstube de Raïsko un plan d'ensemble du Lagerbereich Auschwitz dans lequel le camp central n'occupait qu'une place très réduite ; j'y ai vu entre les différentes localités toute une série d'installations et d'usines diverses dont certaines étaient déjà réalisées entièrement, d'autres partiellement construites ; d'autres enfin ne devaient jamais voir le jour. Auschwitz était donc tout autre chose que le camp de concentration tel qu'on se l'imagine d'habitude, tout autre chose qu'un enclos de fils de fer chargés de courant électrique dans lequel on enferme les détenus pour les y faire mourir. Auschwitz était une entreprise gigantesque comprenant des établissements industriels de toute sorte, des mines, des entrepôts étendus de matériel, des exploitations agricoles, des travaux de canalisation, d'électrification, d'assèchement, de construction de routes, des casernements de troupes SS, des hôpitaux, des bâtiments sanitaires, les camps proprement dits, et enfin au centre la célèbre installation des chambres à gaz et des crématoires qui donnaient à Auschwitz sa note fondamentale.

Avant de décrire le camp et la vie que les détenus y menaient, je vais relater mon arrivée à Birkenau ; cette description permettra d'aborder tout de suite le point le plus important, celui des destructions massives et celui des opinions qui régnaient à ce sujet parmi les détenus eux-mêmes.

L'arrivée des convois se faisait de mon temps sur un quai de débarquement qui avait été spécialement aménagé à cet effet dans le camp même de Birkenau à quelques mètres des chambres à gaz et du crématoire.

J'avais été chargé, pour le transport de Drancy à Auschwitz, d'un des trois wagons sanitaires ; ceux-ci ne différaient des autres wagons à bestiaux que par le fait qu'ils étaient munis de quelques matelas, de réceptacles pour de l'eau qu'on nous permettait de remplir à certaines stations, enfin d'une réserve de médicaments telle que le voyage le plus long ne pouvait la justifier. Les déportés de mon wagon étaient surtout constitués de vieillards et de malades dont on n'avait même pas jugé utile au départ de Drancy de me donner les diagnostics. Il s'y était ajouté au cours du voyage un certain nombre de personnes qui étaient tombées malades pendant le trajet. Le travail médical fut écrasant pour les deux collègues qu'on m'avait adjoints et moi-même. Nous ne pouvions deviner quel allait être le sort de nos patients. En effet à part trois survivants du personnel sanitaire, tous les autres occupants du wagon ont disparu à l'arrivée. Je vais essayer de préciser cette formule « disparus à l'arrivée » en décrivant cette arrivée elle-même, spectacle qui s'est reproduit des milliers de fois sur ce sinistre quai et dont nous ne devions comprendre la signification et la terrible gravité que beaucoup plus tard. Le nouvel arrivant ne se rendait pas compte que le débarquement et le triage sommaire qui lui succédait constituait en réalité une opération de sélection et de destruction.

Dès l'arrivée, qui pour moi eut lieu le 2 juin 1944, à l'ouverture des wagons, nous avons été bousculés de la façon la plus brutale par des détenus et des SS pour que nous descendions au plus vite en abandonnant tous les bagages que nous portions encore avec nous. Un jeune médecin SS me demanda en un français parfait où se trouvait la réserve de médicaments, s'informa si j'avais eu des malades infectieux, puis

nous fûmes poussés à coups de canne vers l'extrémité du quai. Les malades des trois wagons sanitaires furent mis en groupe d'un côté ; je ne devais plus jamais revoir aucun d'entre eux ni avoir la moindre nouvelle à leur sujet : « disparus à l'arrivée ». Les hommes furent alors séparés des femmes, inutile de décrire les scènes auxquelles cette opération donna lieu ; puis ils défilèrent devant un médecin SS qui d'un geste de la canne dirigeait chacun d'entre nous soit vers un groupe de gauche soit vers un groupe de droite. J'avais déjà été dirigé sur un des deux groupes, lorsque sur la remarque d'un sous-officier SS, « *So ein junger Mensch* » je fus d'un grossier « *Weg auf die andere Seite* » envoyé dans l'autre groupe. J'indique ce détail pour montrer de quelle façon sommaire l'opération de triage était faite. Au bout d'une heure, deux groupes d'hommes s'étaient formés. Je m'aperçus que, en gros, d'un côté se trouvaient des vieillards et des hommes peu robustes, alors que dans mon groupe il y avait des hommes jeunes et bien portants. Nous nous disions que nous allions être employés à des travaux plus durs, ce qui était satisfaisant ; j'avais appris, dès la prison, qu'il valait mieux faire du gros travail pour avoir des rations plus importantes. Je vis encore un instant de bons amis dans le groupe des faibles, puis après quelques paroles échangées avec eux, nous en fûmes séparés. Je ne devais apprendre que progressivement, par bribes, et mettre des mois à croire, que mes malheureux camarades avaient été gazés et incinérés dès leur arrivée.

Nous restions environ 200 hommes ; nous fûmes alignés par rangs de 5 et partîmes à pied sur Auschwitz I qui se trouvait à 4 km. du quai de débarquement de Birkenau et nous passâmes sous la fameuse inscription : « *Arbeit macht frei* ». Le camp me fit une très bonne impression : les blocs étaient en pierre, à plusieurs étages, les rues très proprement tenues. Cette impression devait se transformer en étonnement lorsque nous fûmes conduits entre les blocs du *Häftlingskrankenbau* (hôpital des détenus). Etait-il possible que dans un camp dont le monde entier connaissait déjà la sinistre réputation grâce aux émissions radiophoniques alliées, il existât un hôpital avec des sections spécialisées selon les techniques hospitalières les plus modernes ? Alignés en face du bloc « ambulance », nous fûmes reçus par le *Lagerarzt* qui demanda à deux reprises aux détenus qui se sentaient malades de sortir des rangs. Son apostrophe faite en allemand fut traduite en plusieurs langues par un interprète du camp. Une vingtaine de mes camarades, se croyant probablement à la caserne, ou tentés par l'aspect avenant des constructions hospitalières, sortirent des rangs. Ils furent chargés dans une ambulance portant les insignes de la Croix-Rouge, qui sortit du camp. Je n'en ai jamais revu aucun, je n'ai plus jamais entendu parler d'eux : « disparus à l'arrivée. »

Nous fûmes dépouillés ensuite de tous les objets que nous portions sur nous, sans qu'on prît la précaution de les noter individuellement. Ces différents objets furent jetés sur des tas séparés par espèces ; ils allaient rejoindre les « Canadas », gigantesques entrepôts d'objets volés aux nouveaux arrivants. On nous a pris à ce moment et détruit tous nos papiers, nous n'avions donc plus d'identité, plus de personnalité civile, plus de recours légal d'aucune sorte ni dans le camp, ni devant le monde entier, nous n'étions plus qu'un numéro, ce fameux matricule qu'on n'allait pas tarder à nous tatouer sur l'avant-bras gauche. Puis nous fûmes privés de tous nos vêtements, tondus sur tout le corps, passés à

la douche et habillés de l'habit rayé qui dès notre approche vers le camp nous avait vivement impressionnés et inquiétés. Suivant une habitude bien établie, on donnait aux nouveaux arrivants les effets les plus loqueteux qui devaient nous désigner pendant des semaines comme nouveaux venus à la risée ou à la vindicte des anciens. Enfin nous fûmes menés au bloc 17 où un chef de bloc polonais nous fit un discours fort raisonnable en français et en allemand, dans lequel il nous expliquait que si, au premier abord, nous avions l'impression d'être à la caserne où une infraction au règlement se soldait par une punition plus ou moins importante, nous devions nous détromper et ne jamais oublier qu'au camp de concentration d'Auschwitz toute erreur, tout faux pas, n'entraînait finalement qu'une seule peine, la mort.

Dès le premier soir, nous reçumes la visite de détenus français anciens et pour la plupart médecins qui, grâce au brassard spécial qu'ils portaient, avaient le droit de pénétrer dans tous les blocs, même ceux de la quarantaine interdits au commun des détenus. Ces camarades venaient pour avoir des nouvelles de France, et ils posaient tous la même question inquiète : « combien étiez-vous au départ, combien êtes-vous à présent ». Je crois me souvenir que nous étions 1.200 à quitter Drancy, que nous devions être environ 500 hommes et que, après le triage sur le quai, nous étions partis quelque 200 pour Auschwitz I. En disant à nos anciens que nous avions laissé les autres hommes, les femmes et les enfants à Birkenau, les uns éclatèrent de rire, les autres restèrent muets. Sur nos questions pressantes, certains nous initièrent à ce terrible mystère qui planait sur le camp, le gazage et l'incinération en masse des convois à l'arrivée. Un de mes confrères français me dit sans ambages que ceux que nous avions cru laisser à Birkenau étaient en réalité déjà au ciel ; un autre confrère me conjura de ne pas croire un mot de ce langage pessimiste (il m'a avoué beaucoup plus tard que c'est par charité qu'il ne voulait pas dire la vérité aux nouveaux arrivants et aussi parce qu'il ne voulait pas y croire lui-même). Je ne sus que penser. J'avais eu l'insigne chance d'être venu à Auschwitz seul ; mais mes pauvres camarades qui avaient laissé femme et enfants ou proches parents sur le quai de Birkenau commencèrent à s'inquiéter, puis à s'affoler : était-ce vrai, n'était-ce pas vrai, que fallait-il croire, que fallait-il ne pas croire ? Pendant des semaines et des mois, ces questions allaient former l'objet de discussions passionnées, mais à mots très couverts, car il était interdit sous peine de mort de parler de chambre à gaz, de gazage et de crématoire. Parmi les Français, cette usine à destruction s'appelait « la pipe, la casserole, la cheminée ». Au bout d'un certain temps, nous apprîmes un geste accompagné d'une mimique qui ne laissait aucun doute sur le sort d'un individu, d'un groupe, ou d'un transport : nous levions les yeux au ciel en même temps que l'index droit : ce qui traduisait pour les initiés ce que dans les camps on a appelé « *Himmelfahrtskommando* ».

Voici comment j'ai appris moi-même la vérité : Trois semaines après mon arrivée au camp, le grand-rabbin de Strasbourg, Hirschler, détenu depuis le mois de février 1944 à Auschwitz, me montra une lettre que sa femme, ayant été prise au cours d'une sélection à l'hôpital avait pu lui écrire avant de partir à la chambre à gaz. J'appris ainsi ce qu'étaient les sélections, mais je n'étais pas encore persuadé de la réalité des gazages massifs à l'arrivée. Je savais, depuis 1936, que dans

les hôpitaux allemands, plus particulièrement dans les asiles d'aliénés, on supprimait les incurables par des injections intra-veineuses de substances toxiques ; il n'y avait donc aucune raison de ne pas admettre que ce procédé quasi légal en Allemagne hitlérienne ne fût pas appliqué à l'hôpital du camp d'Auschwitz.

Nous sûmes donc assez tôt les uns et les autres qu'il n'était pas bon de se faire hospitaliser et qu'on pouvait disparaître à l'improviste dans une sélection ; mais avec cette donnée, il n'était pas encore établi pour nous, malgré les remarques narquoises de nos anciens, qu'il y eût des gazages massifs des convois à l'arrivée. Nous y crûmes d'autant moins que nous avions de temps en temps par des voies clandestines des nouvelles de jeunes femmes et de jeunes filles de notre convoi laissées sur le quai de débarquement et qui étaient restées à Birkenau. Mais je remarquais assez vite que nous ne pouvions jamais avoir de nouvelles ni des hommes, ni des femmes avec enfants, ni des femmes âgées que nous avions quittés sur ce même quai. Etait-ce vrai, n'était-ce pas vrai ? Pour mon compte je commençai à croire que c'était vrai ; mais mes camarades qui avaient été séparés de leur famille à Birkenau se raccrochaient aux quelques nouvelles que nous recevions et à l'espoir que les femmes avec enfants avaient été isolées dans un camp familial spécial que n'atteignaient pas nos messagers clandestins. Nous avions entendu parler d'un tel camp où il y aurait eu un jardin d'enfants, dans lequel on aurait distribué du lait et des tartines de beurre, nouvelles presque incroyables qui calmaient temporairement les angoisses de mes camarades. Ce camp fantastique pour enfants a réellement existé à Birkenau et les gazages des enfants ont également existé à Birkenau. Je devais apprendre cette réalité démentielle d'un témoin de tout premier ordre, ancien *Lagerkapo* de Birkenau.

Le dernier samedi du mois de juin 1944, deux nouveaux arrivants à la chambre 8 du bloc 28 devaient nous jeter dans une grande perplexité, mes camarades médecins et moi-même. Deux Tchèques avaient été amenés de Birkenau individuellement en automobile par un médecin SS. De divers récits qui nous parvinrent quelques jours après du camp voisin, les deux Tchèques devaient conclure avec raison qu'ils avaient échappé à la mort grâce à l'intervention du médecin SS, car tout le Familienlager tchèque avait été détruit ce jour là par gazage. L'un des deux avait été *Privatdozent* de psychiâtrie, le deuxième avait été garçon de laboratoire au service d'autopsie, à l'université allemande de Prague. Ce dernier, épileptique, eut souvent besoin de mes services pour obtenir clandestinement des médicaments sédatifs. En contre partie, au cours de véritables crises de lucidité et de remords, il me confia toute une série de données sur les camps de Theresienstadt et de Birkenau que je pus discrètement contrevérifier auprès du psychiâtre. Ce garçon de laboratoire avait occupé à Theresienstadt une situation tout à fait privilégiée du fait qu'il y exerçait les fonctions de bourreau. Il me raconta qu'un jour il avait dû exécuter treize de ses camarades et qu'il avait obtenu la faveur de procéder à cette horrible opération dans une cellule et non en public comme le prévoyait le règlement du camp. Le même homme avait été pendant quelque temps Lagerkapo à Birkenau où il s'était signalé par une grande brutalité, puis il fut transféré au camp familial des Tchèques, où, selon ses dires, il y avait une école spéciale, une nourriture spéciale et tout à fait choisie pour les enfants, précisément pour ceux qui furent supprimés le dernier samedi de juin 1944 ;

et j'appris par ailleurs que ce sinistre individu sachant admirablement s'occuper d'enfants, était adoré de ceux-ci et avait reçu le surnom flatteur de « Napoléon des gosses ».

Il me rapporta avec tous les détails l'opération de triage sur le quai de débarquement à Birkenau et il me fit une description concrète des chambres à gaz et des crématoires qu'il aurait visités et dont voici l'essentiel. Ceux qui, à la suite de la sélection sur le quai, étaient condamnés à disparaître ne se doutaient pas de ce qui allait leur arriver. On leur remettait après les avoir dépouillés de tous leurs effets, une serviette, un savon, puis on les menait dans une construction spéciale au-dessus de laquelle se trouvait l'inscription « Bains ». Une fois introduits dans ces douches on les soumettait à des émanations de cyanogène produites par une spécialité, Zyclon B, qui sert d'habitude à la dératisation des bateaux. La mort devait être instantanée. Les cadavres étaient ensuite incinérés grâce à une installation crématoire des plus moderne et des plus perfectionnée. Le travail de déblayage des cadavres, puis des restes des fours crématoires était pratiqué par un kommado spécial de détenus qui avaient de très nombreux avantages matériels et qui périodiquement était lui-même supprimé en bloc.

Le Pragois me raconta aussi que la proportion des sélectionnés à l'arrivée variait notablement d'un train à l'autre : que lui-même avait vu disparaître des convois entiers, venant de France et de Hollande en automne 1943. Au cours des semaines précédant son transfert chez nous, il avait remarqué la suppression massive de certains convois hongrois. Cette donnée se couvrait avec l'arrivée de nombreuses prothèses hongroises que nous classions presque journellement à la pharmacie où je travaillais à ce moment. Nous avions estimé, d'après le nombre des appareils orthopédiques qui arrivaient chaque semaine que l'ordre de grandeur des gens gazés à l'arrivée devait parfois atteindre 8 à 10.000 par jour. Ce chiffre qui nous paraissait fantastique, s'est avéré exact depuis lors, ainsi qu'en témoignent les différents procès des criminels de guerre. Après les récits recueillis de la bouche du garçon de laboratoire de Prague et que divers indices devaient progressivement corroborer, il n'y avait plus aucun doute pour moi : on supprimait systématiquement et dans une proportion fixée d'avance un nombre élevé de nouveaux arrivants à Birkenau. Nous avions fini par deviner que seuls les juifs étaient supprimés de cette façon. A ma connaissance, jamais aucun convoi d'aryens ne fut soumis à une opération de sélection sur le quai de Birkenau. Bien que je fusse persuadé de la réalité de ces opérations j'ai adopté et gardé l'attitude de celui qui ne croit pas à ces « horrifiques histoires ». J'ai ainsi pu tranquilliser et consoler de nombreux camarades et s'il en est qui, revenus en France, lisent ces lignes, ils sauront maintenant qu'elle était ma pensée réelle.

Une autre manœuvre de destruction massive et sommaire consistait en opérations de sélection qui étaient pratiquées à l'intérieur même du camp par des « commissions » spéciales et dont le but ouvertement avoué visait à la suppression de détenus malades, ou inaptes au travail. Environ toutes les quatre ou six semaines, une « commission » passait dans les différents services de l'hôpital, se faisait présenter les malades par les médecins et en notait un certain nombre. Puis le jour même ou parfois quelques jours après, ces malades étaient appe-

lés et évacués hors du camp à l'aide de camions. Nous apprenions à la suite d'indications de camarades travaillant à la laverie principale si oui ou non les habits des détenus évacués étaient revenus. Si leurs effets étaient de retour dans la journée même, c'était pour nous l'indice le plus certain qu'ils avaient été supprimés par gazage et incinérés. Ces opérations étaient parfois entourées de mesures curieuses destinées à nous donner le change. Elles se limitaient parfois à un très petit nombre de malades réellement incurables. D'autres fois, la visite de la commission ne prenait effet qu'après une certaine période : une fois même ses décisions n'ont entraîné aucune mesure exécutoire. Une autre fois enfin, pour tranquiliser le camp, on avait demandé au Lageraelteste d'accompagner le convoi jusqu'à Birkenau pour le convaincre que de là les détenus sélectionnés partiraient pour un camp de convalescence ; d'après les dires des camarades de Buchenwald et de Dora, ce dernier procédé était effectivement appliqué dans d'autres camps à des détenus malades qu'on envoyait mourir dans des camps dits de convalescence comme celui de Bergen-Belsen.

L'opération la plus vaste et la plus cruelle de sélection à laquelle j'aie assisté, a eu lieu les derniers jours de septembre 1944. Elle eut une allure si particulière que pendant plusieurs jours de nombreux camarades doutaient de la nature même de la manœuvre. Un soir, de nouveaux SS apparurent dans le camp, ce qui était toujours de mauvais pronostic. Dans deux blocs, en pleine nuit, ils firent lever tous les détenus et les trièrent en deux lots ; puis ils les firent recoucher. Les jours suivants, tous les autres blocs du camp à l'exception de ceux de l'hôpital furent soumis à la même opération. Comme les détenus triés restaient dans leurs blocs et que le travail continuait normalement, les commentaires dans le camp allèrent leur train, les optimistes étaient persuadés qu'il s'agissait d'un des innombrables recensements auxquels nous étions périodiquement soumis, les pessimistes étaient sûrs que tôt ou tard ces opérations incompréhensibles seraient suivies d'un massacre massif. On flairait déjà, depuis une quinzaine de jours, à l'hôpital la venue d'une commission et les médecins firent l'impossible pour vider les salles, mais d'autre part le *Lagerarzt*, Dr Klein, célèbre depuis le procès de Lünebourg, avait prolongé de nombreuses hospitalisations pour des durées assez notables. Un coup imprévu survint alors : toutes les sorties de l'hôpital furent supprimées, ce qui inquiétait le plus les pessimistes dont j'étais. Les détenus du camp qui avaient été notés les jours précédents furent appelés et rassemblés pendant plusieurs jours au bloc 10, bloc de quarantaine. Ils furent munis de portions de marche et les officiels tentaient de propager la nouvelle qu'ils partiraient en train pour un camp moins dur en prévision de l'évacuation générale qui pouvait survenir d'un jour à l'autre, vu la proximité des Russes qui se trouvaient à ce moment à Tarnov. Le samedi soir certaines sorties de l'hôpital furent permises, mais ceux qui furent autorisés à quitter la salle de malades ne purent rejoindre le camp et furent versés aux détenus en voie de partance dans le bloc de quarantaine. Puis ce furent deux jours d'affolement et d'attente. Le lundi matin 2 octobre, la colonne des sélectionnés quitta le bloc de quarantaine et le camp, et nous ne pûmes jamais retrouver la trace d'aucun des camarades partis avec ce transport, malgré les bruits les plus contradictoires qui circulaient dans le camp sur leur destination, bruits probablement lancés par les autorités officielles. Peu avant le départ de la colonne, on en avait retiré les

aryens, ainsi que les détenus ouvriers spécialisés de certains kommandos métallurgiques et de laboratoire. Une discrétion inhabituelle et tout à fait opaque des détenus de la buanderie principale ne nous a pas permis de savoir si les effets étaient revenus dans la journée. Le lendemain matin au petit jour, le 3 octobre, eut lieu le dénouement de cette semaine sinistre et qui ne laissait plus aucun doute. Les malades ayant eu plus de huit jours d'hospitalisation avaient été triés la veille sur le vu de leur carte verte par la commission qui s'était emparée de la cartothèque générale. Ces malades furent appelés ; sans aucune précaution, sans aucune couverture, ils furent hissés sur des camions ; en quelques minutes l'hôpital était vide. Nous pûmes apprendre qu'à midi leurs effets étaient de retour.

Ce récit suscite un certain nombre de réflexions : le Lagerarzt savait-il ou ignorait-il qu'une commission allait arriver au camp et qu'elle allait trier les malades d'après leur durée d'hospitalisation ? S'il l'ignorait, c'est que les autorités du camp n'étaient pas avisées préalablement de l'arrivée des kommandos spéciaux de destruction et que le travail sinistre effectué par ces escouades venant de Berlin était indépendant de la direction du camp. C'est la version que la plupart des SS propageaient parmi nous, et je ne puis dire si elle est exacte ou non. Si le *Lagerarzt* savait qu'une sélection allait avoir lieu, et dans quelles conditions, on se trouve en présence d'une duplicité monstrueuse, car ledit médecin avait parmi les détenus une excellente réputation. Est-ce que le transport qui fut réuni au bloc de quarantaine faisait partie de la sélection et a-t-il été détruit immédiatement dans les chambres à gaz de Birkenau ? Il y a tout lieu de le craindre, bien que nous n'en ayons jamais eu la preuve formelle ; en tout cas, aucun de ceux qui s'y trouvaient n'a jamais donné signe de vie. Au cours de cette sélection plusieurs milliers de détenus disparurent à tout jamais : un climat épouvantable de terreur régna pendant plusieurs jours dans Auschwitz I. Le calme revint peu à peu d'autant plus que les nouvelles des différents fronts et en particulier de celui de France étaient excellentes. — A ma connaissance, seuls les détenus juifs et les tziganes furent soumis à ces opérations de sélection et de destruction massives. Les aryens, les *Mischlinge* (métis entre aryens et non aryens) en étaient régulièrement retirés. Un jour, un convoi de tuberculeux aryens quitta le camp pour un camp de convalescence d'où un certain nombre d'entre eux donnèrent effectivement des nouvelles.

La sélection de fin septembre et de début octobre devait être la dernière qui eût lieu à Auschwitz I. A la mi-octobre, éclata une mutinerie du *Sonderkommando* de la cheminée. Les détenus de ce kommando se sachant condamnés à disparaître tentèrent leur dernière chance en essayant d'assassiner leurs gardiens et de mettre le feu aux installations. C'était à la fin d'une après-midi. Tous les pompiers du camp de Auschwitz I (car il y avait des pompiers au camp avec un équipement très moderne) sortirent en grande hâte vers Birkenau et c'est par eux que nous apprîmes ce qui s'était passé : l'incendie put être circonscrit, la plupart des détenus du kommando spécial furent mitraillés, mais un petit nombre d'entre eux put s'échapper. Peut-être furent-ils parmi ceux qui apprirent au monde ce qu'étaient les installations des chambres à gaz et du crématoire de Birkenau. Le monde était d'ailleurs certainement déjà prévenu, ainsi qu'en témoigne le rapport d'un officier évadé d'Auschwitz le 7 avril 1944, publié dès novembre 1944 par *Executive*

Office of the War Refugee Board, Washington et ainsi qu'en témoignent aussi les émissions des radios alliées que certains de nos camarades pouvaient recevoir clandestinement dans le camp.

Après la mutinerie du *Sonderkommando*, les chambres à gaz et les fours furent démontés et entreposés en pièces détachées au *Bauhof*, d'où elles devaient être transportées à Grossrosen. Il est probable que devant l'avance russe ce transfert n'eut jamais lieu ; en tout cas, lors de notre passage à Grossrosen, il n'y existait qu'un crématoire de dimensions réduites et il n'y avait point de chambres à gaz. Les autorités SS n'auront laissé qu'un petit crématoire pour l'usage courant à Birkenau. C'est probablement tout ce que les Russes auront trouvé en janvier 1945 de cette infernale casserole qui a dévoré des millions d'êtres humains et qui a hanté notre vie de détenus à Auschwitz. Les opérations de destruction massive à l'arrivée, la crainte constante d'être happé un jour par une commission et de finir à la pipe formait l'arrière fond de chacune de nos actions. Quels que soient les termes que je vais employer, quelles soient les appréciations que je vais émettre à présent sur les installations matérielles du camp de Auschwitz I, le lecteur voudra toujours se rappeler l'existence des chambres à gaz et les millions de détenus qui y ont disparu.

Auschwitz I se composait de 28 blocs en pierre disposés sur trois rangées parallèles entre lesquelles étaient établies des routes empierrées. Une troisième route bordant la longueur du rectangle était plantée de bouleaux, la *Birkenallee*, promenade réservée aux détenus, munie de bancs et où se trouvait aussi une piscine en plein air. L'ensemble du groupement était entouré d'un mur élevé de béton à l'intérieur duquel couraient plusieurs rangées de fils de fer barbelés dont une chargée de courant de haute tension. De place en place, des pilônes portaient des lampes allumées dès la tombée de l'obscurité et qu'on n'éteignait qu'au cours des alertes aériennes. Dans le mur étaient encastrés des miradors de taille imposante : tours de garde munies de phares, armées de mitrailleuses et occupées jour et nuit par des gardes SS.

L'aire comprise dans cette enceinte constituait le camp proprement dit, vaste rectangle mesurant environ 800 m. sur 400 m. A part la cuisine, l'hôpital et quelques services administratifs, les blocs ne représentaient que les locaux d'habitation pour les détenus. De nombreux services, ateliers de travail, entrepôts et dépendances du camp se trouvaient à une distance plus ou moins grande à l'extérieur de l'enceinte bétonnée et électrifiée.

Chaque bloc d'habitation, construction en briques, couverte de tuiles, comportait un sous-sol, un rez-de-chaussée surélevé, un premier étage et des combles. Lorsque le camp était surchargé, toutes les pièces disponibles à l'intérieur d'un bloc pouvaient être occupées ; mais dans les conditions habituelles, seul le rez-de-chaussée et le premier étage étaient habités. Le rez-de-chaussée était divisé généralement en petits dortoirs réservés à des détenus relativement privilégiés : on y trouvait de plus des lavoirs vastes et bien aménagés ainsi que les w.-c. collectifs construits selon les principes modernes de l'hygiène sanitaire. Chaque w.-c. était placé sous la surveillance d'un certain nombre de détenus dont un responsable (*Scheissmeister*) devait spécialement répondre de la propreté des lieux. L'entretien des *Waschraüme* et des w.-c.

constituait une des grandes préoccupations des *Blockälteste* responsables des blocs.

Il n'y a pas de doute que le problème des installations sanitaires, qui constitue un des points les plus vulnérables de l'hygiène des groupements humains, était résolu à Auschwitz I de la façon la plus propre, la plus moderne et la plus rationnelle. En tant que médecin, j'ose insister sur ce point qui peut paraître fort étrange à quiconque n'a jamais vécu ailleurs que dans un appartement privé. La vie et la survie des détenus dans un camp de concentration est conditionnée beaucoup moins par les principes généraux et abstraits de belles déclarations humanitaires que par la construction rationnelle et le bon entretien des installations sanitaires. Je reviendrai une fois de plus sur ce point à propos du camp de Grossrosen où beaucoup de mes camarades ont sombré, précisément à cause de l'insuffisance de l'hygiène du camp.

Les dortoirs, plus importants au premier étage qu'au rez-de-chaussée, pouvaient contenir jusqu'à mille détenus. Les lits étaient construits selon les modèles courants dans les casernes allemandes : un bâti de bois à trois étages occupés chacun par un détenu ; en période de grosse affluence et surtout dans les blocs de quarantaine on dormait temporairement à deux, trois et même quatre sur la même paillasse. Dans certains komandos ayant une équipe de jour et de nuit, le même lit était occupé successivement par un détenu appartenant à l'une des deux équipes. Dans les périodes dites normales, chaque détenu avait individuellement un lit, ce qui dans un camp de concentration est une des plus grandes faveurs. La literie était constituée par des sacs spéciaux remplis de paille ou de paille de bois, deux à trois couvertures, et dans quelques kommandos favorisés on pouvait même avoir un ou deux draps de lit.

Chaque détenu était responsable de l'entretien de son lit, et le *Bettebau* (construction des lits), constituait une besogne des plus pénible pour le détenu, surtout pour le nouvel arrivant dépourvu des réflexes nécessaires pour faire rapidement et proprement son lit. Les chambrées étaient inspectées presque journellement par un sous-officier SS (*Blockführer*) : lorsqu'un lit était mal fait, celui qui en pâtissait tout d'abord c'était le détenu responsable du bloc (*Blockältester*), lequel se vengeait sur les détenus responsables de la chambrée (*Stubenältester* et *Stubendienste*) qui se revengeaient sur le détenu auquel appartenait le lit. La confection du lit, dès le lever, était un acte absolument essentiel, et toute négligence à ce point de vue pouvait provoquer des sévices ou des transferts de kommando, au point que ce laisser-aller pouvait mener le détenu à la mort. L'aspect net du lit était donc un de nos gros soucis. Lorsque le soir à l'appel nous apprenions que dans notre chambre un certain nombre de lits avaient été défoncés à titre d'avertissement, nous ne nous attendions généralement à rien de bon quant à nos rations et quant au renvoi ultérieur de quelques camarades dans de mauvais kommandos. Pour éviter ces ennuis, les chefs de chambre suffisamment intelligents s'arrangeaient pour choisir ceux qui étaient les plus habiles à présenter proprement leur lit selon les règles fixées, et ils leur affectaient les lits de l'étage moyen qui, généralement, étaient les seuls s'offrant à la vue lors d'une inspection rapide de la chambrée.

Une autre chicane qui avait certes son importance, mais qui pouvait par moment devenir intolérable, était celle de la propreté individuelle. Les *Waschraüme* étaient vastes (il y avait parfois jusqu'à 100

robinets) et suffisamment bien installées pour que chacun pût faire le matin une toilette complète. Chaque détenu devait recevoir périodiquement un morceau de savon ainsi qu'une serviette, et il y avait assez de brosses à dents dans le camp pour que, avec un peu d'astuce, on pût s'en procurer une. Enfin la grande ambition était de posséder, soit individuellement, soit par petits groupes, le nécessaire pour se raser afin de ne plus dépendre de l'opération collective de rasage qui devait avoir lieu trois, deux, mais au minimum une fois par semaine. Là encore on trouvera que je m'attarde à des détails bien futiles, mais je puis assurer que la survie au camp d'Auschwitz dépendait pour une bonne part du souci d'être bien rasé. Une barbe de plusieurs jours vous classait très rapidement parmi les individus faibles et attirait l'attention malveillante des co-détenus et des SS. Etre bien rasé démontrait aux yeux de nos surveillants la volonté de nous défendre, et l'impression de propreté qu'il fallait donner malgré toutes nos misères, était une condition absolument essentielle pour notre propre équilibre physique et moral. Ainsi que me le disait dès le commencement un de mes meilleurs camarades : « une face non rasée attire les giffles », et une giffle à Auschwitz pouvait signifier la mort soit immédiate soit lointaine.

Une des tracasseries les plus malveillantes consistait en l'inspection nocturne des pieds. Le chef de bloc pénétrait dans les chambrées, soulevait les couvertures et inspectait les pieds à l'aide d'une lampe de poche. Malheur à celui dont les pieds étaient sales, ils se faisait sortir brutalement de son lit et était obligé d'aller se laver immédiatement au *Waschraum*. Inutile de dire qu'il valait mieux ne pas s'attirer la malveillance du *Blockälteste*. Malheur aussi à celui qui, manque de soin, contractait des affections cutanées des pieds : on le faisait hospitaliser et il pouvait devenir la victime d'une sélection.

Le problème de l'hygiène des pieds amène la question des chaussures ; théoriquement nous devions porter des chaussures de camp avec semelles bois. Pratiquement, au moins de mon temps, on nous laissait les chaussures à l'arrivée ; mais certains détenus russes et polonais, spécialisés dans le métier, réussissaient assez rapidement à les voler aux nouveaux venus et à en faire un véritable commerce. Les dépôts regorgeaient de chaussures des victimes disparues à l'arrivée, et il n'était pas difficile d'obtenir des souliers, souvent de premier ordre, par des camarades travaillant dans ces dépôts. Il en résulte ce fait paradoxal que malgré l'interdiction de porter des chaussures en cuir avec des semelles flexibles, tout le monde à Auschwitz I en portait. Les claquettes de camp réglementaires ne servaient que pour les transports au départ, pour les grosses corvées et à ceux des détenus qui n'arrivaient pas à comprendre qu'une bonne paire de souliers pouvait vous sauver la vie. Il ne fallait pas omettre de les poser la nuit sous la paillasse, sous la tête ; car lorsqu'on se trouvait privé de chaussures le matin à la suite d'un vol, il pouvait survenir les pires complications. Ce qui est plus paradoxal encore, c'est que les SS exigeaient de ceux qui possédaient des chaussures un entretien rigoureux du cuir. Chaque chambrée disposait d'un nécessaire de nettoyage, et malheur à celui qui lors de l'appel ou lors du défilé de sortie se faisait repérer pour avoir des souliers trop sales. Une fois de plus, je crois ne pas exagérer en disant que ce qui comptait le plus dans l'hiérarchie des éléments d'appréciation d'un détenu par nos surveillants, c'était le fait d'avoir les joues

fraîchement rasées et des souliers rigoureusement propres. La personnalité du détenu ne venait que longtemps après, et ceci était vrai entre les détenus eux-mêmes et dans les relations entre les détenus et les autorités SS.

Certains blocs étaient spécialement aménagés et ne servaient pas de locaux d'habitation. Il y avait les blocs d'hospitalisation dont je donnerai une description détaillée ultérieurement. Le bloc 24, dont le rez-de-chaussée formait une vaste salle de répétition pour l'orchestre du camp était au premier étage divisé en chambres pour les filles publiques. Le premier étage du bloc 2, bloc de quarantaine lors de mon arrivée, fut transformé ultérieurement en salle de cabaret, de cinéma et de concerts.

Le bloc 11 était la prison du camp (*Bunker*), spécialement installé à cet effet, et qui pouvait contenir jusqu'à 1200 prisonniers : détenus du camp incarcérés pour des délits divers, civils des régions environnantes dont une bonne partie appartenait aux patriotes polonais. Le bloc 11 était relié au bloc 10 par une courette entièrement fermée où se trouvait le mur noir qui a servi longtemps de lieu d'exécution du camp. De mon temps, il n'était plus utilisé à ce but. Mais un jour je pus voir d'une des fenêtres du bloc 21 comment, dans cette cour, on chargeait un certain nombre de civils dans la fameuse automobile à gaz. Cet engin dont on a assez longuement discuté dans différents procès de criminels de guerre, était constitué par une très vaste voiture cellulaire, portant à son arrière un gazogène de dimensions tout à fait inaccoutumées. Selon les dires de nombreux camarades polonais, un dispositif spécial asphyxiait les détenus en cours de route, et on les menait directement au crématoire.

Le bloc 25 contenait la cantine, vaste comptoir où on pouvait acheter du tabac et des cigarettes d'abord libres, puis progressivement rationnés : on pouvait aussi y trouver un certain nombre d'articles de toilette : mais d'après les camarades plus anciens, ce bazar était mieux achalandé en d'autres temps. Sur le même palier se trouvait un petit nombre de bureaux de la police politique du camp où jamais aucun détenu n'a été appelé sans être inquiet sur son sort ; le directeur SS de ce bureau portait pendant longtemps le titre prometteur de *Rechtsbeistand für Häftlinge*.

Le bloc 10 a été pendant de longs mois le bloc d'internement des femmes sur lesquelles on procédait à des expériences ; puis ultérieurement il fut transformé en bloc de quarantaine.

Entre le bloc 1 et le bloc 2 une baraque aménagée en douches avait un rendement très important : elle fonctionnait jour et nuit, pour les nouveaux arrivants ainsi que les douches obligatoires collectives ou individuelles auxquelles chaque détenu était tenu de se soumettre en principe au moins une fois par semaine. Elle servait aussi aux séances d'épouillage ; mais elle fut progressivement remplacée pour cette opération par une station plus moderne d'épouillage aux ondes courtes qui se trouvait à l'extérieur du camp. Le contrôle du passage à la douche était assez sévère : un de mes camarades qui au vu et au su de tout le monde n'aimait pas l'exhibition publique de sa nudité, ni le contact avec l'eau, fut un soir, lors de l'appel sorti individuellement des rangs et mené immédiatement à titre de leçon à la douche. Il s'agissait d'un Reichsdeutscher aryen ; s'il avait été d'une

autre nationalité ou juif, cet intermède se serait sûrement bien plus mal terminé.

Au-delà du bloc 21, à l'extrémité de la deuxième rangée des blocs se trouvait la nouvelle buanderie mécanique, munie d'un appareillage très moderne et travaillant par équipes successives, jour et nuit. On y lavait le linge et les vêtements des détenus qui étaient périodiquement renouvelés. Pour celui qui tenait à garder ses effets, devenus par la force des choses sa nouvelle propriété, il fallait connaître un détenu travaillant à la buanderie, qui, ayant l'œil sur le petit baluchon individuel, le rendait en mains propres inchangé ou amélioré. Par ce stratagème assez facile à réaliser, on arrivait progressivement à remplacer les hardes reçues à l'arrivée par des effets de plus en plus convenables. L'habillement comptait lui aussi pour beaucoup dans la sécurité immédiate du détenu. A Auschwitz I, tout le monde était habillé en rayé à peu d'exceptions près ; mais il y avait de grandes différences dans la qualité du tissu, la coupe et l'état de conservation des complets. La grande ambition de tout détenu était d'arriver à perdre au plus tôt l'allure de ce qu'on appelle dans les casernes françaises le « bleu » afin d'échapper aux horions, aux brimades, voire aux sévices auxquels sont soumis les derniers venus de toute collectivité humaine. Point n'était besoin d'être une notabilité, ni de faire des bassesses pour arriver à un extérieur à peu près décent et propre. Une particularité qui montre jusque où va le besoin de coquetterie, était la différence existant dans la qualité d'exécution des étiquettes matricules obligatoires. Le nouveau venu portait une étiquette voyante, mal griffonnée et mal cousue : l'ancien arborait des étiquettes petites, artistement imprimées (car il y avait une imprimerie au camp d'Auschwitz), ou dessinées à la main, si possible cousues à la machine; toute son allure et ses chances de survie changeaient du même coup.

Les mesures d'hygiène prévues par la direction du camp, exécutées par peur des sévices avec une grande minutie autant par le personnel SS que par les détenus eux-mêmes, déterminaient un état sanitaire de la collectivité qui ne laissait pas grand chose à désirer. Pendant le temps que j'ai passé à Auschwitz le nombre des porteurs de poux était très réduit. Ceux que le contrôle dominical arrivait à dépister, étaient individuellement connus dans l'ensemble du camp et subissaient immédiatement des remarques narquoises et même véhémentes. La découverte d'un pou entraînait l'épouillage de la seule chambrée ou de tout le bloc et lorsque par malchance on trouvait plusieurs porteurs de poux, c'était l'épouillage de tout un groupe de blocs, voire de tout le camp. Le pou est une menace effrayante pour toute collectivité humaine vivant dans un espace restreint ; de toutes parts, à Auschwitz, des inscriptions, des affiches rédigées en plusieurs langues et illustrées d'images suggestives rappelaient : « Un pou c'est la mort ». Il est superflu d'insister ici sur le rôle du pou comme vecteur de maladies épidémiques, et plus particulièrement du typhus exanthématique. La découverte d'un pou donnait lieu à une enquête sur le degré des soins hygiéniques individuels du détenu et sur la provenance du linge qu'il portait sur lui. L'épouillage était décrété, à la grande colère de ceux qu'on y soumettait ; cette opération était assez redoutable, en particulier en hiver. La grande préoccupation des détenus, dans cette mauvaise aventure, était de savoir si on passerait à l'épouillage aux ondes courtes qui venait d'être créé ; dans ce cas, l'opération se faisait entièrement

dans un local clos et chauffé et les habits sortants de l'appareil étaient rendus aux détenus, individuellement, à l'état sec. Lorsque l'opération se faisait aux vieilles douches, les effets revenaient généralement humides, et les détenus les attendaient nus entre les blocs ou dans des blocs non chauffés pendant des heures. Epouillage à sec ou épouillage humide, ce détail était d'importance quoiqu'en aient pensé des journalistes incompétents qui ont eu la faveur d'assister à certains procès des criminels de guerre. Pour un pou trouvé et les mesures sanitaires draconiennes prises, que de camarades morts à la suite de pneumonies !

Il existait donc à Auschwitz I un véritable fanatisme de la propreté. La police sanitaire était faite selon les principes les plus modernes de l'hygiène. Mais pour calmer l'étonnement éventuel de ceux qui lisent ces lignes je rappellerai que les camps environnants ne jouissaient pas d'appareillages aussi perfectionnés. Il est plus que vraisemblable que toutes ces mesures sanitaires ne traduisaient pas de la sollicitude pour les détenus, mais servaient à des essais, sur une vaste échelle, de mesures d'hygiène collective. De plus, toutes les installations du camp avaient été érigées par des détenus, et il n'est peut-être pas exagéré de dire ainsi que me le confia un jour le *Lagerältester* de l'hôpital : « chaque brique de ces constructions répondait à la destruction d'une vie humaine ». Car outre la mort par sévices, par épuisement et par maladies, à 4 km. des installations sanitaires si perfectionnées du camp le plus propre, fonctionnait un autre appareil d'un rendement très élevé : la pipe, qui anéantissait certains jours des milliers de déportés.

Avant de passer à la description du travail et des emplois que les différents détenus occupaient dans le camp, il est nécessaire de donner quelques indications sur la classification des détenus. Pour ce faire, il nous faut revenir en arrière aux premières heures de l'arrivée. J'ai relaté plus haut comment nous fûmes privés de tous les objets que nous portions sur nous y compris les pièces d'identité qui furent détruites. Le lendemain matin, nous fûmes, dans notre chambrée, soumis aux formalités de l'enregistrement. Des scribes remplissaient sous notre dictée des formulaires fort détaillés sur lesquels nous avions à déclarer toutes les caractéristiques de notre état civil. Aucune vérification n'était plus possible et les fausses déclarations ne manquaient pas. Mais les nouveaux venus, gardant encore une certaine candeur et ignorant les discriminations qu'on introduisait ultérieurement selon la nationalité et la race donnaient dans l'ensemble des renseignements exacts : on savait aussi qu'il fallait se méfier des mouchardages et des dénonciations. La rubrique « profession » demandait mûre réflexion. J'avais deviné, en ce qui me concerne, qu'on ne manquait certes pas de médecins : rien que dans notre convoi il y en avait 10. J'ai hésité un moment, séduit par l'importance de la boulangerie mécanique que j'avais entrevue à l'extérieur du camp lors de notre arrivée, si je n'allais pas me déclarer comme boulanger, métier que je connais à fond pour avoir grandi dans une boulangerie. Au dernier instant je me suis décidé pour médecin, mais sans indiquer ma spécialité. Je ne pouvais certes pas me douter qu'on guettait l'arrivée d'un histologiste ! Mon métier devait être découvert plus tard et me mener finalement au laboratoire Raïsko où je devais terminer mon séjour à Auschwitz. Beaucoup de mes

camarades eurent l'intelligence de déclarer un métier manuel qu'ils connaissaient plus ou moins bien, ce qui a permis à un certain nombre de se caser ultérieurement dans des usines ou dans des services techniques et d'échapper ainsi aux mauvais kommandos de terrassement et de transport.

La paperasserie et l'administration occupaient une place éminente à Auschwitz I. Chaque détenu avait plusieurs cartes rangées dans d'imposantes cartothèques : carte de santé destinée à l'hôpital ; carte de correspondance allant à la *Paketstelle* et qui devait rester lettre morte pour la plupart d'entre nous ; une autre carte destinée à la *Politische Abteilung* (*Gestapo* du camp) ; enfin et surtout la fiche d'enregistrement général. Au moment de l'établissement de ces cartes chacun d'entre nous reçut un numéro matricule, pour moi A-11.953, qui fut tatoué obligatoirement sur l'avant-bras gauche. Le tatouage effectué par des détenus spécialisés, à l'aide de plumes réservoirs d'un type particulier, est une opération nullement douloureuse ; mais l'impression psychique en est épouvantable. A partir de ce moment nous étions tombés au rang d'un objet numéroté, nous étions devenus des détenus, terme officiel « *Häftlinge* ». Chaque détenu était obligé de porter des étiquettes en toile avec le numéro matricule et le triangle qui de loin indiquait sa catégorie. Elles devaient être portées sur le côté gauche du veston et sur la jambe droite du pantalon. Les détenus étaient classés en cinq catégories bien tranchées : 1° politiques aryens, triangle rouge pointe en bas ; 2° détenus de droit commun, triangle vert ; 3° pédérastes, triangle rose ; 4° associaux, triangle noir ; 5° étudiants de la bible, triangle violet. Les juifs étaient marqués de plusieurs signes distinctifs ; leur tatouage comprenait un index spécial, soit un triangle, soit une lettre ; leur étiquette portait deux triangles superposés formant une étoile de David, triangle rouge pointe en haut, triangle jaune dont on ne voyait que les extrémités, pointe en bas. Pendant de longs mois les juifs furent obligés de porter en plus un triangle jaune, pointe en bas en dessous de leur étiquette matricule ; puis ce triangle fut supprimé, l'ancien signe distinctif fut remplacé par un triangle rouge de politique, pointe en bas, avec une très mince barre jaune au-dessus.

Ces détails étaient d'une importance primordiale pour la vie et l'avenir du détenu ; car l'étiquette signalait en toute circonstance à quelle catégorie il appartenait. Inutile d'insister sur les différences de décisions que pouvaient prendre les autorités du camp selon qu'un détenu appartenait à l'une ou à l'autre de ces catégories. Un triangle vert Reichsdeutscher pouvait tout se permettre ; à un triangle rouge français moins de choses étaient permises, à un juif rien n'était permis. Il faut rappeler une fois de plus que dans les distinctions très vagues de ce qui était permis et pas permis, une sanction si légère fût-elle pouvait mener à la mort.

Quelques mots à présent sur l'organisation administrative du camp. Il existait ce qu'on pourrait appeler une administration externe composée d'un état major SS et qui comportait toute une série de degrés : *Lagerführer*, *Lagerkommandant*, *Rapportführer*, *Blockführer*, ayant des grades divers allant depuis le *Sturmbannführer* (Commandant) jusqu'au *Rottenführer* (Caporal). Dans la hiérarchie médicale, il y avait un *Standortsarzt* (médecin de la place), un *Lagerarzt* (médecin du camp), des *Sanitätsdienstgehilfe*, sans parler des titres ronflants que possédaient les SS occupés dans d'autres services (par exemple « *Rechtsbeistand für*

Häftlinge »). Il était bon de connaître les titres de ces messieurs et de s'adresser à eux en les employant correctement.

A côté de l'administration SS, il existait ce qu'on pourrait appeler l'administration interne du camp entièrement constituée par des détenus au sommet de laquelle se trouvaient un *Lagerälteste* du camp et un *Lagerälteste* pour l'hôpital. En dessous de ces deux responsables il y avait l'ensemble des *Blockälteste* avec un adjoint et chacun responsable d'un bloc. Chaque bloc possédait en outre son *Blockschreiber* (secrétaire). Chaque chambrée était régie par un *Stubenälteste*, ayant comme aide les *Stubendienst*. Le choix des titulaires dans cette hiérarchie administrative dépendait uniquement des autorités SS. Les postes ainsi occupés par les détenus changeaient souvent de titulaire. Il ne devait certes pas être facile d'établir les contacts entre les SS et les détenus ; car il était presque aussi facile à ces derniers de faire luxer tôt ou tard un de leurs supérieurs hiérarchiques, qu'il l'était aux SS de les destituer sans préavis. Les services administratifs internes étaient également tenus par des déportés, mais toute décision de quelque importance, en particulier l'attribution d'un poste, devait obligatoirement recevoir l'assentiment d'une autorité quelconque SS. Parmi ces services, un des plus importants était le *Arbeitsdienst*, service de répartition du travail qui distribuait les détenus selon les nécessités des kommandos et qui avait le pouvoir redoutable de déplacer individuellement les travailleurs, de leur attribuer la fonction d'ouvrier spécialisé, et même de les faire titulariser (*einsetzen*). Chaque kommando de travail était conduit par un *kapo*, assisté d'un ou de plusieurs sous-kapo et de contremaîtres (*Vorarbeiter*) ; puis enfin en-dessous venait l'immense troupeau de vulgaires détenus travailleurs. Vu la nature humaine, tout ce système était admirablement agencé pour donner lieu aux pires luttes d'influence entre les différentes instances et aux pires abus de l'autorité et de la crainte individuelles, du haut en bas de cette double échelle administrative.

Théoriquement, le travail devait être attribué selon les capacités et le métier de chacun ; en pratique cette exigence ne se trouvait réalisée que très rarement. A Auschwitz, il n'y avait pas de blocs d'invalides, ceux-ci étant éliminés au triage à l'arrivée ou par une sélection ultérieure. Je n'ai connu, à Auschwitz, que deux inaptes permanents au travail, deux camarades devenus aveugles à la suite d'un bombardement du camp auxquels les autorités SS avaient promis la vie sauve et l'exemption définitive de tout travail.

Les kommandos étaient très nombreux et très variés ; je ne pourrai en donner ici que quelques exemples ; de prime abord, ce qui frappait, c'était la grande inégalité qui existait quant à la nature et la dureté de la besogne, selon les kommandos, et à l'intérieur du même kommado, selon la situation que le détenu y occupait. Aucune comparaison ne peut être établie entre le travail de terrassement, le transport de madriers ou de rails auxquels j'ai été employé au début de mon séjour à Auschwitz et l'emballage de médicaments à la pharmacie, ou la confection d'une préparation histologique que je pratiquais à la fin au laboratoire de Raïsko. Les « *Scheisskommandos* », c'est-à-dire les mauvais kommandos comportaient des travaux de déblayage, de construction, de terrassement, d'assainissement, de culture. Les bons kommandos étaient ceux des usines, des ateliers de réparation mécanique, la boulangerie, l'abattoir, les entrepôts de triage (*canadas*), les postes de secrétariat dans les

services administratifs, enfin et surtout les emplois à l'hôpital. Mais à l'intérieur d'un kommando donné il y avait encore de grandes différences : dans les plus mauvais il y avait de bons postes et dans les meilleurs il y avait des travaux redoutables. Les plus malheureux des détenus étaient ceux, constituant le plus grand nombre, qu'aucun métier défini, aucune compétence particulière ne pouvaient désigner à un moment donné pour un emploi voisin de leur propre profession. Ceux qui possédaient des aptitudes manuelles pouvaient arriver à être utilisés dans un atelier ou dans une usine, ceux qui avaient le don des langues étrangères arrivaient tôt ou tard, sauf malchance, à obtenir une situation plus favorisée. Point n'était besoin pour cela d'exciper des titres ou des diplômes; on jugeait les détenus bien plus sur leur pouvoir d'adaptation aux différentes besognes qu'on leur imposait, leur serviabilité à assumer des corvées, leur esprit de camaraderie, leur astuce individuelle. On pouvait aboutir à la longue à un poste stable, on était « *eingesetzt* », parfois avec le titre envié de *Facharbeiter*, ce qui vous mettait à l'abri, sauf imprévu toujours, des sélections et des transports.

Je vais tout d'abord parler de certains kommandos importants dans lesquels je n'ai pas travaillé et que je ne connaissais que de réputation. Le kommando Union travaillait dans une usine qui faisait partie du consortium Krupp. On y fabriquait des munitions de moyen et petit calibre avec équipes de nuit et de jour. Les heures de travail y étaient fort longues, mais les détenus étaient considérés comme des ouvriers spécialisés ; de plus ils étaient en contact avec des détenues femmes venant de Birkenau et, d'autre part, avec des ouvriers civils allemands. Enfin, les suppléments de nourriture y étaient abondants et les possibilités d'organisation (c'est-à-dire de vol) très propices. — Un autre grand kommando travaillait à la D.A.W. (*Deutsche Ausrüstungswerke*) ; on y fabriquait avant tout des objets de menuiserie, de charpente, de construction : cadres de fenêtres standards, tabourets, tables, armoires standards qui étaient destinés aux camps de déportés et de prisonniers et aux populations allemandes sinistrées à la suite de bombardements. De nombreux détenus étaient occupés aux travaux de plantation de la *Gärtnerei* Raïsko où on pratiquait sur une grande échelle la culture de plantes fourragères, maraîchères et même de plantes à latex ; il s'y trouvait adjoint en particulier de gigantesques serres. Les mécaniciens des « *Fahrbereitschaften* » trouvaient de bons emplois dans de grands garages d'automobiles qui réparaient par équipes successives des véhicules SS. Les postes de valets de chambre et d'hommes de peine dans les casernes SS (*SS Unterkunft*) étaient très prisés à cause des possibilités de nourriture qu'on y trouvait. Les tailleurs, les cordonniers étaient groupés en kommandos spéciaux confectionnant et réparant des effets d'habillement des détenus et des S.S. L'abattoir, la fabrique de saucisses, la boulangerie constituaient des kommandos très recherchés et occupés par des détenus tout à fait privilégiés : pendant longtemps domaines exclusifs des Polonais, ils devaient à partir du mois d'octobre 1944 passer à des Français pour le plus grand bien de leurs camarades détenus. Aussi surprenant que cela puisse paraître, l'enlèvement des ordures (*Müllabfuhr*) était très recherché, mais les kommandos véritablement aristocratiques étaient constitués par les services du bureau de l'architecture, de la pharmacie SS, les armuriers, la lutte antiparasitaire (*Schädlingsbekämpfung*) à laquelle se trouvait adjoint l'épouillage aux ondes courtes, les services de

désinfection, le magasin d'habillement, la réception des paquets, enfin tous les services administratifs parmi lesquels le *Arbeitsdienst* dont le rôle a été indiqué plus haut.

A côté de ces bons kommandos qui permettaient à un détenu de ne pas trop s'épuiser physiquement, il y avait les mauvais kommandos où peinait l'immense cohorte des travailleurs non qualifiés. Les différentes sections du *Strassenbau* étaient affectées aux travaux de terrassement de tout ordre, pour la construction des routes, de piscines, pour la rectification de cours d'eau. Du même ordre était le redoutable kommando *Huta* dont les travaux consistaient surtout en la confection d'un gigantesque tuyau d'amenée d'eau en béton qui, m'a-t-on dit, devait servir à alimenter la nouvelle centrale électrique d'Auschwitz, en active construction dans le voisinage immédiat du camp central. Enfin, le kommando le plus terrible, considéré comme kommando de punition et d'extermination était le *Faulgaskommando*, théoriquement préposé à des travaux d'assainissement ; je n'ai jamais su exactement en quoi consistaient ces derniers ; mais tout détenu qui était versé dans sa sous-section *Strafkompagnie*, n'avait plus longtemps à vivre dans le camp. Je ne reviens pas sur le « *Sonderkommando* » préposé aux gazages ; ceux qui en faisaient partie vivaient entièrement isolés du camp du côté de Birkenau et on les supprimait périodiquement. Certains petits kommandos en apparence très bénins étaient en réalité fort dangereux, tels le *Kartoffelschälerkommando* où l'on casait de vieux messieurs inutilisables pour le reste et qui avaient par miracle échappés à la sélection d'arrivée ; une nuit, tout ce kommando fut appelé et disparut sans que nous n'ayons jamais pu avoir de nouvelles des camarades qui en faisaient partie ; ce pseudo-kommando d'invalides n'avait donc rien de commun avec ceux qui ont existé à Buchenwald.

En fait, le travail dans un kommando dépendait avant tout des surveillants SS, des kapos et des Vorarbeiter qui le dirigeaient. La plupart des kapos, presque tous des triangles verts, étaient des brutes inhumaines qui tremblaient constamment de perdre leur poste, et qui pour cette raison n'hésitaient pas à exercer des sévices, à faire les pires bassesses et à commettre les derniers crimes. Mais il y avait parmi eux, et parmi les surveillants SS, des individus qui restaient des hommes et qui allégeaient la besogne des détenus sous leurs ordres dans la mesure de leurs moyens. Pendant le court temps où j'ai travaillé au *Bauhof*, au *Holzhof*, à *Huta* et au balayage du camp, j'ai connu les pires brutes comme aussi des surveillants qui rendaient le travail fort supportable. Tout kommando, même le plus mauvais, pouvait devenir vivable pour peu que le détenu sût s'y adapter et trouver finalement une planque. Inversement le meilleur kommando pouvait comporter temporairement des épreuves redoutables faisant appel à toute la résistance physique d'un détenu : je ne citerai qu'un exemple personnel. Au temps où je me trouvais à la pharmacie, il fallait participer au déchargement des wagons de médicaments qui allaient depuis des ballots d'objets de pansements et de caisses très lourdes de médicaments jusqu'à des tonneaux métalliques d'antiseptiques fort difficiles à rouler. Ce travail devait être fait en un délai très court et par tous les temps ; il ne fallait pas se soustraire à cette corvée pour ne pas éveiller la susceptibilité des camarades et surtout pour ne pas donner l'impression d'être physiquement incapable d'effectuer un tel travail.

Outre les corvées qui incombaient à chaque détenu et qui venaient se

surajouter au travail propre du kommando, on pouvait se charger de travaux supplémentaire en remplaçant d'autres camarades qui payaient alors sous forme de nourriture et s'assurer ainsi la portion journalière supplémentaire sans laquelle aucun détenu ne pouvait survivre. J'en arrive ainsi à la question la plus importante de toutes, celle de notre alimentation.

La nourriture du camp comportait trois repas : le matin un quart de café (!) qui en principe devait être sucré deux ou trois fois par semaine ; à midi, une soupe, espèce de *Eintopfgericht* composé des ingrédients les plus divers : farine, graines, légumes, racines, pommes de terre, noix, prunes, parfois même des débris de viande. Le légume fondamental était le choux blanc ou vert provenant de plantations fort étendues du camp. La qualité de cette soupe variait grandement d'une époque à une autre, d'un jour à l'autre et même d'un kommando à l'autre, car les ingrédients qui devaient, selon les indications des autorités, en faire partie, en particulier les légumes secs, les pommes de terre, la viande étaient le plus souvent détournés par des détenus travaillant à la cuisine et pouvaient alors être « achetés » sous forme séparée à l'intérieur du camp. Des éléments polonais de la cuisine, d'accord avec les surveillants SS, eux-mêmes polonais ou slovaques de la plus basse espèce, se livraient à ce trafic honteux, malgré l'interdiction formelle et des vérifications périodiques faites par les autorités supérieures du camp. Dans aucun camp je n'ai mangé de soupe aussi mauvaise qu'à Auschwitz [1], et ceci uniquement par la faute des détenus et des SS préposés à la cuisine. Subitement, la qualité de la soupe devenait exceptionnellement bonne ; il n'était pas difficile alors de soupçonner, et avec raison, qu'une commission de vérification allait passer à la cuisine. Les soupes les plus inespérées apparaissaient : telles des soupes aux pois cassés, aux pâtes, puis revenait la soupe aux choux. Celle-ci était systématiquement aigre, et ce goût répondait aux habitudes éthnographiques des détenus dont le lieu d'origine se trouve à l'est d'un certain méridien qui a été soigneusement déterminé par des géographes s'intéressant aux fondements biologiques de la géographie humaine. Le goût et l'odeur de la « capousta » à la polonaise ne provoquaient que répulsion chez ceux qui n'en n'avaient pas l'habitude. Et cependant, la soupe constituait le plat de résistance de toute notre ration quotidienne. A l'arrivée des tonneaux, la grande préoccupation de tous les détenus était de savoir si la soupe était épaisse ou mince, bonne ou mauvaise. Chacun devait recevoir au moins un litre ; les jours où elle était mauvaise ou moyenne, il était facile de s'en procurer plus et de la mettre en réserve pour le soir ; les jours où elle était bonne, impossible d'en trouver le moindre supplément. La quantité totale et l'épaisseur de la soupe pour un kommando variait pour une bonne part selon la débrouillardise des kapos, des chefs de blocs et de ceux qui étaient chargés du *Kesselkommando*, c'est-à-dire ceux qui allaient chercher les tonneaux à la cuisine.

Cette corvée constituait à Auschwitz quelque chose d'assez spécial ; pendant que je travaillais à l'hôpital je l'ai assumée longtemps moi-même pour trouver une portion de soupe et une ration de pain supplémentaires en payement. Elle consistait à chercher trois fois par jour les tonneaux de café ou de soupe et de les porter à deux à l'aide de deux brancards depuis la cuisine jusqu'au bloc. Il fallait se trouver

à un moment précis devant la cuisine et décider rapidement en y entrant quel tonneau on emporterait : thé ou café, soupe blanche ou soupe brune, soupe mince ou soupe épaisse, grand ou petit tonneau. Après avoir posé les agraffes en métal qui s'agrippaient aux brancards, il fallait porter les tonneaux dans la cour de la cuisine où on les alignait avec leurs porteurs selon l'ordre des blocs ; puis sur un signal donné, tous les porteurs se mettaient en route vers leurs blocs respectifs. Toutes ces opérations devaient se faire dans un minimum de temps et avec une grande précision pour échapper aux coups de cannes des surveillants SS.

La course à la cuisine était un excellent prétexte pour rencontrer des camarades des blocs voisins, pour avoir des nouvelles du camp et de l'extérieur. Le *Kesselkommando*, tant craint par tous les débutants, finissait par être un jeu et une distraction périodique, malgré l'obligation matinale de se lever une demie heure avant les autres.

Le repas du soir comportait une portion de pain de 375 gr. à laquelle s'adjoignait un peu de saucisse, ou un peu de margarine, ou un peu de marmelade. Mais le pain et ses accessoires ne parvenaient généralement que très rognés aux détenus selon l'honnêteté plus ou moins grande des différents intermédiaires entre la distribution centrale et la distribution finale. Les détenus qui travaillaient recevaient, sauf imprévu, le mardi et le vendredi un supplément de pain de 750 gr. plus un supplément de saucisson : c'était la *Zulage*, toujours tant attendue et qui doublait en somme la ration de pain pour quatre jours de la semaine. La ration moyenne journalière devait comporter selon un règlement théorique 1300 à 1800 calories, mais les vérifications que j'ai vu effectuer périodiquement au laboratoire de Raïsko montraient que le nombre des calories était très notablement inférieur, déficit imputable à la malhonnêteté foncière du personnel administratif SS et détenu, autant ceux de la cuisine que ceux responsables des blocs. Les autorités SS avaient beau jeu de prétendre que les détenus étaient eux-mêmes responsables de la médiocrité de leur nourriture. C'était hélas partiellement vrai à cause du coulage qui avait lieu dans les dépôts, dans les cuisines et à cause d'une particularité qui constituait un des grands malheurs du camp d'Auschwitz, c'était le trafic interne des denrées et des effets d'habillement. A la suite de ces opérations, une quantité importante de produits alimentaires et de vêtements quittait finalement le camp pour aller se répandre dans la population civile travaillant dans les usines voisines, qui, elle, payait en contrepartie avec deux objets inutiles à la survie mais combien précieux, alcool et cigarettes. Les surveillants SS participaient de la façon la plus active, et la plus lucrative, à ce trafic qui finalement privait le camp d'objets indispensables à la vie.

La ration journalière, même si elle atteignait parfois les chiffres théoriques de calories, était manifestement insuffisante pour ceux qui devaient fournir un travail physique de quelque importance et plus particulièrement pendant la saison froide. Il fallait de toute nécessité trouver des compléments de nourriture. Chaque détenu avait en principe le droit de recevoir des colis individuels. Pour cela, il fallait arriver à faire parvenir le numéro matricule à un correspondant extérieur au camp ; or le droit d'écrire n'était accordé qu'à certaines catégories de détenus. En pratique, à de rares exceptions près, tous les juifs étaient soumis à l'interdiction d'écrire (*Schreibverbot*). Recevait

donc seule des colis une petite minorité : les aryens de différentes nationalités et quelques juifs d'origine allemande ou tchèque. Les récipiendiaires de ces envois étaient les « riches » du camp et ils pouvaient souvent se passer d'une partie et même de la totalité de la nourriture officielle du détenu. La ration, devenant disponible, leur servait à payer les services, grands ou petits, que pouvaient leur rendre les autres détenus. La façon la plus pratique et la plus loyale de se procurer un supplément de nourriture était donc de faire des travaux supplémentaires pour d'autres. J'en ai pour mon compte fait beaucoup et de très variés : *Kesselkommando*, nettoyages de tout ordre, leçons clandestines d'anglais, de français et même de biologie. Enfin il était utile d'échanger toute la ration de tabac contre du pain. Il m'arrivait souvent de cette façon d'avoir de la nourriture de camp et même des friandises provenant des paquets de camarades plus qu'il ne m'en fallait. Mais le devoir sacro-saint de tout détenu quelque peu humain était de faire bénéficier de l'excédent d'autres camarades plus pauvres, et plus particulièrement ceux qui se trouvaient à l'hôpital en période de convalescence, pour lesquels le régime des hospitalisés était notoirement insuffisant. Dans les trocs qui se pratiquaient, il y avait une espèce d'unité commerciale qui remplaçait l'unité monétaire, c'était la cigarette : soit cigarette de camp, soit cigarette allemande ou polonaise. Il y avait une unité monétaire vraie, le *Lagermark* avec lequel on payait le travail dans certains kommandos. J'ai reçu moi-même à certaines époques 50 pfennigs par semaine, mais à d'autres moments, j'ai touché jusqu'à 4 Lagermark, payés officiellement contre signature, au laboratoire de Raïsko. Un Lagermark permettait d'acheter la ration de 30 cigarettes et là encore, celui qui en avait de trop avait le devoir de les partager, sans contrepartie, avec les camarades qui n'étaient pas payés. Cette obligation fut particulièrement importante à partir du moment où le tabac n'était plus remis que contre payement et contre la carte de tabac.

La différence entre les kommandos reposait non seulement sur la dureté du travail et sur le traitement que les kapos infligeaient aux détenus, mais aussi sur les possibilités plus ou moins grandes « d'organiser » la nourriture supplémentaire. Une source d'alimentation se trouvait dans les vols plus ou moins importants que les détenus pratiquaient avec l'approbation de tous leurs camarades, mais aux risques et périls de leur vie dans les dépôts des « *Canadas* » et dans les immenses greniers alimentaires des troupes SS. D'un petit larcin individuel, ces vols pouvaient parfois atteindre jusqu'à plusieurs centaines de boîtes de conserves subtilisées lors du déchargement d'un wagon. Les sources de revenus variaient selon le savoir-faire de chacun, tout était bon et permis pour se procurer un supplément de nourriture, à condition toutefois que cette opération ne lésât aucun co-détenu, sans quoi elle devenait purement et simplement un crime. Il existait malheureusement des moyens beaucoup moins licites de se procurer de la nourriture, allant depuis le vol de la ration d'un camarade jusqu'à l'assassinat ; mais ces méthodes ne se pratiquaient que dans les périodes de faim et de misère et j'aurai l'occasion d'en rapporter quelques exemples à propos de mon séjour à Grossrosen et au petit camp de Buchenwald.

Après avoir séjournés au bloc de quarantaine (bloc 2) particulièrement dur, après avoir été employés en *Zusatz* (supplément) aux travaux les plus pénibles, nous eûmes, sept camarades médecins de mon

convoi et moi-même, l'insigne chance d'être transférés en groupe au bloc 28, bloc d'hôpital. L'hôpital (*Häftlingskrankenbau* ou *H.K.B.*) se composait de quatre blocs fixes auxquels on adjoignait selon les besoins jusqu'à trois blocs supplémentaires d'hospitalisation. L'ensemble était installé d'après les principes modernes de la science hospitalière. Bloc 21 : bloc chirurgical ; bloc 20 : maladies infectieuses, épidémiques et tuberculose ; bloc 19 : sections de dyssenterie, dermatologie et gale ; bloc 9 : maladies internes : bloc 10 : pendant longtemps section féminine d'expérimentation ; bloc 28 : consultations externes (*Ambulanz*), ophtalmologie, oto-rhino-laryngologie, pharmacie.

Le H. K. B. était dirigé par un *Lagerälteste* spécial, responsable du recrutement du personnel et du fonctionnement matériel des blocs hospitaliers, qui se trouvait sous le contrôle constant et immédiat du *Lagerarzt*. Pendant le temps que j'ai passé à Auschwitz, ce *Lagerälteste* fut un médecin originaire de Lwow, homme jeune, cultivé, poli, qui réussit le tour de force d'être en excellents termes à la fois avec les détenus et avec les autorités médicales SS. Il suivait une tactique très ingénieuse pour faire arriver à l'hôpital un à un les médecins qui se trouvaient encore dans différents kommandos du camp et pour les affecter progressivement à des postes répondant à leurs capacités médicales. Car il fallait déjouer la malveillance systématique de l'*Arbeitsdienst* en face des médecins ; souvent on les admettait d'abord comme malades pour peu de temps, puis après les avoir gardés comme travailleurs, on les faisait passer par degrés insensibles à du travail purement médical. La grosse difficulté consistait à les faire titulariser, car seul le qualificatif de « eingesetzt » les mettait à l'abri de menaces de transports ou d'un retour à un kommando de travail du camp. Même lorsqu'une telle titularisation ne pouvait être obtenue, le séjour à l'hôpital constituait une période de répit parfois de longue durée. Si le nombre de médecins revenus de Auschwitz I est relativement élevé, c'est à cette tactique du *Lagerälteste* que ce fait est dû.

L'arrivée progressive de nombreux médecins au H. K. B. y avait remplacé du personnel incompétent, et on y soignait réellement les malades selon la véritable médecine, quoiqu'on ait pu dire à ce sujet. Je puis en parler d'autant plus librement que je n'ai jamais été « eingesetzt », que je n'ai jamais fonctionné comme médecin de salle ; par mon travail à la pharmacie j'étais parfaitement au courant de tout ce qui se passait dans les différents services hospitaliers. Les médecins, et plus particulièrement les médecins français, on fait pour leurs camarades malades tout ce qu'il était possible de faire dans les conditions matérielles et morales dans lesquelles nous vivions. Le H. K. B. disposait d'une instrumentation importante et de moyens thérapeutiques modernes. On pouvait soigner un malade suivant toutes les règles de l'art, mais au-dessus de l'hôpital planait la terrible menace des sélections. La grande difficulté pratique et psychologique résidait dans le fait qu'il fallait traiter les malades tout en les préservant le plus possible d'être happés par une « commission ». Nous étions toujours plus ou moins avertis de la venue de ces escouades dont j'ai donné tous les détails plus haut, mais les renseignements devaient être gardés strictement secrets et il s'agissait alors pour les médecins de faire sortir le plus grand nombre de malades quel que fût leur état de santé et sans pouvoir leur fournir la moindre explication. Le choix d'un malade par une commission dépendait parfois de la façon dont le médecin présentait le cas au *Lager-*

arzt. On devine donc devant quels cas de conscience se trouvaient les médecins à ces moments critiques. Le grand art consistait à soigner les malades rapidement et activement entre deux sélections. Il fallait aussi empêcher d'entrer à l'hôpital des malades qui n'en avaient pas strictement besoin, quitte à les soigner clandestinement dans le camp. Mais il y a eu de nombreux cas dramatiques : des camarades, que nous ne pouvions pas renseigner en détail sur ce qui les attendait, ne voulaient pas comprendre qu'ils devaient éviter l'hôpital ou le quitter, sans demander d'autres explications ; ils ont suspecté la bonne foi de ceux qui les traitaient et ont sombré, gazés à la suite d'une sélection.

Les emplois, même les moindres, au H. K. B., étaient très convoités ; on se trouvait sous un toit avec des possibilités de nourriture et d'hygiène incomparables avec le reste du camp, on était dispensé de l'appel ; mais le travail, au moins pour le débutant, était dur. Mes camarades et moi ne furent guère employés comme médecins les premiers temps, loin de là ! Notre activité fut des plus variée : nettoyer les W.-C., les couloirs, les rampes d'escaliers, les vitres, vider les poubelles, brosser les tonneaux, briquer les murs des couloirs, récurer les planchers après le passage des peintres, transporter des cadavres, chercher le linge, rentrer du charbon, fendre du bois, voilà quelques-unes des occupations dont nous demandions la faveur à ceux qui vivaient déjà dans ce bloc. C'était là les « activités médicales » que d'innombrables camarades nous enviaient, mais il fallait travailler à tout prix, donner l'impression d'être indispensable dans la maison pour ne pas être refoulé à nouveau dans le camp.

Puis j'eus la chance de passer à la pharmacie des détenus, située au bloc 28, qui était de tout Auschwitz un des endroits les plus jalousés. Si j'ai pu m'y maintenir, ce n'est point parce que j'étais professeur de faculté, ni parce que je possédais des connaissances précises dans la pharmacopée internationale, c'est uniquement parce que je savais laver proprement d'innombrables bouteilles, entretenir un parquet, brosser correctement un tapis, lustrer les meubles, faire briller les pots de pharmacie, disposer avec précision un véritable étalage de spécialités pharmaceutiques et aussi parce que je savais bien siffler. Ce n'est que très lentement que j'eus le droit de participer au triage des médicaments provenant des *Canadas* et à la distribution des commandes pharmaceutiques destinées aux blocs d'hospitalisation et aux kommandos. J'eus surtout l'immense chance d'y nouer des amitiés solides avec des détenus très divers et dont je reparlerai longuement plus tard : Jean le Belge ; Marian, pharmacien, détenu n° 49 de Auschwitz ; le professeur de médecine légale de Cracovie, et deux jeunes Polonais, l'un amateur de jazz, l'autre féru de littérature anglaise. A la pharmacie du camp, j'étais donc à l'abri sans y occuper d'emploi officiel. Cette pharmacie était d'ailleurs fort bien agencée. Nous recevions d'une part des livraisons régulières, par l'intermédiaire de la pharmacie SS, de produits provenant de la pharmacie centrale SS de Berlin ; d'autre part, arrivaient en supplément des coffres contenant pêle-mêle des spécialités de tous les pays d'Europe, prélevées sur les nouveaux arrivants. Le triage et le reclassement de ces médicaments constituait la majeure partie de mon travail à la fin de mon séjour à la pharmacie. Nous recevions d'autre part des stocks importants d'objets de pansements. Grâce au savoir-faire de Marian qui arrivait à soudoyer des fonctionnaires SS avec de l'alcool, il ne manquait pratiquement rien de ce qui entre dans la cons-

titution d'une pharmacie habituelle. J'allais souvent de surprise en surprise en retrouvant dans le stock des produits qui, dans la vie civile avaient disparu depuis longtemps à la suite des restrictions. Trois fois par semaine, il fallait procéder à la distribution des médicaments demandés par les blocs d'hospitalisation et par les infirmeries de kommandos. Là encore il fallait être prudent : il ne fallait pas accorder tout ce qui était demandé dans le cas où nous savions de source sûre que les médicaments disparaîtraient en cours de route et n'arriveraient pas jusqu'aux malades ; il fallait par contre donner les quantités demandées et même plus à ceux dont l'honnêteté ne faisait pas de doute et qui administraient intégralement les médicaments aux malades. Enfin, il fallait pouvoir écouler une certaine quantité de produits pour des patients hospitalisés ayant besoin de médications précieuses, ne pouvant figurer sur les demandes officielles, ou encore les médicaments pour les traitements clandestins dans le camp. Rien ne manquait donc au point de vue de l'outillage pharmaceutique : ces produits ont pu rendre service à un certain nombre de détenus ; mais l'immense majorité de ceux à qui des trésors de pharmacie furent administrés, devaient sombrer ultérieurement, sélectionnés, morts de faim ou d'épuisement.

La journée terminée à la pharmacie, je devais, après le repas du soir, participer à la consultation externe qui fonctionnait au bloc 28 tous les jours, par équipes successives et plus particulièrement le soir après la fin de l'appel jusqu'au couvre-feu. Le travail des médecins y était très lourd, il fallait voir rapidement et panser de nombreux camarades qui venaient se faire soigner pour des affections externes sans se faire hospitaliser. La consultation était aussi destinée au triage de malades ayant des affections internes et de blessés ayant besoin de soins ultérieurs plus prolongés. Nous étions environ 10 médecins et infirmiers à faire cette besogne, qui devait se dérouler avec une extrême célérité et avec interdiction absolue de bavarder avec les malades. Nous transgressions régulièrement cette défense, quitte à recevoir des coups du surveillant de l'ambulance, pendant longtemps un horloger de Cracovie. Lorsque ce ce dernier fut remplacé par un officier de l'aviation polonaise, homme cultivé et d'une urbanité parfaite, nous pûmes pendant plusieurs semaines faire du bon travail, réellement d'ordre professionnel. La variété des cas n'était pas très grande ; il s'agissait surtout de plaies contractées au cours du travail, de brûlures, d'infections de la peau souvent interminables, furoncles, abcès, ulcères que nous traitions de notre mieux avec les nombreuses pommades qui étaient à notre disposition, et avec le matériel de pansement qui laissait peu à désirer. C'était le moment où on pouvait bavarder rapidement avec les détenus du camp, leur donner quelques instructions sommaires sur leur état de santé, les supplier de ne pas se faire admettre à l'hôpital lorsqu'une sélection semblait proche ou au contraire faire le nécessaire pour leur admission dès qu'une sélection avait passé. Le problème de l'hospitalisation était cruel ainsi que je l'ai indiqué à plusieurs reprises. Les malades ayant un séjour prolongé au camp comprenaient à la moindre allusion que le moment de se faire admettre n'était pas propice ; d'autres camarades au contraire croyant parfois à de la mauvaise volonté de notre part, fascinés par le luxe des installations hospitalières et le désir de trouver quelque repos, inconscients du danger de mort immédiat qui les guettait par l'arrivée d'une commission, se faisaient admettre à l'encontre de nos recommandations faites toujours à mots couverts, à cause des mouchards.

L'ambulance nous permettait d'être mis au courant des besoins en produits pharmaceutiques de nos camarades assez raisonnables pour ne pas se faire admettre à l'hôpital ; nous pouvions les soigner clandestinement dans le camp, malgré l'interdiction formelle qui pesait sur ce mode, combien efficace, de l'exercice de la médecine, à l'extérieur de l'hôpital. Les malades qui, malgré tout, devaient se faire hospitaliser, étaient renvoyés au lendemain matin et exemptés de travail ; on les appelait au rassemblement du matin pour les ramener au bloc 28 où on les douchait ; le médecin de service de l'ambulance les présentait au Lagerarzt SS qui décidait de l'admission, de l'exemption de travail ou du renvoi du malade.

Un mot encore sur les autres installations se trouvant au bloc 28, qui était de tous les blocs du camp le plus propre et le plus rationnellement conçu. Il s'y trouvait une cuisine diététique, car on préparait pour le traitement des maladies du tube digestif, des soupes spéciales et même un pain spécial, comme si ces malades devaient guérir et comme si les sélections n'existaient pas. Il y avait une installation de rayons X, de rayons infra-rouge, d'héliothérapie, un petit laboratoire spécialement affecté à l'hôpital, une pièce réservée au triage des plantes médicinales, une salle d'opérations septiques, une salle d'examens pour les maladies des yeux des oreilles, du nez et de la gorge. Mais il y avait aussi au premier étage, une salle spéciale, la salle 13 où les SS pratiquaient des expériences sur nos camarades et dont l'accès était interdit. J'ai pu y pénétrer un certain nombre de fois sous prétexte de porter des médicaments : on y faisait, à l'époque, des essais sur des substances provoquant des abcès de fixation, pour le compte de certaines grandes usines de produits pharmaceutiques allemandes. Combien de contradictions dans les faits relatés ici qui feront sentir ce que l'atmosphère d'Auschwitz avait de démentiel !

Mi-octobre 1944, je fus muté au *Laboratorium Raïsko*. C'est à grand regret que je quittai le bloc 28, où j'étais parvenu à me maintenir bien que, depuis mi-juin, les dirigeants du laboratoire avaient demandé mon affectation comme histologiste au dit laboratoire. Pour des raisons diverses, il était bon que je quittasse le bloc 28, je ne pouvais pas faire surseoir plus longtemps à ma nomination à Raïsko.

Le *Laboratorium Raïsko* était situé dans une petite agglomération, à environ 4 km. du camp, dont les habitants polonais avaient été évacués et qui était entièrement habitée par des SS. Ce laboratoire relevait, quant à son fonctionnement technique, de la *SS Sanitätsstelle* Sud-Ost, elle-même rattachée à la direction du service de santé SS. de Berlin. Il était divisé en un certain nombre de sections : chimie, bactériologie, sérologie, biologie expérimentale, météorologie et enfin la section d'histologie, la plus modeste de toutes où je devais travailler pendant trois mois en compagnie de mon collègue Lévy-Coblentz, ancien chef de laboratoire de la Faculté de Médecine de Strasbourg et de la Faculté de Médecine de Paris. Quand je suis arrivé à Raïsko, la plus grande partie du matériel était déjà emballée et prête à être évacuée dans la région de Breslau en vue de l'avance russe. L'instrumentation que j'ai encore vu déployée, et en particulier celle dont nous disposions en histologie était très largement suffisante et du type le plus moderne. L'ensemble du mobilier, très rationnel et très élégant, ainsi que tout l'appareillage de laboratoire avait été fourni par les plus grandes maisons allemandes.

Une partie des instruments était d'origine française, achetés ou volés, je ne pus jamais le savoir avec précision. Notre travail d'histologistes consistait en examens anatomo-pathologiques de biopsies et d'autopsies provenant de différents camps du Lagerbereich Auschwitz, des hôpitaux SS du secteur Sud-Est, de certains hôpitaux civils de la région environnante, des élevages importants de chevaux et de chiens rattachés au camp. De plus, nous devions examiner certaines denrées alimentaires telles surtout des saucisses fabriquées à l'abattoir. Enfin, de temps en temps, nous étions mis à contribution pour des questions de cytologie par la station de botanique expérimentale située juste en face de notre laboratoire, dont le recrutement presque exclusivement féminin, relevait du camp de Birkenau. Pendant le temps où je me suis trouvé dans ce laboratoire, nous n'avons pas vu passer de pièces provenant de séries expérimentales sur l'Homme. La section d'histologie à laquelle était adjointe la parasitologie humaine et animale était le secteur le plus calme de tout le laboratoire Raïsko. Nous avions une moyenne de 8 à 10 examens par jour. Mais le chiffre total des examens fournis par les différentes sections du *Laboratorium Raïsko* en 1944 a dépassé le chiffre impressionnant de 113.000 dans lequel la part la plus importante revenait à la bactériologie. Une comptabilité des plus moderne enregistrait les réponses par catégories. Le laboratoire possédait un jardin étendu, des élevages d'animaux d'expériences, des réserves de matériel de laboratoire. Nous avions à notre disposition une bibliothèque où l'on trouvait de nombreux ouvrages de référence, des manuels classiques et des périodiques.

Le laboratoire Raïsko appartenait à l'organisation SS et on y faisait du travail scientifique, indépendemment de toute organisation universitaire. Le directeur était un médecin capitaine, *Haupsturmführer* SS Weber, 28 ans, parfaitement inféodé à l'idéologie SS, bactériologiste de profession et possédant une culture biologique étendue. Il tenait à augmenter le plus possible le nombre et la variété des examens faits pour justifier aux yeux des autorités SS centrales l'existence du laboratoire et sa propre existence dans ce laboratoire. Il y a peu de doute que les camps de concentration servaient de matériel d'étude pour établir de grandes statistiques biologiques et sanitaires comme aucune collectivité n'en avait encore fournie jusqu'alors. Mais dans le détail on pouvait assister parfois aux plus grands raffinements des techniques biologiques modernes et à des discussions menées avec un véritable sérieux scientifique sur des cas rares découverts dans les camps. La vanité professionnelle jouait un rôle prépondérant dans ces discussions pendant que jour et nuit l'infernale « cheminée » fonctionnait ! Les SS avaient tout intérêt à ce que ce laboratoire marchât bien ; car pendant que leurs camarades mettaient à l'épreuve le code d'honneur SS en se faisant tuer sur les différents fronts, fort actifs en automne 1944, le personnel technique SS du laboratoire Raïsko trouvait des raisons scientifiques et de bien public pour se maintenir à Auschwitz et y mener la belle vie. Au-dessous de Weber se trouvait un jeune bactériologiste *Obersturmführer* Delmotte, auquel un certain nombre de mes camarades durent obligatoirement confectionner une thèse de doctorat. A côté de lui un autre médecin, Münch, dirigeait directement la section d'histologie. Homme d'une quarantaine d'années, il venait tout juste d'être nommé *Untersturmführer*, c'est-à-dire médecin sous-lieutenant. Il n'avait donc dû donner que peu de garanties à l'organisation SS. Il nous trai-

tait en vrais collègues et inventait périodiquement de nouvelles astuces pour augmenter nos rations journalières. Chaque fois que quelque chose de louche se passait dans le camp, chaque fois qu'un camarade auquel nous tenions était en danger nous pouvions lui en parler à cœur ouvert et il intervenait dans la mesure de ses moyens. Je ne sais ce qu'il est devenu depuis lors ; c'est un exemple rarissime, mais non unique, d'un médecin SS qui, sous son uniforme, était resté un homme.

Nos relations psychologiques avec nos chefs hiérarchiques n'étaient guère faciles. Ils signaient les diagnostics et en étaient responsables devant les autorités centrales SS. D'un autre côté, nous étions obligés parfois de fausser ces diagnostics en même temps que les pièces pour ne pas entraîner la perte d'un camarade de camp. Pendant que nous étions revêtus de la blouse blanche de laboratoire, nous étions considérés comme personnel technique indispensable, dès que nous l'enlevions, nous redevenions des détenus soumis au règlement du camp. A part le privilège certain de pouvoir travailler dans un métier qui nous mettait à l'abri des intempéries et mauvais traitements et de l'épuisement physique, nous partagions la vie des détenus dont je vais à présent essayer de donner une image en relatant brièvement les événements principaux d'une journée de travail.

Le lever était sonné par une cloche dès 4 h. en été, puis, avec la diminution des jours, de plus en plus tard jusqu'à 6 h. en plein hiver. On avait juste le temps de se lever, bâtir le lit selon les règles prescrites, faire sa toilette, absorber un peu de liquide chaud et une croûte de pain s'il en restait de la veille. Pour les kommandos qui travaillaient dans les blocs, à l'intérieur du camp, on commençait la besogne au plus tôt. Pour ceux qui sortaient de l'enceinte, et c'était la grande majorité, il y avait tout d'abord le rassemblement (*Antreten*), puis la cérémonie du défilé (*Ausmarsch*). Le rassemblement, nullement désagréable pendant la bonne saison, devenait excessivement pénible durant l'hiver qui était fort rigoureux. A Auschwitz I, il n'y avait pas de place d'appel. Chaque kommando avait un endroit assigné entre les blocs et dans les rues du camp. Les colonnes se formaient par rang de cinq, chaque détenu ayant une place fixe dans un rang fixe, chaque dizaine étant contrôlée par un dizainier responsable. Il était donc très facile pour le secrétaire du kommando de vérifier rapidement la présence ou l'absence des détenus qu'il finissait généralement par connaître individuellement. Le relevé étant fait, c'était l'attente, pénible par le froid, et surtout longue les jours de brouillard, jusqu'au moment fixé par le commandant du camp, où la musique attaquait les marches de défilé. Les kommandos avançaient alors en un ordre étroitement fixé à l'avance et défilaient devant les autorités du camp placées en face de l'orchestre, près de la porte de sortie. Une discipline rigoureuse présidait à cette cérémonie : tous les *Blockälteste* étaient placés en serre file, une cinquantaine de mètres avant les officiels puis c'était les commandements successifs : « *Vordermann ! Seitenrichtung ! Abstand halten ! Mützen ab ! Hände anlegen !* » Nous étions à quelques mètres des autorités et les rangs de cinq passaient impeccablement alignés, en extension, au son des marches militaires. En franchissant la porte, le kapo annonçait le kommando ; et je n'oublierai jamais la voix tonitruante de notre kapo Bertram dominant le son de l'orchestre : « *Laboratorium Raïsko, hundert drei Häftlinge !* » Un secrétariat placé en face des autorités notait les colonnes et le nombre

des détenus quittant l'enceinte. A une cinquantaine de mètres de la porte, les bonnets étaient remis et la cadence rompue. Le défilé des quinze mille hommes durait tous les matins largement une heure, toujours avec le même cérémonial ; la seule variante était introduite les jours où le froid tombait plus bas que — 12° et où le commandant du camp décrétait qu'il n'y aurait pas de « Mützen ab ».

J'ai longtemps travaillé à l'intérieur de l'enceinte et cette vie devenait monotone et affaiblissante. Par contre rien n'était plus tonique que ces marches matinales succédant à la pénible attente du rassemblement. Escortés par des postes, aux fusils chargés, qui nous avaient rejoints dès la porte, nous longions à l'extérieur l'enceinte de béton, passions à côté des bâtiments administratifs SS, puis nous franchissions une deuxième barrière et arrivions à la rivière Sola. Nous la suivions sur environ trois kilomètres. Après avoir dépassé une deuxième chaîne de miradors, les postes mettaient leurs fusils en bandoulière, nous avions le droit de bavarder, nous étions hors du camp proprement dit. Presque tous les matins, nous assistions au spectacle grandiose du lever du soleil au-dessus d'un paysage entièrement givré, et lorsque le disque rouge apparaissait à côté de la chaîne des Beskides, la colonne devenait généralement silencieuse. L'express de Cracovie-Berlin que nous voyions passer chaque jour nous rappelait que la vie normale continuait pour d'autres humains ; les contours de la « casserole » pointant à l'horizon nous indiquaient certaines de nos perspectives d'avenir ; les cheminées de la « Buna » qui fumaient à quelques kilomètres signaient de loin un travail infiniment plus pénible que le nôtre qui pesait sur des milliers de camarades dans le camp voisin Monowitz ; le soleil levant et le contour des Beskides rappelaient à ceux qui y étaient sensibles que tout était contingent à côté des grands spectacles de l'univers.

Puis c'était l'arrivée à Raïsko, la rentrée au laboratoire, la reprise du travail. Vers la fin de l'après-midi, c'était l'heure critique et sacramentelle du nettoyage, le très célèbre *Saubermachen*. A la suite d'un signal, donné par le *Hauskapo*, il fallait immédiatement interrompre quelque travail que ce fût et nettoyer sans délai instruments, tables, armoires, lampes, plancher, etc. On consacrait bien une heure, tous les jours, à cette besogne dont l'importance apparaissait bien plus grande que celle du travail scientifique fourni. Juste avant de quitter le laboratoire, nous subissions l'inspection des locaux (*Abnahme*) dont la rigueur variait selon le sous-officier SS de service et selon son humeur. Certains d'entre eux étaient irascibles, vérifiaient la propreté de chaque tiroir, de chaque recoin, de chaque lampe, de chaque instrument. Malheur, s'il restait une poussière ou une toile d'araignée : c'étaient tout de suite des scènes tonitruantes, une paire de gifles, la privation d'un supplément de nourriture. Car les sous-officiers craignaient à leur tour une inspection du *Stabsschaarführer* (adjudant), qui à son tour était responsable de l'entretien du matériel et des locaux devant les dirigeants du laboratoire. On voit donc, jusque dans les plus petits détails, le même système diabolique : crainte du supérieur hiérarchique, mesures de coërcition permettant de se venger sur l'inférieur. Aucune compétence scientifique ne comptait plus devant une toile d'araignée : le fanatisme de la propreté, mesure parfaite d'esclavage, primait tout. Il fallait donc non seulement se tenir sur ses gardes devant les officiers quant au travail scientifique, mais éviter avant tout

de susciter la colère d'un sous-officier ; car en surplus, à son tour, le kapo qui nous ramenait au camp se croyait obligé de sévir lorsqu'il y avait eu un *Wirbel* (tourbillon) à la *Abnahme*.

Le laboratoire quitté, en rangées par cinq, nous rentrions au camp en un temps rigoureusement fixé, reprenions notre rang dans la file des kommandos qui se succédaient sous la porte au son de la musique avec une exactitude chronométrée. Puis c'était le rassemblement pour l'appel avec ses affres. La *laboratorium Raïsko* était certes un des meilleurs kommandos du camp. Revêtus d'une blouse de laboratoire, à l'abri et au chaud, faisant presque notre travail professionnel, travaillant et lisant en secret parfois pour nous, nous avions aussi la possibilité de discuter entre nous de problèmes scientifiques, philosophiques et même politiques. Mais il fallait prendre des précautions : nous avions toujours un mot de passe prêt, pour donner le change dans le cas où on nous aurait surpris. Mais comment pouvions nous oublier que nous étions parmi les privilégiés de ce camp quand nous voyions passer sur la route nos malheureuses compagnes de Birkenau, employées aux plus durs travaux de terrassement et de labour, entourées des féroces chiens gardiens et des kapos femelles inhumaines ! La fin de la journée, la *Abnahme*, la rentrée, les vexations dans le bloc, que nous réservait le *Blockälteste* qui haïssait les « professeurs », formaient une opposition flagrante avec les quelques heures de détente relative que nous procurait le travail de laboratoire. Nous menions donc une véritable existence double dissociée ; tout dans le camp était schizophrène, dément.

La journée de travail se terminait en été à 6 h. 1/2 puis avec le raccourcissement des jours dès la tombée de la nuit. Le rassemblement pour l'appel se faisait en un endroit fixé pour chaque bloc où, en rangs rigoureusement alignés, nous étions passés en revue et dénombrés par les *Blockführer* SS. L'appel pouvait durer un temps variable. La station debout, immobile, était excessivement pénible, surtout pendant la période froide. Chaque détenu n'avait qu'un souhait, c'est que rien ne cloche dans le dénombrement partiel et dans le total général des détenus. Si, au cours de la journée, il y avait eu des évasions, si le total général ne correspondait pas au total théorique prévu par la *Schreibstube* du camp, l'appel pouvait durer fort longtemps. Au moment où les nombres partiels étaient remis au commandement du camp, pour la confrontation avec le chiffre théorique, l'ensemble des détenus était figé au garde-à-vous, la tête découverte, dans un silence général impressionnant. C'était le moment crucial où l'appel collait ou ne collait pas. C'était le moment où se décidaient parfois des choses importantes pour l'avenir d'un certain nombre de détenus. C'était aussi le moment où se faisaient les pendaisons publiques. Les derniers jours de décembre au moment de l'appel, au dernier *Mützen ab !* de la journée, devant l'arbre de Noël rutilant de tous ses feux, quatre patriotes polonais furent pendus, et leurs cris : « A bas les tyrans, Vive la liberté » résonnèrent à travers le silence. Une autre fois, lors d'une pendaison, la corde se rompit, il y eut un remous dans cette masse silencieuse : tous étaient sûrs que, selon les traditions séculaires, le condamné serait gracié ; il fut ramené au Bunker où il fut exécuté le lendemain. Cet instant silencieux de la fin de la journée était impressionnant ; c'était le moment de laisser voguer les pensées

vers des sujets soigneusement refoulés au cours de la journée. Le commandement général « *Mützen auf ! Wegtreten* » rompait le silence ; la journée était terminée. Il nous restait une à deux heures pour manger, vaquer à des soins de toilette, aller bavarder avec les camarades, se coucher. La cloche annonçait la rentrée obligatoire dans les blocs ; un quart d'heure après, un deuxième coup ordonnait l'extinction des lumières; et c'était la nuit, plus ou moins bonne pour chacun, selon son équilibre physique et psychique.

Les dimanches et les jours de fête cet ordre était rompu. Une partie seulement des kommandos sortait pour le travail, la grande majorité chômait. L'appel avait lieu à onze heures, puis c'était le repos. Le dimanche après-midi, il y avait des séances de foot-ball, de basket-ball, de water-polo sous les acclamations bruyantes des spectateurs : il faut extrêmement peu de chose à l'homme pour le distraire des dangers les plus immédiats ! L'administration SS avait permis des distractions régulières pour les détenus, même les jours de semaine. Un cinéma projetait des actualités nazis et des films sentimentaux, et un cabaret fort prisé donnait des représentations fréquentées souvent par les autorités SS. Enfin il existait un orchestre très honorable, composé au début uniquement de musiciens polonais et remplacé ultérieurement par une nouvelle équipe de haute classe composée de musiciens de toutes nationalités, en majorité juifs. Le chef d'orchestre était professeur au conservatoire de Cracovie. Par un hasard singulier, j'ai assisté à la dispersion de l'orchestre polonais, scène inoubliable qui démontre une fois de plus toute la démence du camp. L'orchestre était en train d'étudier « l'invitation à la valse » de Weber quand un détenu accompagné d'un SS vint interrompre l'exécution. Les musiciens furent appelés un à un, déposèrent leurs instruments, quittèrent la salle pour se rendre au bloc de quarantaine, d'où ils devaient partir en transport pour l'Allemagne du nord ; c'était pour eux la vraie déportation car ils quittaient leur patrie. Je n'oublierai jamais leur figure : toute la scène me rappela une gravure célèbre de Rethel où l'on voit la mort interrompre un bal masqué et où les derniers musiciens quittent la scène.

La population du camp était constamment brassée par l'arrivée de nouveaux convois et par le départ de transports de Auschwitz vers d'autres camps. « Partir en transport » était toujours une menace désagréable, car on perdait instantanément tous les avantages matériels, grands et petits qu'on finissait toujours par acquérir à la longue dans un camp. C'était le départ vers l'inconnu, avec la fatigue des voyages et les difficultés d'un nouvel établissement dans un autre camp. Malgré tout, au moins pour les juifs, toujours menacés par les gazages massifs, un transport pouvait parfois être une voie de salut. Mais il fallait autant que possible être exactement renseigné sur la nature et la destination d'un convoi, et l'on pouvait alors faire le nécessaire soit pour en faire partie, soit pour y échapper. Les départs pour Buchenwald et pour Dachau étaient toujours extrêmement convoités, car Buchenwald représentait pour les Auschwitziens une sorte de paradis. Un jour un transport partit pour Natzwiller (Struthof) Bas-Rhin. J'étais violemment tenté d'en faire partie car c'était la rentrée en Alsace. Mais ayant appris de source sûre que c'était probablement un *Himmelfahrtskommando*, je renonçais à m'y faire affecter. Bien m'en prit, car

on ne sait que trop, à l'heure actuelle, ce qui advint des malheureux Auschwitziens qu'on transportait périodiquement au Struthof ; le peu qu'on en a retrouvé dans les cuves de l'Anatomie de la Faculté de Médecine de Strasbourg a été récemment enterré au cimetière de Strasbourg-Nord.

Grâce à ce brassage de la population des différents camps, nous étions fort bien renseignés sur ce qui se passait dans les autres centres de déportation. Nous avions parfois des nouvelles précises d'amis se trouvant à l'autre extrémité de l'Allemagne. Nous n'étions d'ailleurs pas entièrement coupés du monde, ni ignorants des grands événements qui se passaient sur les différents fronts. Des journaux allemands entraient au camp, un certain nombre de détenus avaient même le droit de s'y abonner. Mais nous étions bien mieux renseignés encore par la radio alliée que des camarades arrivaient à prendre clandestinement dans certains kommandos. Il fallait être extrêmement prudent dans la propagation des nouvelles, vu l'abondance des mouchards ; toute conversation politique étant strictement interdite, il fallait éviter de prononcer le nom d'une localité citée dans les communiqués. Il s'était constitué de véritables chaînes composées d'hommes très sûrs qui colportaient les nouvelles. Nous savions ainsi jour par jour quels étaient les points de l'avance foudroyante des armées alliées en France, et les prises de Paris, Bruxelles et Strasbourg furent secrètement, mais dûment fêtées. Nous apprîmes aussi très vite que les armées russes, quasi immobiles depuis août 1944 dans le proche secteur de Tarnow, avaient poussé une pointe sur Cracovie et y étaient entrées le 14 janvier. Nous nous attendions depuis longtemps à cet événement et nous nous demandions avec inquiétude si nous allions être abandonnés, liquidés ou évacués. Le surlendemain, arriva l'ordre d'évacuation générale d'Auschwitz.

(A suivre)

Présentation de

INTRODUCTION AU MONDE DE LA TERREUR (1)

Collection " Pierres vives ", Editions du Seuil, Paris, 122 pages, 60 francs

Bertrand d'ASTORG

Si nous nous occupons ici de ce livre, c'est que l'auteur y parle pertinemment de plusieurs écrivains allemands et que le phénomène de la terreur dont il traite, est apparu, pendant le règne et la guerre national-socialistes, comme une spécialité qui relève malheureusement de la juridiction des études germaniques. Dans un volume mince et très bien présenté, d'une écriture serrée qui s'élève par instants à une belle densité intellectuelle et spirituelle, M. Bertrand d'Astorg déploie un large panorama de la terreur, depuis sa réapparition à la fin du XVIIIe siècle, sous la Révolution française, jusqu'à son total épanouissement dans cette première moitié du XXe siècle qui touche à sa fin. Mais cet essai ne s'attarde pas à la description phénoménologique de la terreur ; il cherche plutôt à analyser, dans sa naissance et son développement, le terrorisme, c'est-à-dire la théorie de la terreur. Car, si la terreur est un phénomène ancien et s'est produit à tous les âges de l'humanité, sa justification théorique et son apologie sont des réalités tout à fait modernes.

Nous allons donc suivre, avec M. Bertrand d'Astorg, la genèse du terrorisme contemporain, mais en substituant à son analyse chronologique une rapide reconstruction logique. Nous y retrouverons toutes les idées familières à une certaine philosophie allemande qui cherche à transformer en valeur ce qui répugne à la sensibilité et au bon sens de l'homme normal. Le terrorisme constitue dans le sens exact du terme une idéologie, c'est-à-dire non point, comme certains prétendent, un système d'idées valables, mais un ensemble de thèses arbitraires, opposées à la nature autant qu'à la vérité. Quelles sont les principales composantes de l'idéologie terroriste ?

A sa base, le terrorisme affirme qu'il n'y a pas de différence entre le mal et le bien, que l'un et l'autre sont les aspects solidaires et complémentaires d'une même réalité. On aurait donc tort de les séparer et, encore davantage, de les opposer : ce sont « deux rouages également nécessaires et engrenés l'un sur l'autre pour que l'immense machine du monde poursuive sa course » (p. 20). « La sagesse ne consiste donc pas à fuir le mal et poursuivre le bien, mais à tendre le ressort qui meut l'un et l'autre engrenage » (p. 21). C'est en ces termes que l'auteur résume l'idée nouvelle et centrale du poème d'*Organt*, dans lequel

(1) Présentation faite à la Société des Etudes Germaniques, le 16 mars 1946.

Saint-Just, le premier des terroristes étudiés, proclame l'indistinction du bien et du mal, ce par quoi il se constitue précurseur de Nietzsche et de sa morale nouvelle qui se situe précisément *par-delà* le bien et le mal.

Le marquis de Sade, contemporain de Saint-Just, énonce un deuxième principe qui permet de faire bon marché de l'effort que l'homme déploie au milieu des forces mouvantes et moralement indifférenciées de la nature. Sade reprend l'ancienne antithèse de l'homme et de la nature, mais c'est pour attribuer le primat à la nature. Tout ce que fait celle-ci présente une supériorité, un caractère d'absolu que l'homme méconnaît et entrave par sa volonté de construction sociale et morale. L'homme, par sa conscience et sa volonté propres, vient interrompre le travail de la nature, « briser son devenir ». Or, le devenir, le fameux devenir allemand (« das deutsche Werden ») magnifié par Ernst Bertram dans un chapitre lyrique de son Nietzsche, se compose autant de destruction que de création. Mais l'homme, lui, voudrait créer sans se résoudre à la nécessité de détruire, et par là, il introduit des perturbations dans le processus de l'évolution naturelle. Un seul remède à cette erreur : la destruction du genre humain qui, d'après le marquis de Sade, « *en rendant à la nature la faculté créatrice qu'elle nous cède, lui redonnerait une énergie que nous lui enlevons en propageant* » (p. 33).

Un troisième moyen pour « démoraliser » l'homme et affaiblir sa confiance en lui-même et en sa mission, c'est de le persuader de la nullité de son existence individuelle. Sautant par-dessus plusieurs chapitres de l'essai de M. d'Astorg, nous arrivons à Nietzsche qu'il considère comme « le feu central du monde de la Terreur » (p. 103). Les citations qu'il emprunte à *La naissance de la Tragédie* glorifient en effet la disparition de l'individu et de sa souffrance dans le sein de l'Etre total : « *La lutte, le tourment, la destruction des phénomènes nous paraissent à présent nécessaires, vu la surabondance des formes innombrables qui se pressent et se bousculent dans l'existence, vu la fécondité débordante du vouloir universel* » (p. 82).

A cette philosophie de la nature — et c'est la quatrième et dernière étape de la dialectique terroriste — vient s'ajouter une philosophie de l'histoire. Si la discrimination entre le bien et le mal est une erreur de l'homme, si celui-ci doit modeler son action sur le jeu aveugle des forces de la nature, si, au surplus, l'individu et ses aspirations ne comptent pour rien au regard de la totalité chaotique dans laquelle il plonge et d'où il lui est défendu de vouloir émerger, il est évident que la forme ultime de l'histoire ne peut être que le combat, la guerre. C'est la conception « agonale » de la vie dont le coryphée par excellence est Ernst Jünger. C'est lui qui, dans son livre *Der Kampf als inneres Erlebnis*, célèbre la guerre comme sommet de la civilisation (*die Hochkultur des Kampfes*) et qui place la valeur suprême non dans les fins du combat, mais dans sa forme : « *Nicht wofür wir kämpfen ist das Wesentliche, sondern wie wir kämpfen* ». M. Bertrand d'Astorg cite la fin de son ouvrage sociologique *Der Arbeiter* paru en 1932, et qui opère le renversement complet de nos vieilles valeurs humanistes. « *Les extraordinaires préparatifs de guerre que l'on peut observer dans tous les domaines de la vie, montrent que l'homme est résolu à fournir ce travail. C'est ce qui remplit d'espoir tous ceux qui aiment profondément l'humanité* » (p. 90).

Informé par une telle doctrine, l'individu saura désormais qu'il est

vain et vulgaire de poursuivre le bonheur, que la noblesse consiste au contraire à abdiquer sa volonté propre et à s'immerger dans le courant vital, dans « l'innocence du devenir » comme dira Nietzsche. Il ne reste plus qu'à lui faire admettre l'identité entre l'être total et le peuple qui en est la manifestation visible, et le voilà prêt à participer à la grande œuvre de terreur qui doit régénérer le monde. A moins qu'elle n'ait pour objet de l'anéantir. Car c'est le plus parfait nihilisme qui inspire en dernière analyse l'élite de ce mouvement terroriste. Un document d'un intérêt exceptionnel vient d'être publié, et qui est de nature à compléter dans leur ligne exacte les textes cités par M. Bertrand d'Astorg. Il s'agit de notes de journal d'un officier S. S. exécuté en novembre dernier dans la zone américaine pour avoir organisé des groupes de combat contre l'armée d'occupation. Celui-ci écrit. à la date du 28 octobre 1945, en disciple authentique de Jünger : « *Tous nos chefs sont des traîtres. Ils n'ont pas rempli leur mission historique. Hitler était le marteau de l'œuvre de destruction, mais il éclata avant d'avoir achevé sa grandiose œuvre de destruction. Le crime de nos chefs n'est pas d'avoir perdu la guerre, mais de n'avoir pas détruit auparavant à tout jamais la civilisation* ». (Publié par le *Journal de Genève* du 23-2-46. Reproduit par le bulletin « *Articles et documents* » du Secrétariat à l'Information, nouvelle série, n° 490, du 2 mars 1946).

Nous n'avons pas la prétention de résumer l'ensemble de l'essai dont nous venons de dégager quelques idées maîtresses. Avant d'indiquer brièvement les positions constructives de M. d'Astorg, il faut s'expliquer sur une difficulté soulevée par la méthode qu'il emploie. On lui a reproché de déformer, par le choix des textes, les écrivains qu'il met en cause, et notamment Nietzsche. Malgré quelques paroles imprudentes sur celui qui constitue la personnalité la plus complexe du monde germanique, je ne pense pas que cette critique soit fondée. Car nous avons affaire, non pas à une étude sur Nietzsche, mais sur le terrorisme, et ce qu'on envisage, c'est l'apport nietzschéen à cette doctrine. Et sur ce plan, il faut reconnaître que les textes utilisés justifient entièrement leur interprétation. Ces idées sont contraires aux aspirations profondes de Nietzsche, mais ce sont elles qui ont fait école, bien plus que l'humanisme de *Menschliches* et la mystique de *Zarathustra*. Or, le sociologue qu'est M. d'Astorg est en droit — comme l'a fait du reste M. Vermeil dans son ouvrage *L'Allemagne* — de s'en tenir à ce point de vue sociologique. Tout au plus aurait-il pu marquer explicitement que le grand penseur et martyr solitaire était encore autre chose qu'un précurseur du national-socialisme.

C'est d'ailleurs à Nietzsche que M. d'Astorg emprunte la distinction féconde qui lui permet de dominer ce monde de la terreur dont il évoque les dangereux vertiges. A la magie sombre des entraînements dionysiaques, il oppose la volonté ordonnatrice de la clarté apollinienne. « La conception apollinienne, écrit-il, est celle de l'homme fait pour le bonheur ; non de l'homme déchaîné mais de l'homme éduqué ; non de la joie satanique dans les ruines, mais de la joie dans les cités harmonieuses et les champs cultivés ; non d'un monde mobilisé et tendu vers la guerre, mais d'un monde libéré et organisé pour la paix. Non de la terreur, mais de la sérénité » (p. 105). Sans construire d'équivoques et nocives antithèses comme celle de *Kultur* et *Zivilisation*, M. d'Astorg définit (p. 55) deux types de civilisation : la « civilisation des limites et de la qualité » et la « civilisation des possibles ». c'est-à-dire de la

démesure. Seule la première s'accorde, à ses yeux, avec la vocation réelle de l'homme qui consiste à rechercher son bonheur dans la réalisation de la qualité. Par ce souci de l'humain, qui ne peu ts'épanouir qu'à l'intérieur de certaines limites imposées à notre condition, cet essai contribue pour sa part à une révision des valeurs modernes, qu'il est urgent de mener à bonne fin, si l'on tient à restaurer une des grandes forces de l'Occident, son humanisme. L'idéologie germanique dont l'orientation anti-humaniste s'affirme au XIXe et au XXe siècle avec une passion croissante, culmine dans la formule de Jünger qu'il est bon de nous remettre sous les yeux : « *La meilleure réponse à la trahison de la vie par l'esprit, c'est la trahison de l'esprit par l'esprit..* » (page 88). Cette déclaration révélatrice contient à l'adresse de notre humanisme un avertissement dont il serait nécessaire de préciser la portée. Il est vrai que l'esprit a partiellement déserté la vie pour se livrer, au-dessus de la réalité, à des spéculations gratuites dans une sorte d'espace absolu. Sans doute que l'activité spirituelle, pour maintenir son élasticité créatrice, exige une grande marge de liberté et même de gratuité. Mais elle doit se consacrer également, et dans une mesure notable, à l'aménagement de la cité et à la solution du problème social. M. Vermeil note justement, à propos de l'humanisme, que c'est « pour n'avoir pas résolu sur un plan vraiment universel le problème social que tout le système menace actuellement ruine » (*L'Allemagne*, p. 25). C'est cette carence qui a fait la force de la barbarie terroriste.

Louis LEIBRICH.

Ernst JÜNGER apôtre de la paix [1]

Un hasard amical a mis entre nos mains la deuxième épreuve du nouveau livre de Ernst Jünger, un petit volume de 51 pages, qu'il doit publier à la « Hanseatischhe Verlagsanstalt » de Hambourg ; il porte le beau titre de *La Paix* et en sous-titre : « Un mot à la jeunesse d'Europe. Un mot à la jeunesse du monde ». L'auteur fut, nous dit-on — mais nous n'avons pas pu vérifier ces renseignements — inscrit d'abord sur la liste des criminels de guerre, puis sur la liste noire des écrivains interdits; le voilà, en quelques mois, devenu le porte-parole d'une Allemagne souffrante et non-repentante. Ainsi triomphant, celui qui avait bâti sa conception de la vie et sa vie même sur la formule célèbre: « La guerre est la mère de toutes choses », qui écrit encore qu'elle est « la grande forge des peuples, comme elle est celle des cœurs » (p. 36) se fait l'apôtre de la paix ; celui qui incontestablement fut un des responsables spirituels des événements de 1933 à 1945 et donc de l'hécatombe de la jeunesse européenne, lance un appel aux survivants; celui qui a vainement essayé de concilier les droits de l'individu et les exigences de la collectivité, les revendications de sa forte personnalité et les conceptions du national-socialisme, s'arroge le droit de lancer un message à la jeunesse du monde et de lui indiquer la voie de l'avenir.

Nous pouvons à bon droit nous étonner que la censure anglaise laisse imprimer ce manifeste (2) dont tant de phrases choquent et scandalisent une conscience humaine. Nous nous proposons de l'examiner avec toute l'impartialité possible en le suivant page à page.

Une courte introduction nous renseigne d'abord sur la genèse de ce libelle ; il fut esquissé dans ses grandes lignes au cours de l'hiver 1941 et rédigé entièrement dans l'été de 1943. La situation s'est transformée certes (*inzwischen hat sich die Lage der Dinge geändert*), ce qui est un euphémisme délicieux pour désigner l'anéantissement des forces allemandes — mais ce sont les mêmes remèdes qui permettront à l'Europe et au monde de guérir. L'auteur remercie tous ceux qui, ayant lu le manuscrit, lui ont gardé le secret, en particulier le général von Stülpnagel, « l'homme chevaleresque », sous la protection duquel cet écrit est né (3).

Ernst Jünger n'a donc pensé à élaborer un programme de paix qu'au moment où l'avance allemande à l'Est se trouvait stoppée, où l'hiver permettait aux Russes de refouler leurs ennemis ; il l'a achevé à l'époque où nul ne doutait plus de la défaite allemande et il l'a gardé secret pour le publier sous l'occupation étrangère. Peut-être même ne l'aurait-il pas rédigé sans la protection et l'intervention du général von Stülpnagel. L'épithète de « chevaleresque » octroyée à celui qui fit fusiller tant de

(1) Communication faite à la Société des Etudes Germaniques, le 11 mai 1946.

(2) Nous venons d'apprendre qu'il a été interdit, mais imprimé et diffusé clandestinement.

(3) Il y aurait lieu de préciser le rôle respectif des deux généraux von Stülpnagel que nous avons hélas ! connus.

Parisiens claque comme une insulte. De plus, nous avons sous les yeux, en traduction, des extraits d'un exposé fait par le général von Stülpnagel en février 1942, alors que les chefs militaires allemands considéraient la guerre comme perdue — provisoirement — et souhaitaient une paix qui leur permît de recommencer l'opérations dans des conditions meilleures, vingt-cinq ans plus tard. Il y disait notamment : « Que nous importe une défaite temporaire si, par la ruine et la destruction des gens et des industries que nous aurons apportée chez nos ennemis et nos voisins territoriaux, nous obtenons une marge de supériorité économique et diplomatique plus grande qu'en 1939 !... La conquête du monde comportera de nombreuses étapes, mais le facteur essentiel, c'est qu'à la fin de chaque étape nous possédions un plus grand potentiel économique et mécanique que nos ennemis... Cette guerre sera ainsi une victoire en dépit d'une défaite temporaire, parce qu'elle signifiera un pas en avant vers notre puissance mondiale... etc. » La juxtaposition de ces deux dates (hiver 1941-février 1942) et de ces deux documents (l'écrit de Jünger et le rapport de von Stülpnagel) nous amène à nous demander si l'écrivain ne nous offre pas, en 1946, une bombe à retardement amorcée par le général, en 1942, s'il n'est pas un des pions chargés de réaliser, sur l'échiquier mondial, le plan de campagne élaboré par les chefs militaires allemands.

Ce petit livre comporte deux parties intitulées : « La semence » et « Le fruit ».

« On peut bien dire, écrit Jünger, dès le début, que cette guerre a été le premier ouvrage collectif (*allgemein*) de l'humanité. La paix, qui la terminera, doit être le deuxième » et il faut que la maxime qui présidera à son élaboration soit : « La guerre doit porter ses fruits pour tous » (*Der Krieg muss für alle Frucht bringen*). Nul doute que, dès l'hiver 1941, il n'ait pensé aux peuples oppressés, aux Polonais écrasés, aux Français fusillés et spoliés, aux Juifs exterminés, plutôt qu'aux Allemands encore maîtres de l'Europe.

Où trouver la bonne semence ? D'où naîtra ce fruit merveilleux qu'est une paix féconde ? Dans les sacrifices consentis par tous : par les soldats de tous les peuples (Jünger pense-t-il aux Alsaciens enrôlés dans l'armée allemande et morts sur le front russe ?); par les travailleurs de tous les pays (envisage-t-il les millions d'esclaves ?) ; par tous ceux qu'emportèrent la faim, la maladie, les bombes, le phosphore liquide (évoque-t-il les morts de Coventry et d'Oradour ?) Ainsi la guerre totale, voulue et imposée par les chefs militaires et nazis d'Allemagne, la guerre criminelle, se trouvera justifiée, puisque l'innombrable armée des victimes innocentes constitue la « semence » d'où naîtra une paix qui apporte des fruits à *tous*. Cette « guerre civile mondiale » (*Weltbürgerkrieg*, p. 8), au cours de laquelle on rencontrait chez l'adversaire des hommes plus proches de nous que nos camarades de combat, engendra enfin la véritable paix. Nous regrettons que Jünger n'ait pas compris et proclamé plus tôt ce caractère de « guerre civile mondiale » que devait prendre et qu'a pris le conflit, par exemple, avant 1939, ou avant qu'il eût l'occasion d'écrire « *Jardins et Routes* (*Gärten und Strassen*, le récit de sa « campagne de France »), ou même avant l'attaque contre la Russie. La guerre n'avait sans doute pas suffisamment dispersé en Europe et dans le monde la « semence » de paix.

On pourrait se demander si les martyrs des camps de concentration nazis constituent aussi la semence de la paix future. E. Jünger ne sem-

ble pas l'envisager, mais il ne les oublie pas; il traite cette question avec la même froideur réfléchie, d'un point de vue éthique, et en se gardant soigneusement de parler des bagnes du national-socialisme, d'y faire même une allusion précise. Le siècle précédent, dit-il, avait imaginé de grandes théories, par exemple, celles de l'égalité ou de l'inégalité des hommes, qui, appliquées aux individus, aux races, aux peuples, entraînèrent les premiers sacrifices, et ensuite la soif du sang devint incommensurable. On vit alors, de l'Extrême-Orient jusqu'aux Hespérides, du Sud jusqu'à l'Océan Glacial, la terreur sévir et faire la loi ; on vit même, dans certains pays, alterner la terreur blanche et la terreur rouge. Ernst Jünger oublie de mentionner que, pendant des années, dans les pays occupés par les armées allemandes, il n'y eut qu'une sorte de terreur : la terreur brune, et qu'elle ne changea que pour devenir toujours plus effroyable. Il n'a pas tort de déclarer que les atrocités resteront la honte de notre siècle, mais il oublie que la Gestapo, les S-S et l'Africa-Korps ont été les grands pourvoyeurs de honte du xxe siècle. Il ne se trompe pas lorsqu'il écrit que l'humanité gardera la mémoire des « antres de la mort », mais c'est commettre un sacrilège que de faire d'eux les « monuments-témoins » (*Mahnmale*) de cette guerre, ainsi que le furent, pour celle de 1914-1918, Douaumont et Langemarck.

Après avoir envisagé la guerre comme une combinaison (*Zusammenspiel*) de passions, de douleur et de feu nécessaire pour créer l'ordre nouveau (*die neuen Ordnungen*) découvert par l'intelligence (p. 17), Jünger étudie le fruit de cette guerre et, tous les peuples ayant fourni leur contingent de sacrifices et de souffrances, il en déduit que « par conséquent, la paix doit leur apporter ses fruits à tous aussi ; c'est-à-dire que cette guerre doit être gagnée par tous. » Nous traduisons mot à mot ce texte inouï pour donner l'équivalent exact de l'allemand : « *daher muss auch ihnen allen der Friede Frucht bringen. Das heisst, dass dieser Krieg von allen gewonnen werden muss* » (p. 21). Sinon, la guerre sera perdue par tous (p. 24).

Cela ne signifie pas qu'il n'y aura ni vainqueurs, ni vaincus, et il faut même souhaiter une décision militaire nette (*eine klare Waffenentscheidung*), car une « paix d'entente » (*ein Verständigungsfriede*) n'est pas possible. Mais il ne peut pas davantage être question d'une paix de violence, qui ne constituerait qu'une fausse paix (*Scheinfriede*). Jünger envisage une paix, que l'on pourrait appeler impériale. La guerre nous a donné l'avantage positif d'une désagrégation des frontières ; elle verra la victoire des empires sur les états nationaux ; par son ampleur, qui a fait de la terre comme un champ de bataille, elle est conforme à l'histoire humaine, qui tend vers un ordre planétaire. Les nations devront donc s'unir et s'allier, contracter de véritables mariages (*Bündnis von Leib und Gut*), dans lesquels chacune s'apportera elle-même en dot ; elles constitueront ainsi de nouveaux empires (*Reiche*) plus grands et, comme l'accroissement de superficie et de puissance est le signe de la victoire, chacune d'elles aura gagné la guerre.

Jusqu'ici Jünger est resté dans le domaine de l'abstraction et, lorsqu'il écrit que l'Europe doit devenir la partenaire des grands empires, il reste dans le vague. Soudain, il dévie de la ligne qu'il suivait, entre dans le détail, apporte des précisions, d'abord pour exalter Napoléon, qui parut réaliser « le vieux rêve de la grande monarchie unie » (p. 28), puis, pour attaquer le traité de Versailles, la Société des Nations et aussi l'Allemagne de 1940, qui recommença les erreurs de Ver-

sailles et parla d'une Europe nouvelle, mais en fit « le déguisement impérial d'un état national en guerre » (*die imperiale Verkleidung eines kämpfenden Nationalstaats*, p. 30-31). Il est particulièrement regrettable que les rapports entre la France et l'Allemagne se soient gâtés; l'occupation a, du moins, laissé des semences d'amitié, car « les meilleurs des deux peuples » (*die Besten der Völker*) apprirent à se connaître et à s'estimer, mais presque tout ce qu'on entreprit d'Etat à Etat échoua.

Puis, après avoir dit la nécessité de guérir l'esprit et de dompter les passions, qui ont engendré tant de maux, Jünger en arrive au châtiment des coupables, qui doit précéder l'union (*der Einigung geht Reinigung voraus*, p. 34). Certes, il faut restaurer le droit, mais en visant l'ordre et la guérison (p. 33) ; il faut un jugement, mais où les accusateurs, qu'il s'agisse de partis ou de nations, ne soient pas en même temps des juges (p. 33-34). Seul, celui qui ne connaît pas la haine pourra établir une distinction entre le soldat et le bourreau, le combattant et le meurtrier ; si les « partis » s'arrogent ce droit, ils feront des criminels des martyrs ou des héros nationaux, (p. 34).

Jünger insiste sur la nécessité de faire justice (*gründlich Justiz schaffen*), mais il se garde de préciser qui pourra bien juger, puisqu'il élimine tous ceux qui sont à la fois juges et parties.

Il est plus précis en ce qui concerne les conditions de la paix, « qui doit atteindre les buts inclus dans la guerre considérée comme un tout » (*die Ziele zu erfassen, die im Kriege als Ganzem eingeschlossen sind*, p. 34). Il envisage, en première ligne, trois problèmes à résoudre :

1°) Le problème de l'espace, car le simple fait que les états dits agresseurs ou totalitaires luttent pour l'espace prouve que le partage de la terre doit être refait (*dass die Aufteilung der Erde... der Aenderung bedarf*, p. 35). Cela rappelle étrangement le slogan de l'espace vital et la propagande du Dr Gœbbels. Reconnaissons que Jünger veut procéder à cette nouvelle répartition des terres pacifiquement, « non par des conquêtes, mais par des alliances, par des traités ».

2° Le problème du droit. Contrairement à ce qui se passa dans les états totalitaires, on devra respecter les droits, la liberté et la dignité de l'homme dans quelque pays que ce soit. Pourquoi l'auteur ajoute-t-il aussitôt : « Il ne peut y avoir de paix durable que celle qui est conclue entre des peuples libres » ?

3° La réalisation de l'Ordre Nouveau, c'est-à-dire des « formes de vie du travailleur ». Jünger reprend ici la thèse qu'il a développée dans *Der Arbeiter*, en ajoutant que la paix sera réussie, si les forces consacrées à la mobilisation totale deviennent disponibles pour créer.

Il revient ensuite sur la question de l'espace, qui est particulièrement importante pour l'Europe et ne peut être résolue que par des traités. C'est une entreprise prométhéenne, pour laquelle il existe toutefois des précédents et des modèles. Jünger exalte la formation de l'unité italienne par Cavour et celle de l'unité allemande par Bismarck, ce qui ne laisse pas de surprendre, mais il reprend ensuite son idée que maintenant les nations doivent se fondre dans les empires (*Imperien*) et il cite comme types d'états divers et unis : la Suisse, les Etats-Unis d'Amérique, l'Union Soviétique, l'Empire britannique. Il ne méconnaît pas les difficultés qu'il faudra vaincre pour fonder l'Europe et « conférer l'unité géopolique » à un espace que l'évolution historique a diversifié. Mais il ne veut pas entrer dans le détail, ce qui, dit-il n'au-

rait pas de sens. Il se borne à énoncer et exposer les deux principes organiques de cet empire futur : « celui de l'unité et celui de la multiplicité », dont l'union permettra de « réconcilier les deux grandes directions prises, à notre époque, par la démocratie, dans l'état autoritaire et dans l'état libéral » (*In dieser Verbindung werden sich zugleich die beiden grossen Richtungen versöhnen, die die Demokratie in unserer Zeit gewonnen hat, und zwar im autoritären und im liberalen Staat*, p. 38). Toutes deux sont fondées, mais la vie ne peut être ni entièrement disciplinée, ni entièrement libre. Il vaut mieux séparer les secteurs (Jünger parle de « *Schichten* ») qui reviennent à l'un et à l'autre. Sera unifié et organisé selon les formes de l'état autoritaire « tout ce qui concerne la technique, l'industrie, l'économie, les communications, le commerce, les mesures et la défense », c'est-à-dire ce qui est « *zivilisatorich* ». Par contre, la liberté dans la diversité sera de règle pour tout ce qui est « *kulturell* » : histoire, langue et race, coutumes, usages et lois, culture, art et religion. Au sein de cette unité européenne, qui sera « *raumpolitisch* », les peuples vivront libres sous la protection de « l'Etat » et alors « l'Europe pourra devenir une patrie, mais dans son espace, il restera bien des matries et maints pays » (*Europa kann Vaterland werden, doch bleiben viele Mutterländer, bleibt manche Heimat in seinem Raum*, p. 39). Dans la nouvelle maison, il sera possible d'être plus librement que dans l'ancienne, Breton, Guelfe, Wende, Basque, Crétois ou Sicilien, et l'Alsacien pourra « vivre Allemand ou Français », sans se trouver contraint d'adhérer à l'une ou à l'autre des deux nations ; avant tout, il pourra être Alsacien, comme il lui plaira (*Vor allem aber kann er als Elsässer leben, wie es ihm gefällt*, p. 40). Au moment où il écrivait cela, Jünger connaissait sans doute le traitement infligé aux Alsaciens par son pays, spécialement par le Gauleiter Wagner ; sa vision d'avenir était d'une idéalité cynique.

Nous arrivons alors à la partie la plus surprenante de ce plaidoyer, à son couronnement religieux. La paix ainsi éablie ne peut pas avoir pour unique base la raison humaine ; elle ne peut pas être assurée de durer, si elle n'est qu'un simple contrat juridique : elle doit être un « contrat sacré » (p. 40). Alors seulement on atteindra la cause profonde du mal : le nihilisme, analysé par Nietzsche, romancé par Dostoïewski, développé surtout en Russie et en Allemagne, ce qui explique l'acuité du conflit entre ces deux pays, dont l'amitié peut supporter la paix du Monde: Puis, en deux pages étonnantes, Jünger montre l'apport de chaque pays dans l'union européenne, mais en la fondant sur une théologie.

En dépit de tous les traités nous nous enfoncerons toujours plus dans le néant, si cette transformation n'est pas en même temps « théologique » (*wenn die Wandlung eine humanitäre bleibt und nicht von einer theologischen begleitet wird*, p. 41). Or, bien des signes annoncent que la Russie va compléter sa révolution technique et politique en lui donnant un couronnement métaphysique. De même, en Allemagne, lorsque le règne des « technocrates » aura pris fin, on découvrira dans le peuple une importante et vivante réserve de spiritualité, de noblesse, de vérité et de bonté, et l'on verra quel courage inouï des martyrs encore inconnus ont déployé dans la lutte contre les « puissances de l'anéantissement (*die Mächte der Vernichtung*, p. 41-42). Pour la France, une fois la haine disparue, on verra quelle part importante elle peut avoir dans cette unification paisible, car, depuis longtemps, l'esprit français tend à l'unité : c'est le Français qui déjà, dans sa pensée et dans sa vie,

s'est le plus approché de l'idéal du « bon Européen ». L'Angleterre devra certes modifier sa politique pour tenir compte de l'union des nations européennes, mais elle apportera en dot sa raison froide et son bon sens. Enfin, à l'instant même où l'Europe s'élèvera au rang de continent, nous aurons besoin de ce que l'Amérique possède déjà : la « tradition constructive » (*die Tradition im Aufbau*, p. 43).

Et voici la tâche des individus. Chacun doit combattre le nihilisme dans son cœur et, pour cela, limiter la technique à son domaine en subordonnant sa puissance, aux forces humaines et divines. C'est ici que l'évolution de *Jünger*, son retournement, auquel conviendrait le terme de « *Umschlag* » cher aux critiques allemands, se manifeste avec éclat : il réclame comme science première la « Nouvelle Théologie », connaissance des raisons les plus profondes et de l'ordre le plus élevé » (p. 44), et il lui soumet les autres. Tout philosophe, tout artiste, tout savant, qui, aujourd'hui fait partie de l'élite, « est aussi le plus proche de l'inexplicble — là, où la connaissance doit céder le pas à la révélation » (*ist auch am nächsten am Unerklärlichen — dort, wo Erkenntnis der Offenbarung weichen muss*, p. 44). Le danger est si grand qu'il faut « exiger de l'individu une décision, c'est-à-dire une profession de foi », ou, si ce n'est pas la foi, que ce soit du moins la « *Frömmigkeit* », la volonté de vivre en juste (*das Bestreben, im höchsten Sinn gerecht zu leben*, p. 44). La tolérance sera limitée dans la mesure où l'on refusera aux nihilistes, aux purs techniciens et aux contempteurs de toute morale impérative le droit de conduire les hommes. Celui qui ne jure que par l'homme et la sagesse de l'homme ne peut être le juge qui prononce la sentence, le maître qui instruit, le médecin qui guérit, le fonctionnaire qui sert l'Etat. Ces existences mènent à des chemins au bout desquels les grands maîtres sont les bourreaux » (*Wer nur auf Menschen und Menschenweisheit schwört, kann nicht als Richter sprechen, wie er als Lehrer nicht weisen, als Arzt nicht heilen, und als Beamter dem Spaat nicht dienen kann. Es führen diese Existenzen auf Wege, die damit enden, dass Henker die grossen Herren sind*, p. 44). L'Etat ne fera confiance qu'au citoyen qui « professe sa foi en une raison supérieure à la raison humaine » (p. 45), car l'Etat a toujours besoin de la foi, s'il ne veut pas sombrer en peu de temps (*immer ist ja der Staat auf Glauben angewiesen, wenn er nicht in kurzer Zeit verfallen oder sich in Feuer verwandeln will*, p. 45).

Rien d'étonnant, si le libéralisme est impuissant à fonder l'ordre en triomphant du nihilisme, car il est son père. On ne pourra le vaincre vraiment et établir la paix qu'avec l'aide des Eglises (*die wahre Besiegung des Nihilismus und damit wird der Friede nur mit Hilfe der Kirchen sein*, p. 46). L'Etat est pareillement impuissant à former l'homme complet, car il faut pour cela une certitude plus haute que celle de ses écoles et de ses Universités. Pour suppléer à cette insuffisance les Eglises devront se renouveler en revenant à leurs origines ; les meilleurs cerveaux devront se consacrer à la théologie, qui sera la plus élevée des sciences (*die oberste der Wissenschaften*) et à laquelle l'Etat devra accorder la prédominance (*Vorrang gewähren*, p. 47).

L'Europe aura naturellement une multiplicité d'Eglises, mais, seule, l'Eglise chrétienne pourra être « Eglise d'Etat », car elle a le plus de force, le plus de foi, le plus de rayonnement ; dans ses livres saints on trouvera le modèle qui est à la base de l'histoire humaine, de la

géographie humaine, et c'est sur eux que les hommes prêteront serment à l'Union européenne. Celle-ci devra s'étendre aux religions, et Jünger considère comme nécessaire l'union de l'Eglise (catholique) et de la Réforme (protestante), afin de reconstituer l'unité occidentale.

Telle est la paix juste, qu'il s'agit de réaliser politiquement, spirituellement, religieusement, quel que soit le vainqueur. Mais si un entendement vulgaire devait l'emporter selon des principes techniques, elle ne serait que la préparation d'un nouveau conflit, encore plus terrible, dont l'accroissement des moyens de destruction ferait le « grand triomphe de la mort ». Chaque individu doit se rendre compte qu'il faut prendre parti pour la juste cause dans la lutte entre les puissances du néant et celles de la vie.

Nous avons présenté ce petit livre avec un très grand souci d'objectivité, en accordant la place la plus importante aux parties constructives et spécialement à celles qui montrent l'évolution de Jünger. Nous ne lui reprocherons pas d'être devenu si rapidement pacifiste et chrétien : mais cette « conversion » soudaine comporte peut-être plus d'opportunisme que de conviction ; elle aurait eu plus de valeur, si le néophyte avait proclamé sa foi nouvelle à l'époque où le national-socialisme combattait le christianisme. Jünger dédie cette œuvre à son fils, qui, écrit-il dans sa préface, a expié dans les cachots sa résistance à la « tyrannie intérieure » et, par une tragique coïncidence, fut tué « sur les falaises de marbre » de Carrare : cette mort l'a frappé, humanisé, et nous nous inclinons devant sa douleur, en regrettant toutefois qu'un deuil personnel ait été nécessaire pour lui enseigner le respect de la souffrance humaine et pour l'humaniser. Mais Jünger fut un des représentants les plus marquants de la littérature allemande d'avant-guerre ; la plupart de ses livres ont poussé la jeunesse allemande vers l'aventure, c'est-à-dire vers la guerre et vers le national-socialisme (auquel il était lui-même suspect) et B. d'Astorg a pu très justement le faire figurer à la suite de Nietzsche dans son *Introduction au monde de la terreur* (1). Ses états de service ne justifient pas un livre où le nom d'Hitler est aussi soigneusement évité que le terme de national-socialisme, où la culpabilité de l'Allemagne est diluée dans une vague responsabilité, générale et individuelle à la fois, créée par l'adhésion du XIXe siècle philosophique au libéralisme, où l'auteur se fait tardivement l'apôtre d'une paix qui puisse être aussi fructueuse pour le coupable que pour la victime. Puisque Jünger lance maintenant au monde une profession de foi chrétienne, nous nous permettrons de lui recommander un comportement chrétien ! Qu'il fasse retraite, c'est-à-dire médite dans le silence sur sa propre responsabilité et sur les devoirs qu'elle lui crée ! Qu'il fasse oraison et s'adresse à Dieu, lui demande de pardonner ses égarements ! Qu'il fasse pénitence et se présente aux victimes non en prédicateur intéressé, mais en pécheur conscient et repentant ! Alors peut-être certaines de ses idées, qui furent belles à l'époque de la Société des Nations et n'ont plus guère que le charme décevant d'un mirage, retrouveront-elles la possibilité d'être fécondes.

J.-F. ANGELLOZ.

(1) Voir, dans le présent numéro, la présentation de ce livre par M. LEIBRICH.

CHRONIQUE D'ALLEMAGNE

I. Chronique politique

Depuis notre dernière chronique, la situation a rapidement évolué.

D'une part, les contours, les tendances et les programmes des partis se sont précisés. Leur opposition idéologique s'est avivée, reflétant parfois des affinités plus ou moins prononcées ou étendues avec l'une ou l'autre des puissances occupantes. Chez leurs chefs, on peut observer un raidissement dans les appels aux vainqueurs et dans les revendications nationales.

D'autre part, les gouvernements militaires ont poursuivi leur œuvre de réorganisation dans des directions différentes et les zones ont évolué diversement. Les Ministres des Affaires Etrangères des 4 puissances occupantes ont tenu deux conférences à Paris, l'une en avril-mai, l'autre en juin-juillet. Les passes d'armes qui ont eu lieu à propos du problème allemand ont fait ressortir de profondes divergences. L'Allemagne est l'un des terrains où se livre une âpre lutte d'influence politique, économique et stratégique.

Nous allons tenter d'analyser clairement les données du problème et d'exposer la situation actuelle.

A. — *LA SITUATION POLITIQUE*

1° *Les partis*

Au cours des mois passés, les partis ont accéléré leur réorganisation, cherché à élargir le cadre de leur activité. Reconstitués régionalement à l'intérieur des *pays*, puis autorisés à étendre leur organisation aux zones, ils s'efforcent actuellement de se donner une base nationale, avec des organes centraux.

a) Pour le parti communiste qui s'est reformé régionalement et agit selon la situation locale, mais en fonction d'un programme unitaire, la base nationale existe pratiquement et la centralisation ne pose pas de problèmes intérieurs.

Le parti socialiste unifié (*Sozialistische Einheitspartei Deutschlands*), constitué à Pâques dans la zone russe par la fusion des partis socialiste et communiste, y comptait fin mai 1.600.000 adhérents et dispose de deux journaux : le *Neues Deutschland* et le *Vorwärts*, le titre de *Einheit* ayant été réservé à une revue de doctrine et d'études politiques.

La lutte qui, à Berlin même, avait mis aux prises la S. P. D. et la S. E. D., s'est terminée par un compromis. Le *Comité de Coordination* a décidé, le 28 mai, que les deux partis seraient admis l'un et l'autre dans les 4 secteurs de Berlin, chacun d'eux pouvant y constituer des

sections et faire sa propagande. La S. P. D. y dispose maintenant d'un journal, *der Sozialdemokrat*, épaulé par le *Telegraf*, sous contrôle anglais.

Dans les zones de l'Ouest, le parti communiste se fait l'actif propagandiste de la fusion. En juillet, les deux présidents de la S.E.D., Grotewohl et Pieck, ont pu faire une série de réunions dans les villes industrielles de la Ruhr, avec un succès marqué. Mais dans l'ensemble, l'hostilité de la S. P. D. à toute fusion s'est encore renforcée.

b) Eliminé de la zone soviétique, le parti social-démocrate a tenu, du 9 au 11 mai, un congrès des zones occidentales à Hanovre. Les 258 délégués ont désigné leur Comité Directeur. Le Dr Schumacher a été élu président du parti à l'unanimité des votants. Il est assisté de 4 vice-présidents et de 20 délégués. L'unification du parti n'est cependant pas achevée. Si le parti social-démocrate bavarois reconnaît la direction centrale, il maintient pour l'instant son organisation et ses tendances particulières. On peut voir un désaveu dans le fait que le Dr Hoegner, ministre-président de Bavière, n'a pas réuni assez de voix pour être délégué au Comité Directeur.

Le Congrès, plutôt qu'un programme, a esquissé une ligne de conduite pour le parti. Il a surtout voulu marquer ce qui le sépare du parti communiste. Rejetant l'unité d'action étroite qui lui était proposée, il a revendiqué une autonomie et une indépendance complètes et s'est prononcé pour un socialisme évolutionniste et démocratique.

Le Dr Schumacher, qui est la personnalité la plus influente de la S. P. D., en dirige pratiquement la politique. Il revendique hautement le droit de critiquer les vainqueurs et ses discours nombreux se font de plus en plus véhéments. Sa position est nettement anti-communiste. Défendant l'unité du Reich, il raille chez les vainqueurs une « maladie de la sécurité à toutes les frontières » et tout en accusant les communistes de susciter « un nouveau nationalisme », il a entamé une campagne très vive pour la révision des frontières actuelles à l'Est, reprise par d'autres personnalités du parti, jusque dans Berlin même. Au point de vue social, il demande à l'Angleterre travailliste d'épauler le socialisme allemand par une transformation de la structure économique allemande. Il préconise la socialisation des charbonnages, de l'industrie lourde, d'une partie de l'industrie de transformation, des banques et des assurances ; il réclame, d'autre part, une réforme agraire basée sur la multiplication des fermes et l'exploitation coopérative des grandes propriétés. Il rejoint les vues britanniques en demandant la suppression des barrières de zone et l'unité économique et politique du Reich, assurée par un gouvernement central, en s'élevant contre le démontage des machines (« plus grave que la faim »), en engageant « la lutte pour la machine allemande » afin de sauver l'outillage en vue d'organiser une industrie de paix. Se prononçant contre l'idée « insensée » d'un détachement politique et juridique de la Ruhr, il se rallie à la conception d'un contrôle économique international avec participation allemande qui ferait contribuer la Ruhr aux réparations et à la reconstruction de l'Europe. Il pose la candidature de la S. P. D. à la direction de l'Allemagne nouvelle et ne voit de garantie contre la guerre que « dans une Allemagne socialiste sous le contrôle démocratique d'un peuple libre ».

c) L'Union chrétienne démocratique (C. D. U.) présente une diversité de recrutement et de tendances qui a retardé jusqu'ici l'unification

de ce parti sur une base nationale, plusieurs fois annoncée comme imminente.

En zone britannique, la C. D. U. est présidée par Adenauer, ancien bourgmestre de Cologne. En Bavière, l'Union chrétienne sociale est dirigée par Joseph Müller. En zone soviétique, un congrès du parti, auquel assistaient 100 délégués des zones occidentales, s'est tenu le 20 juin à Berlin ; Jakob Kaiser a été réélu 1er président, Ernst Lemmer 2e président.

Ces diverses fractions sont d'accord sur certains principes fondamentaux. Elles se réclament d'une conception chrétienne de la vie et de l'Etat, sans vouloir recréer un parti confessionnel, comme l'ancien Centre. Dans l'ouest, c'est l'élément catholique qui est prépondérant (Rhénanie, Bavière), dans l'est l'élément protestant. La C. D. U. défend la primauté de l'individu et préconise « une communauté organique de personnalités libres et indépendantes ». Elle rejette toute révolution, toute dictature de classe. Elle veut être un parti social et préconise une économie subordonnée à l'intérêt général, dirigée et planifiée.

Les programmes d'action révèlent cependant de très grandes divergences entre l'ouest et l'est ; ils sont adaptés à la situation politique des zones et à la configuration économique et sociale des diverses régions.

Au point de vue scolaire, l'ouest défend véhémentement l'école confessionnelle ; l'est en en position de défense et réclame la garantie de la liberté des cultes, la suppression du monopole scolaire par l'ouverture d'écoles libres, la réintroduction dans le programme des écoles de l'enseignement religieux.

C'est avant tout dans le programme social que les divergences apparaissent. Dans l'ouest, où l'élément bourgeois et paysan est prépondérant, le réformisme social est beaucoup plus timide. L'idée corporative y joue un certain rôle. A l'est, la C. D. U. met l'accent sur le côté socialiste de la doctrine. On y distingue entre le secteur socialisé et le secteur privé. La propriété privée doit disparaître là où elle est devenue un facteur de domination politique. Pour assurer à tous un niveau de vie acceptable, il est nécessaire de limiter le droit de propriété. Des sacrifices étendus devront être demandés aux classes possédantes pour instaurer une justice sociale plus réelle (Ernst Lemmer). Pour assurer la reconstruction, la C. D. U., parti antifasciste, collabore en zone russe avec le parti socialiste unifié ; à l'ouest, la trêve s'effrite de plus en plus et les oppositions se manifestent.

d) Le 4e parti, le parti libéral démocratique (L. D. P.) défend le libéralisme politique et économique traditionnel. Il préconise une république démocratique parlementaire. Adversaire de la lutte des classes et des socialisations, il voit le salut dans l'économie libre et dans l'initiative privée. Il fait appel aux éléments modérés sur une base non confessionnelle.

Des fractions libérales s'étaient constituées ocalement dans les diverses zones sous des dénominations diverses. Des négociations menées avec succès, en particulier à l'intérieur de la zone britannique, ont rendu possible la réunion de la plupart de ces fractions. Préparée au congrès de Bad Pyrmont du 17 au 19 mai, étudiée au congrès d'Erfurt du 6 au 9 juillet, la constitution du parti sur la base nationale a été décidée à Berlin le 10 juillet. Le congrès a élu président Wilhelm Külz, organisateur du parti en zone soviétique

c) En zone anglaise, des limites géographiques étroites avaient été imposées au début à la constitution des partis (Kreis, puis Bezirk). Il en est résulté une multiplication des organisations politiques. 8 partis au moins se sont constitués. L'ancien centre s'est regroupé. A la droite du parti libéral figure la Deutsche Rechtspartei, dite aussi droite de Hambourg. Ce parti d'extrême-droite met au premier plan la défense de la propriété et se prononce contre toute réforme industrielle, agraire ou scolaire. Certains de ses chefs préconisent l'établissement d'une « monarchie héréditaire constitutionnelle et sociale qui garantisse à chacun le respect de ses droits. »

2° *Unitarisme et fédéralisme. L'attitude des partis*

Au cours des derniers mois, les partis ont défini plus nettement leur point de vue à l'égard de ce problème. Les partis chrétiens démocratiques en particulier ont pris position en vue d'une solution fédéraliste, faisant ainsi contrepoids aux partis socialiste et communiste. Pour exposer clairement la situation, il importe de remarquer que le mot de fédéralisme recouvre des conceptions très diverses, allant d'un Etat fédéral très centralisé à une Union plus ou moins lâche de pays autonomes. Il est à noter aussi qu'à l'exception des partis communiste et socialiste unifié qui défendent la thèse unitaire, tous les partis renferment des courants divergents.

Les libéraux démocrates ont pris une position de principe hostile au fédéralisme, « ennemi mortel ». Mais en zone française, dans le pays de Hesse-Palatinat, le *Sozialer Volksbund*, apparenté à ce parti, préconise un Etat confédéré décentralisé. En zone anglaise, la *Niedersächsische Landespartei* n'a pas fusionné avec le parti libéral démocrate en raison de ses tendances fédéralistes et de son particularisme hanovrien.

Le parti social-démocrate de l'ouest demande un Etat centralisé fort, capable d'endiguer tous les particularismes. Il veut l'unité du Reich sur une base *fédérative*. « L'Allemagne ne peut exister comme Confédération d'Etats, mais seulement comme Etat fédéral », déclare Schumacher. Mais en Bavière, le ministre-président socialiste Hoegner est partisan d'une Confédération laissant aux *pays* une très large autonomie. Le pouvoir central comprendrait les départements de la défense nationale, de la justice, de l'économie et de la politique sociale.) Cette thèse ne semble pas avoir beaucoup de partisans parmi les socialistes des autres régions, sauf peut-être en Rhénanie.

C'est à l'intérieur de la C. D. U. que les courants divergent le plus. Elle fait du fédéralisme un mot d'ordre du parti, mais ce mot masque des oppositions fondamentales.

En zone soviétique, la C. D. U. préconise en réalité une forte centralisation. Au congrès de juin, Jakob Kaiser a fait certaines concessions au courant fédéraliste, mais à regret et sans cacher ses hésitations personnelles. Jugeant que la situation internationale pourrait amener l'Allemagne à s'organiser sur la base fédérale, il s'est élevé contre toute forme de Confédération qui se réduirait à une sorte d'union économique. Il s'est prononcé pour un Etat national bien agencé, dont la structure tiendrait compte des nécessités historiques, géographiques, économiques et sociales. Il a préconisé un système de deux chambres, un *Reichstag* et un *Ländertag*, avec des pouvoirs nettement différen-

ciés. C'est là une tentative de synthèse pour sauvegarder à la fois l'unité politique et les particularités des pays. Cette unité du Reich est également mise en avant par l'organe berlinois du parti, la *Neue Zeit*, avec une netteté croissante.

Dans les zones de l'ouest, par contre, les fractions régionales préconisent dans l'ensemble une forte décentralisation (Bavière, Bade, etc.). Les partis chrétiens démocratiques des *pays* de la zone française (sauf la Sarre) sont tombés d'accord pour préconiser un Etat confédéré dans lequel les *pays* jouiraient d'une très grande autonomie. La délimitation des pays devrait se faire en fonction des nécessités historiques, économiques et politiques.

En zone britannique, l'attitude de la C. D. U. est plus flottante encore, en raison du problème rhénan. Si le président du parti Adenauer se contente de demander un Etat confédéré largement décentralisé, d'autres personnalités, groupées autour du journal *Rheinischer Merkur*, réclament un Etat rhénan autonome qui entrerait dans une Confédération Allemande ayant pour capitale une ville de l'Allemagne du Sud.

En résumé, les tendances à l'autonomie ne revêtent pas une grande ampleur. La discussion porte sur la décentralisation plus ou moins grande ou l'unification plus ou moins complète, Etat fédéral ou Etat unitaire. Du Nord-Est unitaire au Sud-Ouest fédéraliste, on passe par toute une gamme de conceptions.

3° *La « démocratisation » de l'Allemagne*

En zone russe, la vie des partis est assez intense. Sous l'influence soviétique, on tend à réaliser la démocratie sociale. On a commencé par l'élection des directions syndicales et des conseils d'entreprise qui assistent les directeurs d'usine et ont une grande influence dans les questions qui relèvent du travail. Après la réforme agraire, on procède maintenant à la socialisation partielle des industries.

Dans les zones de l'ouest, on s'attache principalement à organiser progressivement la démocratie politique. Le G. M. américain aménage méthodiquement les institutions politiques de base.

La structure industrielle de l'ouest n'a pas été transformée. C'est un problème qui, en zone anglaise, revêt un aspect social et international à la fois.

Par contre, l'afflux de populations transplantées dans les zones américaine et anglaise a mis la réforme agraire à l'ordre du jour. Le G. M. américain prépare un plan de morcellement des grandes propriétés au profit des petits paysans et des non-possédants. Les propriétaires actuels seront indemnisés. Le G. M. anglais, après de longues hésitations, a ordonné le contrôle des propriétés de plus de 500 ha. Le Conseil de zone (*Zonenbeirat*) a été chargé d'étudier le problème de la réforme agraire (morcellement et acquisition) conformément aux besoins et désirs de la population allemande.

a) *La socialisation des entreprises en zone soviétique*

La zone russe comprend administrativement 2 *pays*, le *Bundesland Saxen* et le *Bundesland Thüringen*, et 3 *provinces*, la Saxe, le Mecklembourg et le Brandebourg. Ces pays et provinces sont administrés

par des *Regierungspräsidien* (pas de ministères). Les cercles et les communes jouissent d'une large self-administration.

Dans le *pays* de Saxe, les électeurs ont été appelés le 30 juin à se prononcer par referendum sur l'expropriation des entreprises appartenant à des nationaux-socialistes et à des criminels ou profiteurs de guerre. Les entreprises placées sous séquestre par les autorités militaires avaient été mises à la disposition du gouvernement civil du pays de Saxe. A la suite des propositions faites par des commissions locales composées de personnalités politiques et syndicales, deux listes avaient été établies ; sur l'une figuraient les entreprises à exproprier, sur l'autre les entreprises à restituer à leurs propriétaires anciens non-nazis, membres non-actifs du parti... Répondant à l'appel des quatre partis et des syndicats, 83,5 % des votants se sont prononcés pour l'expropriation (571.800 *non* sur 3,2 millions de voix).

2.000 entreprises seront expropriées, attribuées au pays ou aux communes, ou revendues dans certains cas ; 2.200 autres sont rendues à leurs propriétaires.

Dans la province de Brandebourg, l'assemblée consultative a soumis à l'approbation des autorités soviétiques un projet qui prévoit la confiscation de 1.421 entreprises nazies et la restitution de 600 autres à leurs propriétaires.

b) *Les élections*

Dans la zone américaine, les élections municipales des 20 et 27 janvier ont été complétées le 26 mai dans les villes de plus de 20.000 habitants.

Le 28 avril, des élections cantonales ont eu lieu. Enfin, le 30 juin, les 3 *pays* ont élu leurs assemblées constituantes, chargées d'élaborer des constitutions. Après approbation par le Gouvernement Militaire, ces constitutions seront soumises au referendum. En même temps auront lieu des élections au Landtag.

Les élections aux assemblées constituantes n'ont connu qu'une participation de 71 % ; à la campagne en particulier les abstentions ont été nombreuses.

Le pourcentage des partis n'a pas modifié notablement les données des votes antérieurs.

En Bavière, sur 180 sièges, la C.D.U. obtient 109 sièges, la S.P.D. 51, la K.P.D. 8, le parti de la reconstruction économique 8, les démocrates 4.

En Bade-Wurtemberg, les 100 sièges se répartissent ainsi : C.D.U. 41, S.P.D. 32, démocrates 17, K.P.D. 10.

Pour la Hesse, la S.P.D. obtient 43 sièges sur 90, la C.D.U. 34, la K.P.D. 7 et les démocrates 6.

Dans les zones soviétique, anglaise et française, des élections municipales ont eu lieu entre le 1er et le 15 septembre. Voici la physionomie générale de ces élections :

En zone soviétique, la S.E.D. a obtenu dans les diverses provinces une majorité allant de 50 à 60 %. Des deux partis bourgeois, le parti libéral démocrate l'a emporté sur la C.D.U., sauf dans le Brandebourg. Ces deux partis sont plus fortement représentés dans les villes que dans les campagnes et y détiennent souvent la majorité.

Dans la zone anglaise, la C.D.U. est en tête avec environ 36 % des

voix. La S.P.O. a recueilli 32 % des voix, la K.P.D. 5 %, la F.D.P. 3,5 %. Les conservateurs ne totalisent qu'un % des voix, mais il faut y ajouter les indépendants avec près de 6 %. La *Niedersächsiche Landespartei* représente 15 % des électeurs du Hanovre.

Dans la zone française, le parti chrétien détient près de la majorité absolue (plus de 47 % des voix), la S.P.D. 22 %, la K.P.D. 7 %, les libéraux 3,5 % ; le reste des voix s'est éparpillé sur des partis divers.

Des élections cantonales (*Kreiswahlen*) se dérouleront au mois d'octobre dans les mêmes zones. Des assemblées provinciales seront élues en zone soviétique.

B). LA POLITIQUE DES PUISSANCES OCCUPANTES

1°) *Les limites territoriales de l'Allemagne*

a) On sait que la politique du gouvernement français vise à détacher de l'Allemagne la Rhénanie où seraient stationnées des garnisons alliées permanentes, et la Ruhr qui aurait un statut politique et économique particulier.

Cette politique a rencontré dès le début l'hostilité des Anglo-Américains. Dans son discours du 5 juin à la Chambre des Communes, M. Bevin a préconisé « la création d'une province séparée sous un contrôle international qui serait intégrée ultérieurement dans une Allemagne fédérale ».

La position soviétique a été précisée par M. Molotov à la deuxième session du Conseil des Ministres des Affaires Etrangères (10 juillet). Il s'est opposé au détachement du bassin de la Ruhr, disant que « sans celui-ci l'Allemagne ne peut exister comme Etat indépendant et viable ». Aucun détachement territorial ne devra se faire sans être approuvé par un plébiscite. La Ruhr devra être placée sous le contrôle des 4.

[Le mot de contrôle recouvre des possibilités multiples. De nombreuses questions sont soulevées. A qui appartiendront les mines (actuellement sous séquestre) et la grande industrie (partiellement administrée par les Britanniques, tels les *Vereinigte Stahlwerke*, un des cartels les plus importants) ? Qui participera au contrôle ? Comment sera-t-il organisé ?].

M. Byrnes, le 6 septembre, s'est prononcé contre toute amputation et toute « domination politique » d'un autre Etat. Le contrôle envisagé par lui s'étendrait à toute l'Allemagne.

b) Le gouvernement français réclame d'autre part le rattachement économique de la Sarre à la France. Les limites géographiques de la Sarre ont été remaniées au mois d'août par un décret du G. M. qui incorpore dans ce territoire 79 communes rhénanes, dont Saarburg.

Quelle est la situation politique dans la Sarre ? Il s'est formé un Mouvement pour le rattachement de la Sarre à la France (M.R.S.) auquel appartiennent des personnalités de divers partis (tels Peter Zimmer du parti socialiste et Johannes Hoffmann du parti populaire chrétien). Le M.S. demande l'intégration de la Sarre dans l'économie française ; une partie de ses membres sont partisans du rattachement politique. Ses adhérents se recrutent surtout dans les milieux du commerce et de l'industrie.

Le parti populaire chrétien et le parti socialiste se sont ralliés au

rattachement économique. En liaison avec l'Union des Syndicats, leurs dirigeants ont adressé le 1er mai au Conseil des Ministres des Affaires Etrangères réuni à Paris une déclaration commune exprimant l'espoir d'une prochaine réunion économique.

Le congrès de juin du parti socialiste a tenu toutefois à marquer son indépendance à l'égard du M.R.S. et une certaine réserve. Il a exprimé sa satisfaction de constater que les hommes d'Etat français responsables ne demandaient pas l'annexion politique du territoire. D'autre part, il a réclamé la socialisation des mines, de l'industrie, des banques et des assurances.

Le parti communiste affirme l'appartenance de la Sarre à l'Allemagne et marque son hostilité au rattachement économique.

Dès la première réunion du Conseil des Ministres des Affaires Etrangères, M. Bidault a réclamé une décision au sujet de la Sarre. M. Bevin a subordonné alors toute solution de ce problème à un règlement d'ensemble de la question allemande, et M. Byrnes à l'organisation d'une administration centrale. Dans son discours du 5 juin, M. Bevin s'est d'ailleurs déclaré « favorable au transfert de la Sarre « à la France », « sous réserve de l'ajustement des réparations et « autres obligations connexes ». La position des E.U. est analogue.

Depuis l'automne 1945 la France s'était opposée à la création d'administrations centrales (et même à l'émission d'un modèle uniforme de timbres-poste). A la deuxième réunion du Conseil des Ministres (15 juin-12 juillet), elle s'y est ralliée en principe, bien qu'à regret, à condition que la Sarre ne fût pas incluse dans cette administration. M. Molotov déclara qu'il n'était pas en mesure d'accepter cette condition sans examen supplémentaire. Soutenant ainsi le programme des partis communiste et socialiste allemand (moins fermement peut-être que dans la question de la Rur), M. Molotov a de nouveau fait rentrer cette question dans un règlement général du problème allemand.

c) Disons un mot du Slesvig du sud, région d'élevage aisée. Il existe dans cette province une petite minorité danoise (environ 10 %). Mais le Mouvement de l'Union danoise du Slesvig s'accroît des opportunistes et des mécontents. Les transferts de population ont fait affluer dans cette contrée plus d'un demi-million de réfugiés de Poméranie et de Prusse-Orientale (130 % de la population autochtone). Ces réfugiés poussent à la réforme agraire, conquièrent des positions dans les communes, les écoles, les administrations. Les autochtones prennent position contre ces Néo-Slesvigois et vont renforcer en partie le mouvement pro-danois.

Tous les partis allemands protestent contre ce séparatisme, contre la propagande pro-danoise et les *Speckpakete*.

L'Angleterre est hostile au séparatisme de cette zone riveraine du canal de Kiel. Elle n'a pas reconnu le Mouvement comme parti politique.

d) La question des frontières orientales vient d'être soulevée par M. Byrnes qui, appuyé par les Britanniques, considère le tracé actuel comme provisoire et sujet à révision.

2°) *La réorganisation politique de l'Allemagne*

a) *La zone américaine*

La politique américaine apparaît maintenant en pleine lumière. Elle tend à la constitution d'une Allemagne fédérale, plus ou moins inspirée de celle des Etats-Unis. Elle vise à transformer le Reich en un certain nombre d'Etats fédérés à souveraineté étendue.

La deuxième phase de cette réorganisation vient de s'ouvrir avec les élections aux assemblées constituantes. Chacun des trois *pays* est appelé à se donner une constitution. Les projets élaborés par les commissions créées à cet effet dans les *pays* ont servi de base aux discussions. Il est intéressant de connaître les principales caractéristiques de ces différents projets.

L'organe de gouvernement prévu dans la Grande Hesse est un *Landtag*. Le ministre-président, choisi par le Landtag, nomme les ministres et définit la politique du *pays*. Il est responsable devant le Landtag.

Du pays de Bade-Wurtemberg (nord) le projet de constitution fait une « république démocratique et sociale », aux couleurs noir-rouge-or. Jusque dans sa rédaction ce projet a quelque chose d'archaïque. Le pouvoir législatif est détenu par un *Landtag*. Mais à côté de lui, un *Sénat* de 25 membres, dont 16 choisis par le Landtag, représente un « conseil des sages ». Il décide de l'interprétation de la constitution, peut opposer un veto suspensif aux lois votées par le Landtag, doit donner son consentement aux crédits votés par celui-ci contre l'avis du gouvernement. — Les ministres sont responsables devant le Landtag et doivent démissionner après un vote de méfiance. — Le *pays* est représenté par un *Staatspräsident*, élu pour 7 ans par le Landtag et le Sénat réunis. Il nomme le ministre-président et dispose du droit de dissoudre le Landtag.

En Bavière, le projet de la commission, inspiré des pratiques suisses et des conceptions du premier ministre Hoegner, semble avoir été davantage discuté. En majorité les députés de la C. S. U. sont partisans d'une deuxième chambre de caractère professionnel. — Le ministre-président doit être élu pour 4 ans par le Landtag. Il nomme et révoque les ministres. Il est responsable devant le Landtag, mais ne peut être renversé.

Quels sont les rapports entre ces Etats et le Reich ? La Grande Hesse se déclare membre du Reich conçu comme « république démocratique et parlementaire allemande ». Le projet prévoit que le droit du Reich annule le droit du *pays*.

Le projet du pays de Bade-Wurtemberg prévoit que les dispositions constitutionnelles en contradiction avec la future constitution du Reich cesseront d'être en vigueur.

Par contre, le projet bavarois, qui définissait la Bavière comme « Etat libre » (*Freistaat*), restait muet à cet égard. Or, la commission de la Constituante propose d'adjoindre à l'article 1er du projet le § suivant : « La Bavière reconnaît le caractère unitaire du peuple alle-
« mand et se déclare prête à faire partie d'une Allemagne organisée sur
« une base fédérale et démocratique. »

Comment le gouvernement américain envisage-t-il le couronnement de cet édifice fédéral ?

Dans le discours-programme qu'il a prononcé à Stuttgart le 6 sep-

tembre, M. Byrnes a défini sa politique: Il estime que le moment est venu de créer un gouvernement provisoire allemand et de lui concéder les premières responsabilités dans la gestion des affaires intérieures allemandes. Le *Conseil national allemand* qu'il préconise serait composé des dirigeants des divers *pays* et provinces. Il aurait pour tâche : 1°) de mettre sur pied les organismes administratifs centraux ; 2°) de préparer « un projet de constitution fédérale des Etats-Unis d'Allemagne. » Une assemblée élue serait appelée à donner sa forme définitive à ce projet qui devrait êtr ratifié par le peuple allemand.

b) *La politique britannique*

Le gouvernement anglais favorise également la constitution d'une Allemagne fédérale, « débarrassée de l'uniformité et de la centralisa- « tion excessive qui ont caractérisé le régime nazi et ceux qui l'ont « précédé » (M. Attlee). M. Bevin semble d'accord avec le plan du général Clay qui tend à faire de l'Allemagne une Confédération composée d'une douzaine de *pays*.

A cet égard, le G. M. britannique s'est engagé dans la même voie que les autorités américaines. Il a ordonné en juin au *Conseil de zone* de préparer un remaniement des *pays* de la zone britannique. Ses propositions devront indiquer le nombre et les limites des pays à créer, la forme de gouvernement à instituer.

En juillet, le maréchal Sholto Douglas a ordonné la réunion en un seul pays de la province rhénane et de la Westphalie. Le *pays* de *Nordrhein-Westfalen* aura pour capitale Düsseldorf. Les divisions administratives actuelles sont maintenues.

Le reste de la zone comprendra vraisemblablement 2 pays : le Hanovre qui englobera le Lippe, le Brunswick et l'Oldenburg ; le Slesvig-Holstein avec les villes hanséatiques et l'arrière-pays.

c) *La politique française*

A la 2e réunion du Conseil des Ministres des Affaires Etrangères, M. Bidault a préconisé une décentralisation effective, assurant aux *pays* une autonomie très grande. « Le gouvernement central allemand pourra venir plus tard, mais seulement lorsque les différents Etats auront trouvé une assise solide, et nous pensons qu'il devra être beaucoup plus le gouvernement d'un Etat confédéré que celui d'un Etat fédéral. »

Le 30 août, la délégation française a annoncé au Conseil de Contrôle la création d'un Etat rhéno-palatin, englobant la Rhénanie du sud, le Palatinat et la Hesse. Mayence sera la capitale de cet Etat. Une assemblée consultative sera nommée ; elle désignera un gouvernement provisoire et devra élaborer un projet de constitution qui sera soumis à referendum. La S.E.D. est hostile à un *Conseil national*. Elle exige un referendum avant toute décision et demande un gouvernement central issu des partis et du peuple.

d) *La position soviétique*

M. Molotov a pris position à l'égard de ce problème à la séance du 10 juillet. De même qu'il a rejeté le détachement de la Ruhr, de même il a écarté les conceptions fédéralistes. Une Confédération ne pourrait

être admise que si le peuple se prononçait en sa faveur par un vote général.

M. Molotov fait donc confiance, dans une large mesure, aux forces démocratiques. Il se prononce pour l'unité allemande. Il voit dans la création d'une administration centrale (5 secrétariats d'Etat) un pas vers la constitution d'un gouvernement central, « qui doit être assez démocratique pour déraciner tous les restes du fascisme en Allemagne et assez responsable pour remplir tous ses engagements à l'égard des Alliés, y compris et surtout ceux qui ont trait aux livraisons à titre de réparations. Le traité de paix ne pourra être conclu qu'avec un tel gouvernemen,t qui devra auparavant avoir fait ses preuves. » En août, Grotewohl a déclaré que la S. E. D. était prête à assumer les responsabilités gouvernementales.

3° *Le problème économique et la politique générale des Alliés*

Le litige le plus grave concerne la réorganisation de l'économie allemande. L'unité économique, prévue à Potsdam (22 août 1945), n'a pas été réalisée. Peu à peu, chaque zone a été organisée selon les vues de la puissance occupante, plus ou moins en circuit fermé. Des difficultés ont surgi qui ont donné à ce problème de l'unification économique un aspect grave. Le conflit est devenu aigu à partir du mois de mai. Les discussions ont révélé chez les alliés des divergences de conceptions qui ont abouti à un état de crise.

Pour bien comprendre ce conflit, il faut envisager la situation économique des diverses zones et la politique économique des puissances occupantes.

La zone anglaise, et dans une moindre mesure la zone américaine, sont déficitaires au point de vue du ravitaillement et obligées d'importer des vivres. La zone russe, excédentaire, ne fournit pas les zones de l'ouest en denrées alimentaires.

En zone anglaise, le rationnement très bas (1.052 calories) a pour conséquence une sous-production. L'extraction de charbon est insuffisante et la remise en marche de l'industrie en est affectée. Les exportations sont par conséquent inférieures aux importations. De ce fait, le ravitaillement de la zone britannique représente pour le trésor anglais une charge de 80.000.000 de livres.

M. Byrnes, dans son discours du 15 juillet, parle d'une menace de paralysie économique et d'inflation. La dépense annuelle des E. U. pour leur zone est évaluée à 200 millions de dollars.

Par contre, la zone française, où de grands efforts ont été faits pour la remise en marche des industries, présente une balance commerciale équilibrée.

La zone russe stimule le plus possible l'exploitation des ressources agricoles et la production industrielle. Le général Sokolovski a déclaré que le démontage des usines, à part certaines usines d'armement, était terminé depuis le 1er mai. La politique économique telle qu'il l'a exposée aux présidents des administrations provinciales, comprend un plan d'importation de matières premières et des négociations avec les pays nordiques, slaves et balkaniques en vue de conclure des traités de commerce. La zone orientale est donc relativement indépendante des autres zones.

L'unification économique a fait le sujet de vives interventions au Conseil des 4 Ministres et d'un certain nombre de déclarations de hautes personnalités des G. M. Nous allons analyser les diverses thèses qui s'opposent, puis indiquer l'état actuel des négociations

Les thèses anglaise et américaine se rejoignent. On peut formuler ainsi les revendications des deux gouvernements :

a) L'Allemagne doit former une unité économique, par la suppression des barrières de zones et la libre circulation des marchandises. Les ressources de toutes les zones doivent être réparties sur toute l'Allemagne, les excédents et les déficits des diverses zones doivent se compenser. « Les excédents de vivres de l'est viendraient nourrir l'ouest et les produits fabriqués de l'ouest seraient dirigés sur l'est. » (Bevin, 5 juin); ceci permettrait une unification du rationnement.

b) L'Allemagne ne doit être à la charge d'aucun allié. Pour cela, elle doit produire et exporter. Les exportations compenseront les importations. Les puissances occupantes devront élaborer un plan d'exportations et d'importations pour équilibrer la balance des paiements.

c) Les réparations ne pourront être prélevées que sur les surplus de production. Les exportations au titre des réparations ne seront reprises qu'une fois la balance des comptes équilibrée.

d) Une telle politique ne permet pas de maintenir l'accord du 28 mars sur la limitation de la production. Cet accord prévoit une production d'acier annuelle maxima de 7,5 millions de tonnes. M. Bevin a révélé aux Communes que ce chiffre était un compromis entre les propositions soviétiques (5,8 millions) et anglaises (11 millions). Toute la production industrielle dépendant de celle de l'acier, le gouvernement anglais est persuadé que ce chiffre devra être revu et accru.

e) L'unification économique suppose la mise sur pied d'administrations centrales (finances, industrie, commerce, agriculture, transports), sous l'autorité du Conseil de Contrôle.

En face de ces revendications, quelle est la position russe ?

a) Elle est axée sur la question des réparations.

A Potsdam, des prélèvements avaient été prévus. 25 % des prélèvements des zones occidentales devaient être livrés aux Russes. Dans leur zone, les Soviets ont opéré des prélèvements sur l'outillage d'une part, sur la production courante d'autre part (15 % d'après le général Sokolovski). Le droit aux prélèvements sur la production courante au titre des réparations est contesté par les Anglo-Américains.

Au Conseil des 4, M. Molotov a énoncé comme montant des réparations demandées à l'Allemagne par la Russie, la somme de 10 milliards de dollars.

b) Les prélèvements au titre des réparations seraient compromis si la thèse anglo-américaine était admise pleinement. Les autorités soviétiques estiment que l'unification doit se faire sur la base d'échanges et d'accords commerciaux. (Un accord commercial de ce genre portant sur la valeur globale de 10 millions de marks de marchandises a été conclu le 15 juin entre les zones américaine et russe, lors d'une conférence interzone tenue à Berlin.)

c) Le niveau industriel dans les zones occidentales est très bas et les contingents autorisés sont loin d'être atteints. Toutefois, l'U. R. S. S. est disposée à reconsidérer la question du niveau de la production industrielle. Elle consentira à un accroissement de la production

d'acier dans le but de reconstruire l'industrie allemande de paix et de l'insérer dans l'économie mondiale.

d) Ceci suppose le désarmement et la dénazification de l'Allemagne, sa transformation en Etat démocratique et pacifique. La destruction du potentiel de guerre dépend d'un contrôle international de la Ruhr et d'un changement de sa structure économique et sociale.

L'unité économique doit reposer sur une unification de la structure économique (industrielle et agraire) de l'Allemagne.

e) Lunité économique suppose donc l'unité politique, un Etat centralisé et unifié, capable d'assurer l'exécution d'un programme de réparations.

Ainsi le problème allemand se trouve posé dans sa totalité. La restauration de l'unité économique présuppose une entente sur toutes les questions litigieuses, une solution d'ensemble. Et cette solution exige un rapprochement préalable des points de vue sur l'orientation politique et la structure économique et sociale de l'Allemagne.

4° *L'état actuel des négociations*

La première Conférence des Ministres des Affaires Etrangères (15 avril-16 mai) a été suivie d'une crise d'abord larvée, puis ouverte.

Le 27 mai, les autorités américaines ont informé les autres G. M. qu'elles suspendaient le démontage et le transfert des usines inscrites sur les listes des réparations jusqu'à la réalisation de l'unité économique. De ce fait, sur 174 usines prévues pour le démontage en zone américaine, 150 restent pour l'instant en exploitation. En zone anglaise, les 28 usines inscrites sur la deuxième liste de démontage demeurent provisoirement en place.

A la deuxième Conférence de Paris (15 juin-12 juillet), ce problème a été discuté avec vivacité. M. Byrnes, dans son discours radiodiffusé du 15 juillet, a rendu ses propositions publiques. Il a d'abord demandé l'établissement d'administrations centrales « pour diriger l'Allemagne en tant qu'entité économique et veiller à l'échange des produits entre les différentes zones comme à la réalisation d'un programme équilibré d'importations et d'exportations. » Les conditions posées par la France n'ayant pas été admises par M. Molotov, les ministres n'ont « pu faire aucun progrès immédiat en la matière ». M. Byrnes a déclaré alors que les E. U. étaient prêts à administrer leur zone « en coordination avec une ou plusieurs autres zones en tant qu'unité économique .»

En conséquence, le Général Mac Narney a remis, le 20 juillet, aux Commandants en chef, une invitation à collaborer avec lui en vue de réaliser l'unification économique de leur zone avec la zone américaine.

Le 1er juillet, Sir Sholto Douglas informe le Conseil de Contrôle que le gouvernement anglais accepte le principe de la proposition américaine. Les deux E. M. sont chargés d'étudier les problèmes techniques et la mise sur pied des administrations communes. Cette fusion doit être effective le 1er octobre.

Le représentant de l'U. R. S. S., qui avait exprimé des réserves sur l'opportunité de ce projet, demanda par la suite l'institution d'une commission d'enquête quadripartite pour étudier le problème de l'unité économique.

Le 10 août, le général Kœnig déclina, au nom de la France, la pro-

position américaine de fusion économique des zones. En même temps, un projet français était remis au Conseil. Le mémorandum proposait la création de bureaux centraux alliés.

Ce contre-projet a été repoussé par les délégués anglais et américain au Comité de Coordination du 16 août.

On semble se trouver actuellement dans une impasse. Le problème de l'unification économique n'est plus qu'un aspect du problème général. M. Byrnes demande que les Alliés ne tardent pas à fixer les clauses du traité de paix. Aucune décision décisive ne sera prise avant la Conférence des Ministres des Affaires Etrangères, qui sera consacrée au problème allemand. Alors se décidera l'évolution future de l'Allemagne.

II. Les artisans du renouvellement spirituel de l'Allemagne : premières étapes du " Kulturbund " et de l' "Aufbau "

Sous le brûlant soleil de l'été 1945, les ruines de Berlin projettent leurs ombres déchiquetées sur les rues éventrées. Les queues s'allongent, mornes, devant les rares magasins et auprès des cuisines installées en plein vent par l'Armée Rouge. *Primum vivere*... Qui, parmi tous ces Allemands, éprouve encore les besoins de l'esprit ? Qui songe encore à les satisfaire ?

C'est dans ce climat de matérialisme désespéré que quelques intellectuels ont entrepris la reconquête spirituelle des hommes. Soutenus par les Russes, premiers occupants de Berlin, des Allemands, rentrés d'exil comme Johannes R. Becher, libérés des camps de concentration, survivants de la persécution nazie, se sont groupés. De leur désir d'action immédiate et profonde naît le « Kulturbund zur demokratischen Erneuerung Deutschlands ».

Au cours de la séance inaugurale, le 4 juillet 1945, on s'attache à donner une définition concise du groupement : « Ein Organ der streitbaren Demokratie », ou encore : « Ein geistiges Parlament ». Elu président, Johannes Becher prend la parole : « *Nous voici devant des milliers de tombes, devant les ruines des villes allemandes... et l'âme allemande est, elle aussi, pareille à un champ de ruines. Nous avons été mis en face d'un fait dur et amer : le monde entier nous hait.* » Le programme d'action est énoncé dans les « Huit principes directeurs » :

1° « *Vernichtung der Naziideologie auf allen Lebens - und Wissensgebieten. Kampf gegen die geistigen Urheber der Naziverbrechen und der Kriegsverbrechen. Kampf gegen alle reaktionärn, militaristischen Auffassungen. Saeuberung und Reinhaltung des öffentlichen Lebens.*

2° *Bildung einer nationalen Einheitsfront der deutschen Geistesarbeiter. Schaffung einer unverbrüchlichen Einheit der Intelligenz mit dem Volk. Im Vertrauen auf die Lebensfähigkeit und die Wandlungskraft unseres Volkes : Neugeburt des deutschen Geistes im Zeichen einer streitbaren, demokratischen Weltanschauung.*

3° *Ueberprüfung der geschichtlichen Gesamtentwickelung unseres Volkes, und damit im Zusammenhang, Sichtung der positiven und negativen Kräfte wie sie auf allen Gebieten unseres geistigen Lebens wirksam waren.*

4° *Wiederentdeckung und Förderung der freiheitlichen, humanistischen, wahrhaft nationalen Traditionen unseres Volkes.*

5° *Einbeziehung der geistigen Errungenschaften anderer Völker in den kulturellen Neuaufbau Deutschlands. Anbahnung einer Verständigung mit den Kulturträgern anderer Völker. Wiedergewinnung des Vertrauens und der Achtung der Welt.*

6° *Verbreitung der Wahrheit. Wiedergewinnung objektiver Masse und Werte.*

7° *Kampf um die moralische Gesundung unseres Volkes, insbesondere Einflussnahme auf die geistige Betreuung der deutschen Jugenderziehung und der studentischen Jugend. Tatkräftige Förderung des Nachwuchses und Anerkennug hervorragender Leistungen durch Stiftungen und Preise.*

8° *Zusammenarbeit mit allen demokratisch eingestelten weltanschaulichen, religiösen und kirchlichen Bewegungen und Gruppen.* »

Certains de ces points peuvent surprendre par leur ampleur et par leur ambition... En vue de grouper toutes les énergies nécessaires pour mener ce combat difficile, il ne faut pas jeter l'interdit sur ceux qui,

après 1933, sont restés en Allemagne, à l'exclusif profit des « émigrés ». D'une interview de Becher publiée le 24 novembre 1945 par la *Tägliche Rundschau*, organe de l'Armée Rouge, nous extrayons le passage suivant : « Es ist eine müssige Spekulation, heute schon entscheiden zu wollen, wer dem deutschen Volke Wesentliches zu sagen hat und wer nicht. Das werden erst die kommenden Jahre erweisen... ».

Conférences, manifestes et interviews ne seraient certes pas de force à assurer au « Kulturbund » une audience suffisante. Celui-ci dispose de deux organes d'exécution, dont l'importance vient en première ligne de leur rapide parution, et d'appuis alliés... Une licence a été accordée par les Russes, dès le 18 août 1945, à la maison d'édition et à la revue « Aufbau », qui est sa propriété. De même que le « Kulturbund » a gagné, peu à peu, les quatre secteurs de Berlin pour étendre son champ d'action jusque sur les bords du Rhin, (une section a été créée à Mayence) — de même les livres de Berlin atteignent maintenant toutes les zones. Quelques chiffres concernant l'activité des éditions « Aufbau » sont indiqués par le directeur Wilhelm dans la *Tägliche Rundschau* du 20 mars 1946 : les quatorze premiers titres, publiés avant la Noël 1945, sont épuisés déjà en mars. Les 20.000 exemplaires des poèmes d'exil de Becher sont tous vendus en trois jours. 17 imprimeries travaillent pour la maison d'édition et chaque tirage porte sur 20.000 exemplaires. 700 manuscrits ont été examinés, mais il s'agissait, pour la plupart, de « vieux fonds de tiroir », selon l'expression même de Wilhelm. Or, « Aufbau » veut être « aktiv zeitnah der Literatur dienend », et répugne à un retour au passé.

Le catalogue de février 1946 est un bilan des réalisations et surtout une promesse d'avenir. Gerhart Hauptmann publie les *Neue Gedichte* et Hans Fallada se démocratise avec un tableau de la résistance des petites gens en Allemagne : *Im Namen des deutschen Volkes* (1). Mais les plus nombreux sont ceux qui ont enfin le droit de parler après un silence de douze années. Becher a déjà fait paraître deux volumes de vers, une plaquette : *Deutsches Bekenntnis* et un roman : *Abschied*, pendant du : *Untertan*, de Heinrich Mann. Plievier a publié un récit des journées de Stalingrad, édité à 195.000 exemplaires (chiffre atteint en mai 1946) et Adam Scharrer a repris la veine du roman paysan sous le signe de la démocratie avec : *Die Maulwürfe*. Friedrich Wolf annonce, pour la fin mai, la parution de deux recueils de nouvelles qui viendront s'ajouter à sa pièce : *Beaumarchais*, déjà jouée sur la scène du « Deutsches Theater », et à un récit des temps nazis : *Der Russenpelz*. Les réalisations futures comprennent avant tout les réimpressions des œuvres complètes deSchiller, Gœthe, Heine, Keller, Lessing, Gorki. Ce retour aux classiques a d'ailleurs été annoncé par la réédition du : *Deutschland, ein Wintermärchen*, de Heine et du *Schimmelreiter*, de Storm. Enfin, il convient de souligner la très grande place prise par les traductions des classiques et des modernes russes.

Ces noms, ceux des vivants comme ceux des morts, se retrouvent aux pages de la revue : *Aufbau* — et, à leurs côtés, nous lisons les noms des « *ständige Mitarbeiter* » : critiques littéraires et philosophiques comme Niekisch et Lukacs, politiciens comme Lemmer, spécialistes des questions religieuses, tel Krummacher. Une diffusion de plus en plus

(1) Ces mots précédaient les arrêts — presque toujours des arrêts de mort — que le « Volksgericht » prononçait contre les adversaires du régime hitlérien.

large est assurée à leurs idées : le tirage passe de 45.000 en septembre 1945 à 150.000 en mars 1946 — le prix reste élevé : 2 RM : dix fois le prix d'un billet de S-Bahn — mais, il y a deux ans, une revue littéraire, mieux imprimée, coûtait 1 RM. (1) — et les salaires ont souvent baissé depuis juin 1945. A cause de difficultés techniques — dont la moindre n'est pas la dispersion des ateliers de production (imprimée dans le secteur américain, la revue est reliée dans le secteur français) les livraisons de décembre et de janvier n'ont pas pu paraître.

Il s'agit d'une « kulturpolitische Monatsschrift » qui veut mettre les Allemands en face de leurs responsabilités, leur fournir des éléments d'appréciation et même les solutions des grands problèmes actuels. Enfin, il faut rétablir les liens, qui ne seront pas uniquement culturels, entre l'Allemagne et l'étranger.

De septembre 1945 à janvier 1946, trois articles ont mis l'accent sur le problème allemand, tel qu'il se présente actuellement : Becher réclame dans un second : *Deutsches Bekenntnis* un « *Anderswerden* » des Allemands, Friedrich Wolf salue dans : *Wir können nicht schweigen* l'ouverture des débats de Nuremberg et rappelle que 800.000 Allemands ont péri des mains des bourreaux nazis. Stroux, recteur de l'Université de Berlin, tente de définir la culture comme activité, travail, et non état acquis.

Pour remettre l'humanisme et la démocratie en honneur parmi les Allemands, on fait appel aux grands morts : Herder, Schiller, Whitmann, Humboldt, Valéry... Des documents dépeignent la vie à l'intérieur du Reich pendant les « années terribles » : un compte-rendu du procès Dimitroff en septembre 1933, un extrait du *Totenwald*, de Wiechert, présentant ses souvenirs de Buchenwald — et, par réaction, des exemples de l'humour de l'opposition à Hitler : *Der Flüsterwitz*... Il faut montrer que le régime défunt est une faillite dans tous les domaines, même en ce qui concerne la médecine ou l'architecture. Georg Lukacs fustige le subjectivisme, lié chez les Allemands à l'esprit de servitude ; Hegel, le rationaliste et le « démocrate », a été proscrit par les nazis... Niekisch nous introduit dans : l'*Antichambre du Fascisme*, où se groupent Schopenhauer, le théoricien de l'instinct ; Wagner, le glorificateur des masses ; Nietzsche, le philosophe de la lutte des classes, et Fichte, l'apôtre de la prétendue mission allemande. Lemmer célèbre par contre les réalisations de la « nouvelle Allemagne », une vie politique active (que Niemöller dénonçait comme une dangereuse absurdité) et la réforme agraire en zone russe, « loi historique » à ses yeux.

Les controverses religieuses trouvent leur écho dans *Aufbau*, mais la question épineuse est vraiment celle des deux émigrations : Hauptmann, Thiess, Fallada, Furtwängler prétendent avoir émigré « à l'intérieur » tandis que les frères Mann, Zweig, Ludwig, quittaient en 1933 l'Allemagne hitlérienne pour l'Etranger. Au nom du principe de tolérance énoncé par Becher, la revue est ouverte à tous les hommes de bonne volonté. L' « antifasciste » Hauptmann salue la démocratie en octobre 1945 ; son apologiste Jhering pense que son plus beau titre de « résistant » est d'avoir continué à produire après 1933... Condamné par les Américains, fêté par les autorités et les milieux artistiques de Berlin à son retour dans la ville, Furtwängler a droit, pour son 60e anniversaire, à deux pages d'éloges, tout comme Heinrich Mann

(1) La revue *Lancelot*, publiée en zone française, d'une présentation beaucoup plus soignée que celle de *Aufbau*, coûte 1 RM 50.

pour ses 75 ans. En réponse à une interview de Erika Mann (*New-York Herald Tribune* du 21 février 1946) qui incriminait ceux qui étaient restés après 1939 en Allemagne, un article de Arnold Bauer prend en mars 1946 la défense des œuvres qu'au micro de la B. B. C. Thomas Mann qualifiait, il y a quelques mois, de « maculées de sang ».

Quant aux cultures étrangères, *Aufbau* leur consacre une très large place, mais jusqu'à présent, les Anglo-Saxons et les Russes en ont surtout profité. Des articles très documentés, souvent traduits de l'anglais ou du russe, ont présenté au public allemand Joyce, Swift, Marc Twain, le philologue de Leningrad Marr, le critique » social et littéraire » Dobroljubow, les équipes théâtrales de Moscou. Par contre, un seul article a traité de choses de France : il s'agit des *Quatre Dormeurs* du Panthéon : Voltaire, Baudin, Hugo, Zola, ensevelis au bord du « fleuve sacré de l'Europe », suivant les termes de l'auteur, Frank. Est-ce mauvaise volonté ? Nous savons que dans sa villa de Pankow (secteur russe), Becher pense avec nostalgie à Paris, à « *l'Inconnue de la Seine* », à laquelle il a dédié un de ses poèmes d'exil. Il semble bien que c'est l'insuffisance de documentation qui empêche la rédaction de *Aufbau* de faire à la France la place qui lui revient de droit. En avril, les dirigeants du Kulturbund sont venus à Frohnau, au siège du Groupe Français de la Commission de Contrôle, pour dire ce dont « l'Allemagne était redevable à la France », pour le rappeler à leurs compatriotes...

Toutes les circonstances — et en particulier celles qui ont présidé à sa naissance — n'ont pas été favorables au « Kulturbund ». Quoiqu'il ne soit pas cantonné dans le secteur soviétique de la ville, bien des gens ont pu lui reprocher son parrainage soviétique. Or le Comité Directeur ne compte que cinq membres du parti communiste (fondu aujourd'hui dans la *Sozialistische Einheitspartei Deutschlands*) sur un total de 28 membres et un Wiechert n'habite pas Berlin.

On a aussi parlé d'un dirigisme, parfois d'un totalitarisme littéraire et intellectuel, coïncidant avec la propagande pour la création d'un parti unique et servant à assurer à Berlin, capitale d'un nouveau Reich, la domination sur les esprits de tous les pays allemands.

Enfin, certains ont souligné combien le « Kulturbund » et ses deux organes annexes sont parfois dominés par le « Zeitgeist » et combien ils sacrifient à la « Tendenzliteratur » — qui guette sans cesse l'esprit allemand pour l'appauvrir et le dépersonnaliser.

Mais l'année qui s'écoule a vu le « Kulturbund » progresser sans cesse et, si le succès est désormais assuré en Allemagne, c'est de l'étranger que sont venus deux témoignages d'intérêt et de sympathie dont Becher et ses collaborateurs sont particulièrement fiers. Le 26 février dernier, le « British Council for German Democracy » adressait au « Kulturbund » un message signé par plus d'une centaine de personnalités (Harold Laski, Vernon Bartlett, Robert Donat, l'archevêque de Canterbury) et lui exprimant son admiration pour l'effort réalisé et les résultats atteints. Quelque temps auparavant, le 31 janvier, le général russe Sokolowskij, alors adjoint du maréchal Joukow, réunissait les dirigeants du « Kulturbund » et au cours d'une allocution reproduite par tous les journaux berlinois leur disait qu'il avait l'espoir de voir l'Allemagne « *sous peu aussi grande et puissante spirituellement qu'elle l'était avant Hitler* ».

Jean NEVEUX

III. La nouvelle Université de Mayence

La nouvelle Université de Mayence a été inaugurée le 22 mai 1946. Mayence, située aux avant-postes de la Rhénanie, largement ouverte aux courants occidentaux, soulevée par la pensée révolutionnaire, frondeuse après 1815, n'a pas retrouvé sous le régime prussien sa très vieille Université disparue en 1797. Aussi cette *réouverture* a-t-elle pris une valeur symbolique. Les autorités françaises, sous l'égide du général Kœnig et de l'Administrateur Général M. Laffon, ont accordé leur appui et leur aide efficaces à la réalisation de ce projet ; les efforts déployés par M. le Directeur de l'Education Publique Schmittlein, M. le Contrôleur Jacobsen et le Commandant Kleinmann, délégué du cercle, ont mérité qu'on leur rende hommage. Du côté allemand, le Recteur J. Schmid a été le principal animateur.

L'originalité de cette Université est de vouloir renouer avec le passé rhénan pour préparer un avenir démocratique et humain. Elle ne subira pas les entraves de règlements surannés qui ont fait de tant d'Universités allemandes des citadelles du conservatisme nationaliste. En face de Tubingue, fortement ancré dans la tradition, et de Fribourg, elle représentera des tendances plus modernes. Les professeurs, nommés sur titres, pourront être pris dans l'enseignement secondaire ou même choisis hors des milieux universitaires. Les étudiants seront, pour une fraction importante, des boursiers.

La réouverture de l'Université Johannès Gutenberg s'est accompagnée de grandes solennités. Elle a débuté dans la matinée par un office pontifical célébré à la Cathédrale par l'évêque de Mayence, Mgr Stoh. Puis l'inauguration s'est déroulée en présence des hautes personnalités alliées et allemandes. De nombreux discours ont été prononcés. Il nous a paru intéressant de reproduire l'allocution du général Kœnig, ainsi que les passages essentiels du discours courageux de M. le Recteur J. Schmid.

ALLOCUTION DE M. LE GENERAL KOENIG

Les cités bâties dans les lieux que la géographie désigne comme les plus propices aux œuvres des hommes ont eu, sur notre vieille terre d'Europe, le privilège à la fois glorieux et redoutable d'être traversées par deux grands courants contraires. Moins favorisées que leurs sœurs plus discrètes, elles ont périodiquement connu l'horreur des guerres et subi leurs dévastations. Mais c'est aussi vers elles qu'attirés par les possibilités plus vastes d'échanges intellectuels se sont portés de tout temps les maîtres les plus éminents, les écoliers les plus curieux et les mieux doués, avides les uns de confronter leur savoir et de le dispenser, les autres d'acquérir une somme toujours plus étendue de connaissances.

Au cours des siècles passés, Mayence aura, plus que toute autre peut-être, obéi à cette double loi. Les temps présents nous en offrent à nouveau un frappant exemple, et il est réconfortant de constater qu'après avoir subi sans doute depuis deux mille ans sa plus complète destruction, la ville renaît sous le signe de l'esprit encore pour mieux affirmer la primauté qu'elle entend accorder aux valeurs morales et intellectuelles.

Cette Université, placée sous le vocable significatif de Jean Gutemberg, est devenue en peu de mois une étonnante réalité. On peut affirmer que l'entreprise

menée aujourd'hui à bonne fin est le renouement d'une ancienne et magnifique tradition humaniste, en même temps qu'une réponse concrète à de pressantes nécessités du moment.

Tout est connu, tout a été dit du passé de cette Université fameuse, qui prit naissance au XVe siècle. Devenue très tôt le centre culturel de la Hesse, sa renommée s'étendit peu à peu au cours de trois siècles pendant lesquels furent enseignés brillamment la théologie, les lettres et le droit. Elle partagea les vicissitudes de la cité; et la critique impartiale retiendra qu'il n'a pas dépendu de la France qu'elle dût fermer ses portes, il y a maintenant plus d'un siècle.

Mais si, en ce jour, la joie des penseurs et des savants, comme celle des véritables hommes d'action, — si, dis-je, en ce jour la joie est grande d'assister à cette résurrection, plus grande encore et plus pure doit être la nôtre, de voir édifier à nouveau, sur les bords du puissant fleuve du Rhin, une maison qui, dans le domaine de la pensée philosophique et historique comme dans celui de la recherche scientifique, sera un instrument précieux mis à la disposition des générations d'aujourd'hui et de demain.

Votre pays sort à peine d'un épouvantable cataclysme auquel bien peu de vos provinces ont échappé. A la mesure des ruines accumulées sur votre sol, je crois qu'en ce moment même des esprits rhénans et allemands, de plus en plus nombreux, recherchent ardemment les causes exactes pour lesquelles, par deux fois en moins de trente ans, ils ont été plongés dans la défaite. Au centre de ce désastre, sans doute entrevoient-ils que la vérité n'est pas celle que leur enseignaient la science et la philosophie hitlériennes, en des universités d'où était banni le souffle animateur de l'universelle « Alma Mater ».

A l'instant précis où s'éveille un tel travail des consciences, je pense que votre Université n'est pas réouverte simplement pour former l'esprit de la jeunesse en vue des tâches intellectuelles de demain, mais qu'elle l'est aussi pour lui offrir une possibilité de se dépasser soi-même, de se sacrifier à plus grand que soi, et d'élaborer largement le nouvel idéal dont l'homme moderne a besoin pour vivre, surtout lorsqu'il a assisté à l'effondrement du cadre de sa vie.

Ce pays a été longtemps un des carrefours de nos deux peuples en guerre, et nous savons exactement désormais, les uns et les autres, ce qu'il en coûte ! Un tel spectacle ne peut que faire naître en nous la volonté de le transformer définitivement en un lieu de rencontres pacifiques, pour y procéder à l'échange d'idées fécondes et constructives. Ce but très noble me paraît devoir être atteint si l'enseignement dispensé entre ces murs est celui de la vérité servie par une critique libre et impartiale, et si en outre, renouant la tradition de leurs prédécesseurs, les maîtres ouvrent largement les horizons de la jeunesse sur un monde extérieur toujours en progrès.

C'est donc à vous, Monsieur le Recteur, et à vous, Messieurs les Professeurs, que je m'adresse en premier lieu. Il vous appartiendra, ou non, de réaliser cette tâche, de la parfaire par votre enseignement et votre exemple, en formant des caractères capables de reconstruire notre vieux monde en l'animant d'un esprit nouveau.

Quant à vous, Messieurs les Etudiants, je souhaite qu'après avoir reçu cet enseignement, vous cherchiez passionnément à élargir le champ de vos connaissances humaines dans le sentiment de votre propre dignité et dans le respect de celle des autres.

C'est dans une telle voie que je voudrais voir s'engager sans équivoque maîtres et élèves, afin que l'Université de Mayence redevienne elle-même et qu'elle obéisse de nouveau à la vocation que la géographie et l'histoire lui ont assignée depuis des millénaires.

En autorisant la réouverture de l'Université de Mayence, j'ai été heureux de marquer l'intérêt que, fidèle à sa mission de grande puissance rhénane, la France apporte plus que jamais — en dépit de ses propres épreuves — au domaine de l'âme et de l'esprit.

Si les autorités françaises du Gouvernement Militaire, dont les plus hauts représentants sont à mes côtés, se sont empressées et ont facilité vos débuts difficiles, — et d'ailleurs comment auriez-vous pu sans elle mener la seule tâche matérielle

à bonne fin ? —, je tiens à déclarer hautement que vous êtes ici chez vous. C'est pourquoi je vous remercie, Monsieur le Recteur, de l'accueil qui vient de m'y être réservé, ainsi qu'à mes collaborateurs.

Au travail, Messieurs, longue vie et prospérité à l'Université Jean Gutemberg de Mayence.

« Vivat, crescat, floreat ».

DISCOURS DE M. LE RECTEUR SCHMID

Après avoir remercié tous ceux qui ont contribué à la résurrection de l'Université, le Recteur dit :

Mais c'est au Gouvernement Militaire Français que nous devons exprimer notre gratitude la plus vive..... Dans sa générosité et sa bienveillance, le Gouvernement Militaire Français porte assistance à l'adversaire d'hier qui gît abattu, afin qu'il procède à sa régénération spirituelle et matérielle. Quand on considère que l'Allemagne, pendant le cours d'une existence humaine est trois fois entrée en campagne contre la France et, ce faisant, a compromis gravement sa puissance et sapé les bases mêmes de son existence économique, on ne peut qu'admirer cette attitude chevaleresque ; de même, on doit reconnaître l'indulgence intelligente et le soin qui nous entoure dans le domaine des œuvres culturelles. Nous ne manquons pas d'apprécier cette bienveillance et ce d'autant plus, qu'elle nous donne l'unique possibilité qui nous reste d'affronter notre détresse la plus profonde, la détresse spirituelle. Grâce à cette Université que nous entendons édifier sur des bases nouvelles, selon des principes nouveaux, nous espérons réparer les fautes du passé et former une nouvelle génération d'hommes. C'est la grande tâche de notre Alma Mater.

Après avoir montré que le nombre des demandes d'inscription prouve à quel point cette Université répond à un besoin, le Recteur définit l'importance et le sens de l'œuvre entreprise :

Dès les premiers efforts qui se sont manifestés en vue d'obtenir la réouverture de l'Université de Mayence, on a pu constater combien s'affirmait la nécessité d'un point de rassemblement et de diffusion intellectuel et culturel pour tout le territoire situé sur la rive occidentale du Rhin moyen. Un tel centre est aujourd'hui indispensable. Les nouveaux sentiments d'appartenance au pays natal qui se manifestent exigent d'être cultivés et aidés sans relâche..... Mais il est indispensable aussi, afin de réaliser un autre contrepoids politique et culturel, qui a presque définitivement disparu sous l'action d'un mythe, le mythe de l'autarcie spirituelle. Une évolution de cette sorte, indépendante dans le domaine de la civilisation et de l'esprit, ne peut être resserrée et limitée dans les bornes naturelles d'une vie humaine, voilà ce que prouvent les valeurs durables de l'esprit allemand, qui, précisément à l'époque d'un large particularisme, ont été créées en tant que produits d'un état d'esprit dont la valeur reste éternellement humaine. C'est en ce temps-là que Mozart, Haydn et Beethoven ont composé leurs incomparables œuvres musicales et c'est à ce moment là aussi que se place l'âge d'or de la poésie allemande, durant lequel des maîtres comme Lessing, Herder, Goethe et Schiller ont créé leurs chefs-d'œuvre d'impérissable humanité. C'est à cette époque que la plus pure expression dramatique de la perfection humaine, « l'Iphigenie », *de Goethe, a été représentée pour la première fois sur l'Ettersberg proche de Weimar. Elle fut représentée là où, 150 ans plus tard, dans le camp de concentration de Buchenwald, des hommes dénaturés ont commis les cruautés les plus affreuses de l'histoire moderne. Comment une aussi épouvantable dégénérescence de l'âme allemande fut-elle possible ? Pourquoi, nous demandons-nous, cela fut-il possible ? Après que la floraison classique eut apporté la promesse d'un nouveau pacte unissant l'homme avec l'éternel et le divin et après qu'elle eut donné le gage d'un nouveau* « Sacrum Imperium » *? Goethe lui-même ne s'était-il pas vu contraint de déclarer : « L'humanité deviendra*

plus savante et comprendra plus de choses, mais elle ne deviendra ni meilleure, ni plus active, ni plus heureuse. Je vois venir le temps où les hommes ne réjouiront plus la divinité et où celle-ci devra tout détruire pour permettre une création rajeunie. » Ces paroles devaient bientôt trouver leur accomplissement. L'homme se mit à se tourner vers la machine. Un gigantesque développement des forces matérielles apportait la promesse d'un monde nouveau et meilleur. L'homme cherchait l'accomplissement de tous ses désirs en ordonnant son existence uniquement en fonction du progrès technique. Mais la machine qu'il créait le rendit lui-même semblable à la machine. Son rythme ne lui laissa plus de temps pour la méditation sur les principes, l'insaisissable et l'éternel. La recherche de l'argent et de la considération, le plaisir et l'ivresse envahirent les hommes et suscitèrent en lui, par oubli des véritables lois de la vie, le désir avide de puissance, la haine, l'incroyance, la lutte réciproque, la méconnaissance des valeurs éternelles, les troubles pressentiments d'un abandon et en conséquence, l'impression que la vie est dépourvue de sens et, malgré tout l'éclat extérieur, un pessimisme sans fond. Un homme politique avisé, le comte Sforza, qui a débattu les problèmes européens de son temps, résume la situation dans les termes suivants : « Le problème européen est un problème moral. » L'effondrement était inévitable....

L'évolution de l'Allemagne est ainsi dessinée :

Parmi les états civilisés ou, plus exactement, voués à la technique, c'est en Allemagne que se trouvèrent réunies les conditions les plus favorables à cette évolution. Au temps de Goethe, l'Allemagne était une terre de petits paysans contemplatifs, un pays de haute civilisation bourgeoise ; 80 ans plus tard c'était déjà l'un des grands ateliers du monde dans lequel les machines grondaient. Le nombre des habitants avait presque triplé en cent ans et la répartition de la population était entièrement modifiée. Dans les régions industrielles les êtres humains s'amassaient en groupements compacts atteignant jusqu'à 1.500 personnes au kilomètre carré. On vit les grandes villes croître et se multiplier. En 1867, l'Allemagne ne comptait que 7 grandes villes. En 1910, elle en avait déjà 48 qui abritaient 13 millions 800.000 habitants, si bien que 1 sur 5 et, en 1920, même 1 sur 4 des habitants du Reich vivaient dans une grande ville. Ce fut là une accumulation d'êtres humains qui détruisait l'enracinement paysan, la tradition, les traits caractéristiques, les mœurs populaires, la langue familière, l'histoire et la vie religieuse ; ce rassemblement d'hommes rendit plus âpre le combat pour la vie, il devint la règle dans le domaine de l'habitat, du travail et du plaisir et accéléra la désagrégation spirituelle dans un monde détourné de l'esprit. A cela s'ajouta une évolution parallèle que l'on peut qualifier de tragique. Elle a ses racines profondes dans la détresse sans bornes qui suivit la Guerre de Trente Ans et les guerres ultérieures et, éperonnée par le désir nostalgique de la puissance, de la grandeur et de l'autonomie politique, elle mena en droite ligne de Frédéric II, Bismarck et Guillaume II à Hitler. L'Allemagne de Weimar devint l'Allemagne de Potsdam. La Prusse joua un rôle prépondérant et les manières et les mœurs prussiennes s'imposèrent à travers toute l'Alemagne. Dès le début du développement de la puissance allemande l'esprit de Potsdam, bien moins dominé par le sentiment des valeurs morales que par les forces de la volonté et de la soumission aux buts poursuivis, visa à réaliser tout avec toute chose et, par un dressage strict et une soumission absolue, il visa même à former les hommes à volonté. A cet égard le prussianisme fut un fourrier du régime nazi. Ainsi fut réalisé ce que Grillparzer avait, dans une vue prophétique, exprimé au sujet du fanatisme nationaliste : « Le chemin de la nouvelle éducation va de l'humanité à la bestialité en passant par la nationalité ! » Sans lien avec les forces spirituelles, dépourvu de tout engagement moral avec le pays natal, rempli d'une aspiration à la puissance et d'un amour furieux de la technique, à laquelle plus rien ne semblait impossible, l'Allemand disparut ; nivelé selon un type uniforme par l'action des groupements de propagande il devint l'abstraction de lui-même, semblable à un grain de poussière qu'emporte un souffle de vent, être démonétisé qu'entraînaient les plus bruyants bateleurs, et qui, travaillé par les troubles

désirs de l'âme collective, devint capable des crimes les plus épouvantables. C'est seulement grâce à cette dégénérescence que le Nazisme a pu rejeter loin de lui la communauté spirituelle occidentale et mettre à la place du droit la violence, à la place de la liberté, la contrainte, à la place de la tolérance, la persécution des autres pensées, à la place de l'humanité, la cruauté, enfin, à la place de l'opinion personnelle, la doctrine du parti. La domination exercée sur une âme sans volonté ou apeurée devait amener d'une part la tyrannie, d'autre part la destruction. Ce qui devait arriver arriva. L'aspiration à la puissance et la violence toute nue amenèrent pour la seconde fois dans le cours d'une génération un heurt des puissances mondiales. Et la seconde guerre mondiale de par son caractère total, qui n'épargna pas un état, pas un peuple, pas un homme, dressa un terrible acte d'accusation contre un monde détourné des voies humaines et divines.

Des développements consacrés par le Recteur aux tâches de l'Université, citons les passages suivants :

Les expériences du passé définissent comme suit les tâches particulières de l'Université :

a) *Surmonter le matérialisme et éliminer la plaie de la spécialisation en rétablissant l'universalité qui ne peut régner que par l'union vivante des sciences.*

b) *Veiller à entretenir un état d'esprit conforme à la démocratie et à l'humanité.*

c) *Instituer les débats nécessaires sur les données et les tendances de notre temps, rechercher les voies nouvelles qui nous sortiront de la détresse sociale, politique et économique et nous feront éviter une nouvelle course à l'abîme.*

d) *Réaliser un renouvellement spirituel et moral, sauvegarder et transmettre les véritables vertus de l'homme qui déterminent son attitude en ce qui concerne les problèmes théoriques et pratiques qui se posent dans la vie de l'individu comme dans la vie civique.*

Pour remplir ces conditions, la nouvelle Université doit être conformément à son statut :

Une université conçue dans l'esprit classique qui enseigne et éprouve la Connaissance au sens le plus large du mot, et qui, dépassant le stade de la spécialité, initie l'étudiant aux importantes tâches générales et aux questions vitales de notre temps et qui se dépense pour conserver et développer le progrès social, la liberté humaine et l'accroissement du bien-être matériel.....

La nouvelle Université doit être en outre une école supérieure de la vie ; elle inculquera les principes de pure humanité, car elle développera outre les capacités intellectuelles les dons du caractère, de la sympathie, de l'intelligence réciproque, du respect et de la méditation, qualités qui seules permettent de donner aux capacités professionnelles leur vraie valeur en les mettant au service de la collectivité.....

Dans tous les domaines, les médecins, les savants, les éducateurs, les artistes qui ont créé les valeurs humaines les plus élevées seront tour à tour présentés dans leur humanité qui les sort de leur temps et de leur nation. C'est dans ce sens que doit être conduite l'éducation politique. Elle suppose une présentation objective des données existantes : ainsi se prépare la décision prise après jugement personnel. Mais cette éducation politique comprend obligatoirement l'élimination de l'idéologie nationale-socialiste, prussienne et militariste en représentant, conformément à la vérité, les causes qui ont précipité l'Allemagne dans son actuelle misère.

De même, la vigilance la plus grande est indispensable pour que tout essai d'une justification ultérieure du système de force aboli et de ses atrocités soit reconnu comme tel et voué au pilori, car serait-il autre chose qu'un symptôme, dangereux au plus haut point, d'une volonté d'agression et d'irrémédiable despotisme ? Une substitution des responsabilités, comme cela eut cours après la dernière guerre mondiale dans les milieux militaristes, et qui avait trouvé un appui chez des adhérents dénués d'esprit critique et même parmi la jeunesse universitaire et le corps professoral, serait une rechute dangereuse qui risquerait d'anéantir l'espoir d'un retour des Allemands à une vie normale au sein de la famille des peuples.....

Seuls ceux qui reconnaissent les lois universelles de la vraie humanité, qui excluent tout fanatisme racial et national et qui portent en eux le respect sincère d'autrui, peuvent espérer en la reconstruction organique, politique et économique ardemment désirée par les hommes et les peuples de la terre. Ce n'est que sur le fondement de l'humanité qu'on peut développer des idées démocratiques.....

Ce qui sauvera la civilisation humaine de la catastrophe, ce qui permettra une reconstruction profonde, c'est une conception commune du monde, et l'établissement des communautés qui s'ensuivent logiquement, en passant par les stades successifs de l'unité nationale, continentale et universelle.

Les forces qui favorisent en Allemagne et dans d'autres pays l'égoïsme national doivent être surmontées si l'on veut que ne surgissent pas de nouveaux conflits. Le meilleur moyen pour y parvenir est le contact personnel. Apprendre à se connaître signifie au moins se comprendre. Comprendre signifie concevoir le génie d'autrui et représente l'un des facteurs principaux de la paix entre les peuples. Cette compréhension et cette confiance mutuelle sont le seul moyen d'éviter une guerre future. Ce contact sera réalisé dans la nouvelle université, par des personnalités du monde de l'enseignement et des savants de divers pays. Ils communiqueront leurs avis et leurs expériences ; en outre nous suggérons des échanges d'étudiants avec d'autres pays pour permettre la discussion des grandes questions du temps présent, pour trouver des directives afin d'arriver à une collaboration et afin de tenir en éveil et d'encourager la conception d'une responsabilité réciproque. Ces efforts seront favorisés avec un soin vigilant dans les différentes disciplines. On peut ainsi espérer le développement d'une nouvelle « Intelligentsia » *qui, tout en gardant fidélité à sa propre nation, se sentira liée à toute l'humanité et qui voudra collaborer d'une manière éclairée à la communauté de vie et à une action conjuguée de tous les peuples. Les conditions de la vie des hommes et des peuples sont aujourd'hui si intimement liées qu'un développement fructueux sans le concours d'une telle collaboration est impossible. Notre situation actuelle le démontre. C'est ce qui doit définir nos relations avec notre proche voisin, la France, à laquelle nous sommes liés par tant de choses communes. C'est notre devoir précisément de réconcilier les deux peuples, car dans la négative, on n'arrivera pas à réaliser l'apaisement, car le danger subsiste que ces deux pays, engagés dans des groupements différents, soient entraînés dans de nouveaux conflits.*

Et le Recteur termine ainsi :

Après la catastrophe effroyable que les hommes ont déchaînée sur les hommes, leur grande idée commune ne peut être que : démocratie, humanité, compréhension mutuelle. Nous sommes placés devant l'alternative suivante : ou bien nous réussirons à créer cet ensemble, en adoptant ce point de vue grandiose inspiré par une conception du monde, un ordre qui soit supportable, ou bien nous périrons lamentablement. Nous sommes donc contraints de nous engager à fond pour la démocratie, pour l'humanité et pour la compréhension mutuelle, si nous voulons réussir dans notre effort qui vise à établir cet ordre nouveau chez nous et cette compréhension à l'égard d'autrui. Aujourd'hui, une main se tend généreusement vers nous. Nous y mettons la nôtre.

UT OMNES UNUM SINT

IV. A l'Université de Fribourg en Brisgau

Au début du semestre d'été 1946, tous les professeurs de l'Université Albert Ludwig, à Fribourg (à l'exception des chargés de conférences et des lecteurs), se sont engagés par écrit à prendre parti pour la liberté de doctrine et d'opinion, pour le droit, la dignité de l'homme et la liberté, à combattre toute tentative, politique ou autre, pour influencer l'Université, à suivre les règles du travail scientifique, à faire respecter de toutes manières la dignité universitaire ; les professeurs qui seront nommés dans l'avenir devront signer le même engagement, que nous publions ci-dessous :

1. *Ich trete für die Freiheit der Lehre und der Meinung ein ; Glaube und Ueberzeugung anderer achte ich.*
2. *Die Würde des Menschen ehre ich. Jede Form des Geisteszwanges und der Rechtsbeugung lehne ich ab und werde sie bekämpfen.*
3. *Indem ich für Recht, Menschenwürde und Freiheit eintrete, wahre ich die Ehre meines Volkes.*
4. *Versuche politischer Parteien oder anderer Machtgruppen, auf die Universität Einfluss zu gewinnen, werde ich rücksichtslos bekämpfen.*
5. *Berufliche Erfolge werde ich allein durch eigene Leistung erstreben. Bei meinen Arbeiten werde ich mich niemals in eine Abhängigkeit begeben, die meine Forschung und Lehre beeinträchtigen könnte.*
6. *Den besonderen Pflichten, welche die Universität als Selbstverwaltungskörper ihren Mitgliedern auferlegt, werde ich mich nicht entziehen.*
7. *Ich versichere, interne Angelegenheiten der Universität vertraulich zu behandeln, damit sie nicht Gegenstand verantwortungslosen Geredes werden.*
8. *Die Würde der Universität werde ich in jeder Weise — auch durch meine persönliche Lebensführung — wahren. Gegen Angriffe werde ich sie verteidigen.*

BIBLIOGRAPHIE CRITIQUE

I.— BIBLIOGRAPHIE ALLEMANDE

Ernst WIECHERT. — *Der Totenwald, Ein Bericht*, Rascher, Zurich, 1946.

En mai 1938, le romancier Ernst Wiechert, qui s'était signalé au cours des dernières années par quelques manifestations honorables contre la prétendue idéologie régnante, était arrêté par la Gestapo, transporté à Munich, interrogé mais non jugé, puis envoyé au camp de Buchenwald, où il resta quatre mois. Libéré à la suite d'interventions de ses admirateurs et amis, il semble qu'il ait vécu les années de guerre assez obscurément à Munich. Il rompt à présent son silence et sous le titre de *Der Totenwald* apporte au grand procès pendant son témoignage.

Il s'agit, qu'on s'en souvienne, d'un camp de concentration d'avant la guerre ; on n'y reléguait alors que des Allemands, juifs ou autres, coupables soit de crimes ou de délits de droit commun, soit de « haute trahison », c'est-à-dire d'opinions hostiles au régime, parfois d'une simple boutade risquée entre amis, parmi lesquels il s'était trouvé un traître pour dénoncer l'imprudent. Le régime du camp était déjà celui qu'ont eu à subir nos déportés : cruautés de toute sorte, injures, famine, travaux épuisants, supplices monstrueux, brutalités systématiques, non seulement des gardiens, mais des officiers en charge et des médecins. Les habitants de Weimar étaient fort au courant de ce qui s'y passait, c'est eux qui avaient baptisé le camp « Totenwald, Forêt de la mort »; mais ils n'avaient garde de protester. Ceci dit pour mémoire.

Le livre commence par une sorte d'examen de conscience rétrospectif :

> JOHANNES — c'est le nom que nous donnerons à l'homme qui a fait et souffert les choses rapportées ici — avait déjà dépassé le milieu de la vie, il était parvenu à l'apogée d'une existence qui paraissait à l'abri de tout danger, digne d'envie et non dépourvue de gloire, lorsque les choses d'ici-bas et l'opinion que l'on peut se faire de celles de l'au-delà redevinrent pour lui incertaines et flottantes, et la tristesse croissante de son âme assombrissait ses jours et ses nuits. Ses journées se passaient en oiseuses spéculations au sujet des idées de justice et de dignité humaine, et du règne de Dieu sur la terre, et ses nuits étaient obscurcies et alourdies par les rêves pénibles et presque informes qui lui avaient été familiers dans les crises de sa vie passée.

Dans sa paisible retraite au bord des grands bois, il se rend compte que la détresse dont il souffre n'est pas uniquement la sienne propre, mais qu'elle est celle de tout un peuple, de tout un pays en état de désarroi devant les doctrines qui lui sont officiellement enseignées et prônées.

> De toutes les parties du pays, des gens de tout âge et de toute condition lui écrivaient, parlant de la détresse, voire du désespoir de ceux qui refusaient leur adhésion à l'évangile de l'époque, et que l'époque

écrasait de tout le poids qui a été de tout temps celui des tribunaux orthodoxes jugeant les hérétiques. On venait à lui pour un conseil, et lui-même aurait eu besoin de conseil ; on réclamait son aide et il ne pouvait intervenir. Il savait que dans les camps la mort faisait sa moisson cruelle ; que les fondations publiques étaient aux mains des indignes, les journaux au pouvoir de marchands d'orviétan ; qu'on se gaussait de Dieu et de son Livre, qu'on intrônisait des idoles et qu'on enseignait aux jeunes à mépriser et à couvrir de crachats ce que leurs devanciers avaient édifié de leurs mains et vénéré. Il savait que toute une nation, en peu d'années, était devenue une nation de valets. Valets dans les chaires des Universités, sur les sièges des juges, enseignant aux écoles, menant la charrue, debout sur la passerelle de commandement des navires ou sur le front des armées, assis à la table de l'écrivain. Valets partout où il y avait une parole à dire, un geste à faire, une accusation à étouffer, une foi à proclamer.

L'acte d'accusation, comme on le voit, est énergique. Il s'accompagne, à vrai dire, de considérations atténuantes : comment blâmer, demande l'auteur, ceux que la peur de la répression courbait « comme le chien qui rampe et recule devant la cravache » ? Et Wiechert lui-même ne se sentait pas sans reproche : sa dernière manifestation datait de quatre ans, rien ne s'était amélioré depuis lors, au contraire. En bien des cas, il avait dit « oui » du bout des lèvres, quand il aurait fallu dire « non », il s'était tu quand il aurait fallu parler. Il n'avait pas su mettre à profit la relative immunité que lui conférait sa réputation d'écrivain. Et un sentiment de honte l'envahissait, avec une dernière hésitation, une appréhension devant ce qu'il devinait être le chemin du martyre où d'autres avaient marché avant lui.

Au printemps de 1938, déjà profondément dégoûté de l'annexion de l'Autriche qui mettait le pays de Haydn et de Mozart dans la dépendance de soudards prussiens, il se décida à un acte qui nous paraît certes bien anodin. Hanté par la vision du pasteur Niemöller jugé, acquitté, mais maintenu contre toute justice en prison préventive, Wiechert prit sur lui d'écrire au président provincial du Parti pour l'avertir qu'il refuserait dorénavant toute participation aux œuvres d'assistance officielles, désirant réserver ses subsides à la famille du pasteur emprisonné. Geste qui n'avait rien de bien héroïque ; la solennité avec laquelle il est annoncé nous fait un peu sourire. Il n'en a pas fallu plus, cependant, pour amener l'arrestation de l'écrivain.

Les événements sont ensuite ceux que l'on pressent : un matin, une voiture grise s'arrête à la grille de la villa, trois hommes en descendent et la perquisition s'accomplit en présence du propriétaire. Ses livres, ses papiers, sa correspondance, ses manuscrits, son journal intime, tout est fouillé, bousculé sans grand résultat. Après quoi le prévenu est emmené à Munich, au Palais Royal, quartier général des S. S. Première captivité fort supportable, dans une prison « correcte », interrogatoires sans brutalité ; mais un jeune compagnon de cellule, qui a déjà fait un an à Dachau, commence à révéler au naïf Johannes ce qu'est en réalité le régime de ces lieux de « rééducation ».

Il ne croyait pas tout. Il ne croyait pas aux détenus pendus dans les arbres, les mains liées derrière le dos, ni au meurtre de Juifs innombrables, assassinés sur le lieu de leur travail ; ni aux fréquents suicides de malheureux à qui la mort semblait un paradis. Il se refusait à y croire. Derrière ces ombres et ces taches qui défiguraient l'image de sa

patrie, il s'obstinait à apercevoir son visage originel, simple, candide, un peu obtus, non sans étroitesse, non sans rudesse, mais plein de bonne volonté, de respect, d'humanité.

Les confidences d'un autre détenu, très différent du premier, continuent cependant à l'éclairer. Au bout de sept semaines, il apprend qu'il doit être transporté à Oranienburg, puis, en cours de route, que sa destination véritable est Buchenwald. Passons sur ce voyage, en voiture cellulaire et en chemin de fer, parmi les huées des Jeunesses hitlériennes ou le lourd silence de populations consternées. Au bout de cinq jours de trajet c'est l'arrivée au camp, l'appel interminable pendant lequel des hommes chancellent ou tombent évanouis, les coups de poing pleuvant sur des visages sans défense. Désormais Johannes commence à comprendre :

> Johannes recueillait tous ces faits comme en un miroir. Il n'en voulait rien laisser échapper, rien oublier. Il lui semblait qu'il était venu là pour apporter quelque jour son témoignage à un tribunal encore inconnu devant lequel il faudrait peser ses moindres mots. Il regardait les visages qui passaient devant lui, et il s'effrayayit de la brutalité sans bornes qui s'y lisait. Il n'avait plus le moindre doute sur ce qui l'attendait. Désormais il savait que Karl avait dit vrai.

La matérialité des faits, nous la connaissons, et les récits de Wiechert n'y ajoutent ni n'en enlèvent rien. Voici cependant un tableau général du camp :

> Il lui fallut un certain temps pour que le camp, dans toute sa complexité et dans tous ses détails, se révélât à lui. Il y avait environ huit mille détenus — un camp entre combien d'autres ! — et on les distinguait à la couleur de leurs insignes. Ceux qui avaient le plus de tenue et qui jouissaient de la plus grande considération, si tant est que l'on pût parler de considération, étaient les rouges. Ensuite venaient les verts, les « droit commun », puis les insignes noirs des réfractaires au travail, les roses des homosexuels, les violets des objecteurs de conscience et les jaunes des Juifs. La plupart de ceux-ci portaient deux triangles cousus l'un sur l'autre, un noir et un jaune, ce qui formait une sorte d'étoile. Les récidivistes portaient une bande étroite au-dessous de leur triangle et ceux du bataillon pénitentiaire les misérables entre les misérables, avaient un point noir à côté de leur insigne. Il y avait aussi des aveugles, marqués de trois points noirs, et un certain nombre d'autres qui portaient sur leur brassard les mots : « Simple d'esprit ». Même les aveugles et les simples d'esprit peuvent mettre un Etat en péril.
>
> Les costumes étaient diversement rayés, selon les stocks dont on avait disposé, et la plupart des anciens prisonniers portaient de vieilles tenues militaires, bleues, grises, vertes. La plupart de ces vêtements étaient indiciblement déguenillés, rapiécés dans toutes les teintes, défroque de mendiant délavée par le soleil et la pluie, auprès de laquelle une tenue de bagnard semblait un costume de cérémonie. Quand de très bonne heure, avant l'aube, même en cette fin d'août, ces milliers d'hommes se rendaient à l'appel matinal, courbés et frissonnants, sous la pluie battante, enfonçant jusqu'aux chevilles dans la fange de la place, beaucoup appuyés sur de longs bâtons, d'autres très malades, soutenus par leurs camarades, quelques-uns portés sur des civières de fortune ; quand le vent poussait au-dessus de leurs colonnes des lambeaux de brouillard, tantôt les enveloppant, tantôt les découvrant de

nouveau à la lumière blafarde, quand au pied d'un arbre ou d'un projecteur gisait un mourant, offrant à l'aurore un visage déjà d'outre-tombe, on aurait cru voir un tableau de la vie des damnés, un cauchemar surgi de dessous terre, la vision d'un enfer que le pinceau d'aucun peintre, le burin d'aucun graveur n'a jamais pu égaler, parce qu'aucune imagination humaine, ni même le rêve d'un génie, n'atteignait à cette réalité qui n'avait plus eu sa pareille depuis des siècles, si tant est qu'elle l'eût eue jamais.

Johannes alors médite ; il se demande ce qui sépare ces deux races d'hommes, maîtres et esclaves, victimes et bourreaux :

Comment comprendre que c'étaient là les deux parties d'un seul et même peuple, qui parlaient la même langue, s'étaient naguère prosternés aux pieds du même Dieu, avaient reçu selon les mêmes formules le baptême et la confirmation ? Ce même peuple chez lequel Gœthe avait vécu, qui avait traversé la Guerre de Trente ans et la Grande Guerre, ce peuple dont les mères ou les grand'mères avaient chanté le soir : « La lune s'est levée... » Un peuple qui maintenant n'était divisé ni par les différences de pauvreté ou de richesse, de christianisme ou de paganisme, ni par deux races, deux religions ou deux natures, qui n'était déchiré que par un dogme politique, un veau d'or en papier, érigé pour être adoré et qui, selon qu'on le vénérait ou le méprisait, vous faisait monter sur l'échelle des honneurs ou vous précipitait dans les bras de Moloch pour y être bafoué, martyrisé, sacrifié, effacé de la vie et de la mémoire. Rien de ce qui avait précédé ne comptait plus, ni l'œuvre accomplie, ni la bonté, ni le labeur et la peine d'une vie entière. Le présent seul comptait. La foi proclamée dans l'idole, la génuflexion devant le césar, l'aveugle répétition de la formule, le pathétique faux d'une demi-culture, le hurlement du démagogue. Instincts de masse, plaisirs et vices de masse, le pain et les jeux du cirque. Et maintenant ils étaient là dans l'arène, gladiateurs sans armes et sans espoir, livrés aux bêtes qu'on lâchait sur eux. Cependant que du haut des gradins un peuple de « seigneurs » les regardait, sans pitié, sans clémence, soulevant de la pointe de leurs bottes les membres des morts et les laissant retomber pour vérifier s'ils étaient bien morts.

Wiechert a séjourné quatre mois dans cet enfer ; il a bien failli y rester. Il y a été témoin de faits odieux, d'immondes supplices, sans que jamais on s'en soit pris à lui personnellement : au contraire, son identité reconnue et sa santé déclinante lui ont valu quelques adoucissements, notamment d'être affecté à des travaux de plus en plus doux : taille et colportage de pierres dans la carrière d'abord, puis débitage du bois sur le chantier, écorçage de l'osier pour la vannerie, enfin raccommodage des chaussettes, refuge des plus débiles. Ceux qu'il a vus souffrir et mourir dans les conditions les plus atroces, les prisonniers juifs, ont arraché à cet ancien antisémite des expressions de commisération et d'horreur vraies :

La plupart des prisonniers juifs avaient été groupés, et parmi eux les plus débiles, les plus épuisés, afin de pouvoir se débarrasser d'eux plus facilement. On leur donnait les sentinelles les plus brutales, les gardiens les plus brutaux, les contremaîtres les plus brutaux. L'homme de soixante-dix ans, réduit à l'état d'ombre chancelante, avait à porter le même fardeau que le garçon de dix-sept ans, et s'il succombait sous le faix jusqu'à trois fois, on le rechargeait une quatrième fois, et s'il était incapable de se relever, c'était de la « mutinerie », et la mutinerie

> était passible de mort. A la sortie de la carrière, Johannes en voyait toujours deux ou trois prostrés sur le sol, impuissants à se remettre debout, même au prix du pire martyre. C'étaient des corps dont le dernier souffle allait s'exhaler, des affamés, car les Juifs ne touchaient qu'une demi-portion de pain, jamais rien le dimanche, et se voyaient infliger à tout propos une journée de jeûne. Des affamés, des épuisés, des maltraités, de grands malades, plusieurs avec des tuberculoses ouvertes, mais surtout des désespérés qui avaient perdu le goût de vivre, qui suppliaient la sentinelle de leur envoyer une balle, comme on implore une goutte d'eau, sans réfléchir que la balle mettrait fin au plaisir des autres. Une balle, c'était une grâce, et le mot grâce était rayé du vocabulaire de ce camp, comme de celui de cette philosophie de « maîtres »... Il voyait défiler ce long cortège de damnés, portant des fardeaux calculés pour des épaules d'athlètes. Il voyait ces visages éteints, morts, desséchés jusqu'aux os. Il voyait ces dos courbés, ces squelettes aux bras et aux jambes de fantômes, couverts de plaies, barbouillés de sang coagulé. Et il voyait le regard de leurs yeux. Non seulement les yeux d'un très vieux peuple, lourds de science et de douleur, mais des yeux de mourants, déjà étrangers aux choses de ce monde et n'ayant rien à espérer d'un autre. Des yeux qui avaient perdu le sens de la vie, mais aussi celui de la mort. Des yeux égarés, fous, pareils à des lentilles vides dans leurs visages. Des yeux qui réfléchissaient encore les choses de cette terre, mais d'une façon toute mécanique et automatique ; qui ne comprenaient plus rien, parce que toute la réalité intelligible s'était effondrée dans l'enfer de leurs tortures. Qui avaient perdu la notion de l'homme et aussi la notion de Dieu.

Espérons que de telles pages, et elles sont nombreuses dans le livre, resteront, comme le dit l'auteur dans sa conclusion, « à la mémoire des morts, à la honte des vivants, en avertissement pour ceux qui viendront ». Resteront aussi les figures de ses compagnons de captivité, hommes simples, petits bourgeois paisibles et ouvriers révolutionnaires, communistes ou socialistes, chez qui Wiechert a rencontré tant de belles qualités de courage, de dévouement, de constance, d'inlassable bonté. En ce monde d'horreur, leur rencontre, leur souvenir sont une oasis de douceur et de pureté.

Ne ferons-nous aucune réserve sur le livre de bonne foi ? Il y en a quelques-unes qui s'imposent pourtant. La préface, inutilement métaphysique, n'est peut-être pas celle que nous attendrions. Représenter ces faits effroyables comme « l'introduction à la grande Symphonie de la Mort que de plus aptes devront écrire », comme le lever de rideau d'un drame qui s'intitulerait le « Triomphe de la Mort », n'est-ce pas transporter sur un plan d'art et de sérénité fataliste ce qui réclamerait une protestation vigoureuse et implacable ? N'est-ce pas un vestige de cet éternel romantisme allemand, toujours si prompt à rejeter sur un *fatum* insondable les défaillances et les crimes des humains ? Insinuer (p. 99) que les Juif martyrisés ne font après tout qu'expier leurs péchés, encore que ces péchés pâlissent devant les crimes de leurs bourreaux, c'est ramener de façon bien déplaisante on ne sait quel vieux relent d'un antisémitisme de principe dont on aimerait à voir purger radicalement l'atmosphère. Devant ce tableau véridique, modéré jusque dans l'horreur, on se défend mal, parfois, d'une impression gênante de faiblesse, non pas complaisante, mais craintive. Qu'a fait Wiechert en Allemagne, de 1938 à 1945, après l'avertissement reçu lors de sa libération, que la moindre manifestation de sa part le ramènerait dans un

camp « aux fins de destruction physique » ? On aimerait le savoir. Qu'il sorte à présent de son silence pour témoigner de ce qu'il a vu, plus encore de ce qu'il a souffert, c'est bien, encore que moins méritoire peut-être qu'il ne le semble. Mais voici encore une façon d'éluder les responsabilités qui peut paraître un peu inquiétante :

Ce qui se passait là n'était pas une guerre entre hommes. Ni même entre maîtres et esclaves. C'était une affaire entre bourreaux et victimes. La dignité propre aux combattants en était exclue, car il n'y avait pas de combattants. Rien que vengeance de parvenus et brutalité de bouchers. La nation avait été passée au tamis, la balle avait été arrêtée et dominait à présent le froment. Le souffle de Dieu avait été le souffle du diable. Jamais la nudité de la force brutale n'avait été aussi odieusement profanée. Les blessures de Johannes n'étaient pas seulement ses propres blessures, ni même celles de son propre peuple. L'humanité tout entière avait été profanée, et qui lui garantissait que ces choses n'étaient possibles que dans sa propre nation et dans les autres pays de « dictature » ? Le temps avait fouillé jusqu'au fond le sol de la nation, et de ce fond avaient jailli des sources empoisonnées. Comment en connaître les ramifications souterraines, comment savoir ce qu'il adviendrait d'autres peuples si leur sol devait être aussi profondément remué ? Dieu ne se mirait plus que dans ces sources bourbeuses, et on s'en éloignait comme d'un champ pestilentiel... « Voir Jéhovah, c'est mourir » dit la Bible. Mais si la face de Jéhovah était cela, était cela *aussi*, mieux valait effacer son nom et le remplacer par un nom plus simple, un nom sans promesse, sans éclat, sans amour, celui d'un homme ou de quelque bête de l'Apocalypse.

N'exigeons pas trop d'un Allemand qui a le sentiment des crimes de sa patrie, même si ce sentiment nous apparaît empêtré dans une métaphysique obscure et vaine. Répudions cette façon trop allemande d'éluder les responsabilités en les diluant, en les enveloppant d'hypothèses et de possibles. La purification vraie exigera une clairvoyance plus sévère. Mais soyons reconnaissants à Wiechert pour son témoignage ineffaçable, irréfutable, et peut-être d'autant plus probant qu'il est exprimé d'un ton si modéré, si peu dramatique et si peu vindicatif.

Geneviève BIANQUIS

E. WIECHERT. — *Der weisse Büffel oder von der grossen Gerechtigkeit*. Rascher Verlag, Zurich, 1946, 96 pages, cart. 5,80 (francs suisses).

Le dernier récit de Wiechert semble né du *Totenwald*, dont le héros avait passé ses journées « en stériles méditations sur les idées de justice et de dignité humaine et du règne de Dieu sur terre » (p. 1) et assistait avec horreur à la victoire de la violence sur le droit, de l'« asservissement sur la liberté, du mensonge sur la vérité ». (p. 54). Pour s'évader d'un monde qui reste dominé par le Mal, il s'est réfugié en Orient, dans un pays voisin du Gange sacré, un pays semblable à celui du *Sidhartha* de H. Hesse, dont le souvenir est ici très sensible.

Bien avant qu'apparût l'étendard de l'Occident chrétien, est né un garçon, que l'on appela Vasudeva. Sa naissance fut accompagnée de présages défavorables et pourtant son enfance se passa comme celle de tous les enfants qui vivent sur les rives du Fleuve, si ce n'est qu'il écoutait plus avidement que les autres ce que rapportaient les men-

diants sur les « violents », sur les despotes lointains, dont les serviteurs pressuraient le peuple. Ceux-ci vinrent, un jour, dans son village pour percevoir les impôts et ils prirent tout. Vasudeva avait seize ans ; il ne put supporter le pillage et les coups ; pour laver cette honte, il emmena ses camarades vers l'Est, où il créa une bande de « hors la loi » et domina le pays, mais sans connaître le repos ; il était trop jeune encore pour se résigner à suivre le conseil d'un saint ermite qu'il avait consulté : celui-là marche avec légèreté qui « abandonne tout, les souhaits, les désirs, les aspirations, c'est-à-dire la vie », car elle n'est pas autre chose.

Attaqué par ceux que la bande avait dépouillés il les repoussa au prix d'un combat long et sanglant. Le soir, il médite, et il croit voir, à la clarté de la lune, une forme légère qui puise dans une bouteille de bois pour humecter le front et les yeux des cadavres ; c'est sa mère, qui lui avait enseigné jadis que les Dieux n'ont pas permis de verser le sang et l'avait empêché de tirer contre les soldats-percepteurs, le jour du pillage ; elle se refuse à apaiser sa soif, car, dit-elle : « Je n'abreuve que les vivants » ; mais elle le conseille : « Tu as lavé la honte, et tu vas maintenant commencer à laver le sang... cela durera plus longtemps ».

Vasudeva revint au village natal, où il passa un an auprès de sa mère, puis il vécut trois ans chez un saint, avant de prendre le bâton de pèlerin. Un jour, dans un village, deux cavaliers en armes furent arrêtés par un buffle lourdement chargé, qu'ils abattirent d'un coup de lance. Vasudeva partit le lendemain pour demander réparation au roi, après avoir promis de ramener un buffle blanc, aux cornes dorées, qui porterait entre les cornes une inscription proclamant que « le droit est un cadeau des Dieux et des Rois aux pauvres. » En approchant de la capitale, il vit la foule se prosterner devant l'image du roi, ne l'imita pas, fut arrêté et dut suivre une caravane. Pourtant, il ne cessait pas de penser que les Dieux étaient bons et que seul, l'homme créait la souffrance sur la terre. Il refusa même de fuir, déclarant au gardien qui le lui proposait : « Je cherche le droit et c'est plus que la mort. »

Il résiste aux menaces du roi Nurduk et lui expose sa demande ; il lui dit sa foi dans les Dieux, qui ont donné à l'homme l'amour et le droit ; c'est la religion qu'il oppose à celui qui ne connaît que la puissance et l'épée. Mais le roi, quoiqu'ébranlé par ses arguments, ne veut pas admettre qu'un homme lui ait résisté. Pour briser sa résistance, il envoie chercher sa mère, il la fait brûler devant ses yeux, elle meurt en triomphatrice, glorifiant dans un admirable chant le corps qui enfanta un tel fils. Le roi fait alors mettre à mort Vasudeva l'inflexible puis il ordonne de déposer son cadavre dans la cendre et d'entasser des pierres au-dessus comme un monument ; mais il croit toujours les voir trembler.

Un jour enfin, le roi s'installa dans une cavité du monument de pierres, comme un mendiant, une écuelle de bois devant l'entrée, et il sentit alors que la paix entrait dans son corps malade. Un matin, il vit qu'on avait rempli l'écuelle et déposé un rameau de lotus et il trembla de bonheur. Un soir, un singe sacré vint s'accroupir à ses pieds et Nurduk pleura pour la première fois. Quelque temps après, on vit son fils, devenu roi, se placer à la porte du palais, entouré des grands du royaume, de sa garde du corps, de guerriers et d'esclaves ; personne

ne portait une arme ; le cortège royal vint prendre position auprès du monument de pierres. Alors cinquante paires de buffles blancs aux cornes ornées d'étoiles d'or s'avancèrent, passèrent auprès de Nurduk, qui vit cette caravane de la justice disparaître, en route pour le village de Vasudera.

« Et maintenant il ne tremblait plus ». *Le buffle blanc* est le livre de la justice, de l'expiation, de la rédemption. Wiechert semble — comme les meilleurs des Allemands — hanté par les idées de droit, de liberté, de dignité humaine, et de les avoir vues foulées aux pieds chaque jour au camp de Buchenwald il en garde l'âme à tout jamais blessée. Rêve-t-il d'une gigantesque cérémonie expiatrice qui permettrait au peuple allemand de connaître enfin la paix du roi Nurduk ? Son œuvre actuelle, d'une si haute valeur humaine, d'une si belle tenue littéraire, est un témoignage qui nous permet de voir en lui un des principaux représentants de la littérature allemande régénérée.

J. ANGELLOZ.

Johannes R. BECHER. *Abschied.* Aufbau-Verlag 1945.

Abschied est la partie initiale d'une « Tragédie allemande » du XX[e] siècle ; c'est aussi le salut adressé par Johannes B. Becher à la patrie, qu'il avait quittée en 1933.

L'année de la prise du pouvoir avait vu Becher s'exiler ; après un séjour d'un an à Paris, il prit, à l'inverse des frères Mann, le chemin de l'Est et s'établit en URSS. Là, dans un pays de vastes plaines et de vastes possibilités, qui avait déjà exercé une profonde influence sur R.M. Rilke et sur Ernst Wiechert, le talent et l'amour du sol natal mûrirent en Becher. Il n'est que de lire son volume de vers *Ausgewählte Gedichte aus der Zeit der Verbannung* 1933-1945, dont les 20.000 exemplaires furent épuisés en trois jours, pour se convaincre que, à l'opposé de tant d'autres, Becher n'a rien perdu dans son exil, bien au contraire. Et, président du « Kulturbund zur Demokratischen Erneuerung Deutschlands », il semble être l'un des mieux qualifiés pour renouer avec la grande tradition de la littérature allemande. Avant son départ pour l'exil, il avait déjà publié une dizaine de volumes, dont *Am Grabe Lenins*. Mais ces œuvres ne semblent pas avoir marqué ; nous pouvons d'ores et déjà affirmer qu'il en sera tout autrement de ce que les derniers six mois nous ont apporté de sa plume : *Abschied* et les poèmes de l'exil ont paru presque en même temps qu'un *Deutsches Bekenntnis* et, tout récemment, en avril, était publiée une épopée moderne, *Romane in Versen*.

Fils d'un Président de Cour d'Appel, membre du Parti Communiste allemand depuis 1928, ami d'Aragon et de Malraux, Becher défend son idéal démocratique d'une manière beaucoup plus directe que ne le fait Wiechert, fils d'un modeste forestier. Faut-il voir l'origine de cette différence, tout extérieure, d'attitude dans leur formation universitaire ? Tous deux étudièrent philosophie et histoire, et la médecine a remplacé pour Becher la botanique, à laquelle s'était consacré le poète de la forêt masoure. Mais les deux contemporains, (Becher naquit en 1891 et Wiechert en 1887) ne vécurent pas dans le même cadre humain : enfant de la grande ville, Becher fut placé plus vite en face de la réalité sociale que celui pour qui la ville fut toujours une étrangère inquiétante.

A la lumière de la « deuxième guerre de Trente Ans », l'histoire allemande apparaît nettement comme un « Anderswerden », une transformation toujours voulue et toujours manquée, et c'est justement le « Anderswerden » qui revient sans cesse dans le roman de Becher comme un douloureux « Leitmotiv » ; c'est le rappel des échecs successifs au cours de l'un de ces « Bildungs= und Entwickelungsromane » autobiographiques qui donnent outre-Rhin une si nombreuse postérité au *Wilhelm Meister* de Gœthe. Mais le dessein de Becher n'est pas de présenter un individu plus ou moins isolé dans le cadre d'une communauté. Son but est bien plutôt de montrer combien profonde est la parenté entre le destin de son héros, le jeune Peter Gastl, et celui de l'Allemagne wilhelminienne, jamais guérie de cette maladie d'enfance que furent les « Gründerjahre ». C'est là, à coup sûr, l'idée maîtresse de l'œuvre projetée et partiellement réalisée.

Le roman nous transporte à Munich, dans la famille du Procureur Général Gastl. La nuit de la Saint-Sylvestre ouvre le récit, tandis qu'au dehors les fusées illuminent le ciel et que les fanfares militaires saluent le siècle nouveau. Le petit Peter vit d'une façon particulièrement intense ce moment si rare et, dans son cœur, naît la volonté de devenir un autre, comme le siècle écoulé a, lui aussi, fait place à un autre. Le spectacle de l'ordonnance Xaverl complètement ivre lui fait pressentir à quel point les rites guerriers pratiqués servilement par son milieu sont surannés, faux et contraints. Son désir de changer ne demeurera pas un vain souhait d'enfant !... Hélas, sur son chemin, Peter se heurte aux siens et à son école. L'air, dans lequel vivent les membres de sa famille ainsi que la vieille bonne Christine, est l'air vicié et respectable de la « bonne bourgeoisie » allemande sous Guillaume II. Rien ne compte plus que l'opinion du « monde » c'est-à-dire de la caste. Les idéaux, devoir, amour, patrie, se corrompent pour devenir les variantes d'un même égoïsme. Quant au lycée, il n'apporte pas, semble-t-il, à Peter un élargissement de son horizon. En étouffant la voix de sa conscience, il devient l'ami de deux garçons de sa caste, deux jeunes brutes qui tyrannisent la classe. Bien qu'il se sente attiré par le pauvre Hartinger, dont le père est social-démocrate, Gastl se fait son bourreau et le Procureur, son père, l'y encourage. Sans cesse, l'enfant, puis l'adolescent, oscille entre le bien et le mal, l'amour et la haine, les idées de paix et de guerre, de progrès et de « réaction ». Il n'y a pas d'influence ecclésiastique dans ce milieu de luthériens rigoristes qui ne veulent pas entendre la Bonne Nouvelle, s'imaginant l'avoir déjà perçue. « Des gens comme nous... », telle est la devise des Gastl, dont le chef, fils de paysan, s'est élevé à force de travail et de complaisances.

Mûri par deux douloureuses expériences de l'amour, le fils de famille finit par reconnaître le vrai chemin de la transformation et, ce qui jusqu'ici semblait être le souhait sans importance d'une nuit enchantée se mue, à la veille de la guerre, en une volonté réfléchie. Celui qu'enthousiasmaient naguère au lycée les « Kriegsspiele » organisés par ses professeurs, refuse de s'engager.

« Me voici déjà en bas, dans la rue.
Les nuages qui passent... Ciel haut, infini.
Si quelqu'un comme moi... Alors, vous tous, vous n'avez pas à perdre courage.

« Vivat ! Liège est tombée ! Hourrah ! ». Du balcon a retenti ce cri poussé par une voix enrouée. Christine était sur le balcon et agitait le drapeau noir, blanc et rouge. »

C'est par ces lignes que se termine *Abschied.* Peter Gastl a tenté de fuir son monde propre et de trouver chez les humbles la solution, l'idéal. Mais, trahissant les uns, il est trahi par les autres, car, à la veille de la guerre mondiale, règne dans toute l'Allemagne, chez les puissants de ce monde comme chez les « damnés de la terre » l'enthousiasme guerrier. Le « rugissement des oui », poussé par le procureur et par son ennemi mortel, le vieil ouvrier Hartinger, est le même que celui par lequel presque toute l'Allemagne saluera l'aventure guerrière du IIIe Reich ; « Aujourd'hui, l'Allemagne nous appartient et demain, le monde entier est à nous ! » chantera la Wehrmacht...

Abschied ne cherche pas à explorer le domaine des mythes et il n'est pas l'étude psychologique d'une âme. C'est une « *Education Sentimentale* », politique et sociale ; mais Becher ne serait pas Allemand, s'il ne laissait une part importante au symbolisme du rêve. Celui-ci est, par sa confusion, l'image des dédales de l'âme allemande, qui ne sait d'où elle vient et ignore où elle va. Le rêve intervient dans *Abschied* toutes les fois qu'une crise morale semble précipiter l'évolution de Pierre et celle de son pays ; un cauchemar pesant sur toute une nation prend forme dans la vie cahotée du jeune lycéen. Si le style de Becher est partout ailleurs clair, et même parfois d'une certaine platitude (comme tout style allemand qui tend à éviter le lyrisme), il devient enfiévré et imprécis dès qu'il s'agit de rêves. De ce contraste, certainement voulu, naît une curieuse impression de malaise, accentuée encore par un dernier « Leitmotiv » : celui des cloches, des carillons : majestueux comme celui de la Frauenkirche, au début du roman, stridant et discordant ensuite comme un signal d'alarme.

Les âmes ne connaissent pas le repos depuis la trompeuse sérénité de la première nuit du siècle nouveau et le style reflète fidèlement cette douloureuse inquiétude.

Et par la forme et par le fond, *Abschied* est une réussite dans la description du malaise moral ; c'était là l'intention profonde de l'auteur et si pour nous, lecteurs français, le roman semble peu marquant, surprenant tout au plus, n'oublions pas cependant qu'il représente, mieux que tout autre livre d'émigrés, l'Allemagne « moderne », qui nous paraît toujours si étrange et qui parfois nous repousse. Pour le moment, Becher déclare n'avoir pas le temps de continuer sa « Tragédie allemande », mais espérons qu'il réussira à mener son héros vers une solution valable. Espérons aussi que lui et ses collaborateurs du « Kulturbund » réussiront à engager l'Allemagne spirituelle sur des voies qui la ramènent à sa grande époque passée. « Le moment du suprême adieu était venu », lit-on en exergue du roman de Becher. Cet adieu au passé doit être suivi d'une bienvenue. Ne pourrions-nous pas la souhaiter à Beucher, nous qui ne croyons pas toujours à un « Anderswerden » de l'Allemagne — qui l'espérons quand même.

Jean NEVEUX

Reinhold SCHNEIDER. - *Gedanken des Friedens*, 1946, 152 p.

Au milieu des ruines — importantes, mais non totales — de Fribourg, le « Herder-Verlag » brûlé, a repris son activité. Il se présente comme une vaste carcasse de bâtiment où l'on sent encore l'incendie, mais là, dans des ateliers plus ou moins clos et très sommairement réinstallés, avec des machines remise en état pièce après pièce, on réimprime des Bibles, des catéchismes, des œuvres spirituelles interdites par le national-socialisme. Le premier livre sorti des presses est un petit volume bien présenté, qui tient dans la poche et peut nourrir les méditations d'un promeneur solitaire : *Pensées de paix.*

L'auteur manifestait son hostilité au régime par des poèmes qui circulaient sous le manteau ; maintenant, avec l'autorisation de son archevêque et des autorités françaises, il s'adresse à ses compatriotes pour leur représenter la grandeur et la gravité de la tâche qui leur incombe : réaliser la paix intérieure afin de faire l'histoire de demain ; il les exhorte à la prière et à la pénitence ; il leur prêche le retour à la religion et à la Croix. Ce livre, qui est toujours d'une belle élévation spirituelle, atteint à la grandeur et à la beauté dans le dernier chapitre, adressé à la jeunesse et intitulé « L'indestructible » (*Das Unzerstörbare*).

A son entrée dans la vie, la jeunesse ne trouve qu'un champ de ruines ; n'y a-t-il pas dans cette dure réalité une grâce ? Oui : un esprit viril fait face à la faute et cherche à la comprendre ; il accepte de souffrir pour des crimes collectifs, avec le sentiment qu'il doit donner au nom de son peuple une valeur nouvelle ; il n'évite pas l'expiation, car il sait qu'en elle repose ce que l'Ecriture Sainte appelle : « la couronne » ; c'est elle qui lui rendra sa dignité et qui sera « le fait historique » de son peuple. Le monde doit se transformer et c'est peut-être « la grande grâce, le grand droit de la jeunesse » d'être l'organe de cette transformation (*Das Wort dieser Wandlung*). Il n'y a plus d'échappatoire possible : il faut servir Dieu ou le Démon « Cette vérité et cette alternative sont la grâce dont l'histoire fait cadeau à la jeunesse ». Tout est clair maintenant comme après un orage épouvantable, et le peuple allemand retrouve cette foi qui lui vint de Königsberg et de Weimar et qui fut sa noblesse : la conviction religieuse que l'esprit doit déterminer l'être et l'action et ne doit jamais être soumis à une puissance d'en bas (*es ist der Glaube, dass vom Geiste her unser Sein und Handeln bestimmt werden muss ; dass der Geist in keinem Falle einer Macht von unten dienstbar sein darf*). A la jeunesse est accordée la grâce d'expier une faute qu'elle n'a pas commise ; libre de tout esclavage intérieur, elle pourra prononcer les paroles de l'avenir. La marque de l'esprit allemand fut jadis l'attrait de l'indéterminé ; l'attrait d'une grandeur précise pourrait être sa marque nouvelle (*Der Zug ins Grosse ist einmal das Gepräge des deutschen Geistes gewesen, aber es war ein Zug ins Unbestimmte ; der Zug zum fest bestimmten Grossen könnte sein neues Gepräge sein*).

Si l'on rapproche ce message de celui que Wiechert lançait à la jeunesse (voir le numéro 2, d'*Etudes Germaniques*), des sermons prononcés par le pasteur Niemöller, notamment à Erlangen, de la « conversion » soudaine d'Ernest Jünger, on constate, comme il était facile de le prévoir, que les représentants de la pensée chrétienne ont pu rapidement retrouver leur équilibre intérieur et essaient d'orienter

la jeunesse allemande en opposant à la mystique nazie une mystique religieuse. On peut prévoir le développement d'une littérature imprégnée de christianisme. Il sera intéressant de suivre également les tentatives qui seront certainement faites pour trouver le salut temporel hors de la religion.

Erich BROCK. *Das Weltbild Ernst Jüngers.* Darstellung und Deutung. Max Niehans Verlag. Zurich, 1945, 279 p. in-8°, 12 fr. 50.

Nous ne possédons guère sur Jünger que le petit volume publié en 1943, aux Editions Montaigne, par Marcel Decombis et qui fut, sauf erreur, son diplôme d'études supérieures. Cette étude, écrite en 1939 et qui, par conséquent, ne bénéficia pas de la lumière que les événements devaient projeter sur la personnalité de Jünger, traitait : l'épreuve de la guerre, la crise morale de l'après-guerre et l'idéal nouveau : dans cette troisième partie, elle faisait sa place au livre essentiel : *der Arbeiter*, qui devrait être traduit ou au moins présenté au public français dans une synthèse claire. Ce livre peut rendre service comme initiation, mais reste en deçà du modèle.

Avec l'ouvrage de M. Brock, qui est très riche, mais d'une lecture difficile, nous avons le sentiment d'aller au-delà. L'auteur est un philosophe ou, en tout cas, un homme préoccupé par les problèmes de l'existence ; il a vu surtout en Jünger un penseur et, dans son œuvre, il envisage essentiellement : *der Arbeiter.* Il lui consacre un ouvrage extrêmement dense et documenté, où tous les problèmes sont abordés, d'abord ceux qui se rattachent à la question du « travailleur »; puis ceux qui touchent à « l'homme ». En effet, Jünger, écrit M. Brock, a sur Nietzsche, qui réclamait l'élémentaire (*das Elementare*), l'avantage de partir précisément de cet « élémentaire », qui a fait irruption dans l'existence individuelle comme dans le monde extérieur, qui oblige donc l'individu à une révolution intérieure et qui inaugure une époque nouvelle. Nous entrons, nous sommes entrés dans l'ère du travail ; celui-ci est « le *temps* du poing, des pensées, du cœur, il est la vie, jour et nuit, il est la science, l'amour, l'art, la foi, le culte, la guerre ; le travail est la vibration de l'atome et aussi la force qui meut les astres et les systèmes solaires » (*Der Arbeiter*, p. 65). « Le travail a le rang d'un culte » écrit encore Jünger. Il en résulte que nous sommes une « race plutonienne qui, exclue des joies de l'existence, est à l'ouvrage dans une forge souterraine de l'avenir » et ne peut que pressentir sa mission et son œuvre future (*Das Wäldchen*, p. 104). La technique permettra au travailleur de « mobiliser » (au sens étymologique et militaire à la fois) le monde ; elle constituera « le moyen le plus efficace, le plus incontestable de la révolution totale ». Elle sera l'organe de la domination, que Jünger appelle: « la volonté de puissance légitimée », et « la quantité de légitimation décidera de la quantité de domination qui peut être obtenue par la volonté de puissance. « Dans ce monde du travail, le commandement sera exercé par une classe de chefs jeunes et qu'aucune considération n'arrêtera (*junge und rücksichtslose Führerschicht*) ; ils auront une forte conscience d'eux-mêmes » et « peu de culture, au sens habituel du mot » (*starkes Selbstbewusstsein : wenig Bildung im üblichen Sinn*); ils formeront « une espèce de garde, une colonne vertébrale de l'organisation combattante — une élite, que l'on peut aussi appeler

un Ordre. » De telles citations pourraient être facilement multipliées, car l'ouvrage de M. Brock en est à ce point farci qu'il en devient parfois papillotant ; elles permettent de comprendre l'influence exercée par Jünger dans l'Allemagne d'avant la guerre, même s'il n'avait pas la confiance du national-socialisme.

M. Brock a consacré la deuxième partie de son livre à « l'homme »; elle nous paraît moins nette, moins convaincante, malgré l'intérêt des chapitres sur la langue, le style de Jünger, la souffrance et le sacrifice. Peut-être aurait-il été préférable de commencer par elle, car c'est par là que l'auteur a lui-même débuté ; il a d'abord subi l'épreuve de la guerre, il a bâti sur elle sa « Weltanschauung », avant de parvenir à sa conception du « travailleur », qui apparaît comme une philosophie de l'avenir ; il fut d'abord intégré dans une civilisation « museal », avant d'envisager celle qui devait la remplacer et l'éliminer ; on pourrait dire sans trop exagérer que la révolution actuelle, qui ouvre une ère nouvelle, est l'élimination de l'homme (Mensch) par le travailleur. Jünger et ses disciples, en particulier Nebel, ne pouvaient pas envisager sans une certaine angoisse cette « civilisation de termitière », dans laquelle leur propre personnalité risque de se perdre, où les valeurs passées cesseront d'avoir cours, où les grandes idées de Dieu, de souffrance, de charité, de beauté, de culture seront soumises à une revision impitoyable. L'homme qui s'appelle Ernst Jünger s'est bâti deux mondes : celui de la guerre, née d'une expérience passée, et celui du travail, vision d'avenir ; y a-t-il place dans l'un et dans l'autre pour ce qui est humain, pour ce qui nous paraît conférer sa grandeur au nom d'être humain ?

Nous serions heureux si, en reprenant les renseignements biographiques qu'il a publiés dans la *Schweizer Rundschau* de novembre 1944, en tenant compte des prolongements que nous apporte l'opuscule *der Friede*, M. Brock nous donnait une vue perspective de l'évolution spirituelle de Jünger, qui accompagne et influence celle de l'Allemagne. Il lui a fait peut-être beaucoup d'honneur en lui consacrant une étude aussi importante que *Das Weltbild Ernst Jüngers*, car ce « Weltbild » est surtout un « Ichbild ». M. Brock, qui connaît mieux que personne la pensée de Jünger, nous rendrait service s'il nous présentait son évolution sous la forme de coupes pratiquées à des intervalles divers et en dégageait l'élément permanent.

Edgar MORIN. *L'an zéro de l'Allemagne*. Editions de la cité universelle. 1946. 261 pages.

Parmi les livres qui commencent à paraître sur l'Allemagne, il faut faire une place à part à celui de M. Edgar Morin : *L'an zéro de l'Allemagne*. Ce n'est pas l'ouvrage d'un savant qui, dans le calme de son cabinet de travail, médite sur les données d'un problème, mais le livre d'un homme jeune, qui vient de prendre contact avec la réalité présente et met en circulation, non sans une certaine hâte, ses observations et ses réflexions sur les Allemands, les forces anti-fascistes allemandes, les aspects de l'Allemagne occupée, et qui expose ses solutions, car il voudrait un programme qui assurât le triomphe de la démocratie en Allemagne, de la paix en Europe. Il nous apporte donc une documentation de première main, qu'il a passée au crible d'un esprit critique averti, et des conceptions, qui se ressentent de ses

opinions politiques avancées, mais nous n'avons pas l'impression qu'elles aient troublé ses facultés d'observation. On peut reprocher à ce livre une composition défectueuse, un style peu soigné. M. Morin a certainement voulu « faire vite », car il sait qu'en Allemagne les choses vont très vite. C'est pourquoi nous nous hâtons de signaler un ouvrage qui perdra de son actualité, mais permettra de comprendre l'évolution ultérieure des événements et qui restera comme un document vécu, plein de renseignements, de faits et de textes.

Henr BERR. *Le mal de la jeunesse allemande.* Albin Michel. 1946. 107 p. 60 fr.

Dans une collection, intitulée « Problèmes d'avenir », M. Henri Berr publie un petit volume, qui comprend trois parties : d'abord un essai écrit en 1940 sur « le mal de la jeunesse allemande », des réflexions plus récentes, qui datent de 1945, enfin de brèves notes sur diverses questions telles que : l'Ordre Teutonique, la propagande, etc. On y trouve de fort bonnes choses, car M. H. Berr a étudié l'Allemagne nazie en historien, et l'ouvrage, sans apporter de nouveaux éléments, présente l'intérêt d'une brève synthèse de documents ; mais on regrettera l'absence de contact avec la jeunesse allemande d'aujourd'hui, don le mal n'est pas moins grave et beaucoup plus important pour l'avenir.

J.-F. ANGELLOZ.

A. MALBLANC. *Pour une stylistique comparée du français et de l'allemand.* (Essai de représentation linguistique comparée). Grand in-8° raisin, broché, 128 p. Prix : 39 fr., Paris, Henri Didier (1944).

M. A. Malblanc, bien connu des germanistes, vient de publier, sous le modeste titre d' « essai », un ouvrage qui fera époque dans l'histoire de la stylistique comparée. Il a précisé lui-même (pp. 114-115) ce qu'il doit à ses devanciers : Ch. Bruneau, de Wartburg, Lombard pour le français ; Bally, Strohmeyer, un travail inédit de Gottesdiener pour la comparaison des deux langues ; cependant, l'œuvre de notre compatriote apparaît singulièrement originale. A. M. a voulu prouver (p. 110) que « le français se meut plus volontiers sur le plan de l'entendement, l'allemand sur le plan du réel ; celui-ci s'inspirant davantage de la nature, celui-là de l'activité consciente et de l'esprit, l'un tourné vers le dehors, l'autre vers le dedans ». En bref, l'allemand est concret, le français, abstrait. Mais l'auteur n'a garde de s'en tenir à des formules aussi générales, il nuance ses affirmations, admet des exceptions aux vues d'ensemble qu'il croit découvrir ; ce faisant, il a écarté par avance notre principale objection, car nous croyons ces deux langues capables d'échanger leurs qualités quand les manie un virtuose du verbe. A. M. suggère lui-même que le français n'est pas une langue aussi analytique qu'on l'a cru parfois, de même que l'allemand n'est pas toujours synthétique. Elles constituent, étudiées ensemble, un excellent instrument de formation intellectuelle : « l'allemand et le français sont, en pédagogie, d'une utilité complémentaire. »

Cette brève analyse pourrait faire croire à un livre abstrait, ardu, théorique ; or, chaque page est bourrée d'expressions et de citations,

allemandes et françaises, traduites, analysées, commentées. L'auteur part de faits concrets nombreux et bien établis pour s'élever aux lois générales. Nous savions tous qu'un verbe, en français, correspondait souvent à la particule séparable d'un verbe allemand ; la Stylistique (paragr. 4 et passim) en donne un essai d'interprétation : le français s'en tient souvent à l'idée abstraite, c'est une langue « rapide », il « demande plus à l'intuition », l'allemand « plus à l'expression », il est « plus lourd de perceptions sensibles et de relations exprimées ».

Aux critiques que nous pourrions lui adresser, A. M. a répondu par avance. Il aurait pu adopter un plan plus systématique, aller du général au particulier ; il a préféré que son lecteur vît « l'idée sortir de l'observation » ; l'exposé en est plus touffu (l'index, pourtant copieux, est insuffisant), mais aussi plus vivant. Les jeunes élèves, même les étudiants, ne pourraient arriver seuls à exploiter cette mine linguistique ; l'auteur confesse qu'il n'a pas écrit pour ce public et que les éditions Didier — il en est l'animateur — accueilleront toutes suggestions pour réaliser la méthode solidaire de thèmes et de versions conforme aux principes de la nouvelle linguistique comparée.

En somme, sans vouloir supprimer cet instinct, ce flair qui fait le bon traducteur, A. M. le renforce par une méthode consciente, des principes nets, qui soulagent la mémoire tout en incitant à l'observation. Il semble s'être surtout attaché au langage courant ; ne pourrait-on appliquer ces mêmes remarques aux trouvailles géniales des grands écrivains, soit qu'ils aient simplement développé les possibilités d'expression dont ils disposaient, soit, au contraire, qu'ils aient violenté leur langue pour lui faire rendre un son nouveau ?

Jean F. A. Ricci.

Quelques critiques de détail : p. 27. Elle *sort* son nez à la fenêtre (elle met le nez). — P. 28 : Der Tag ist so schön, dasz ich nicht bedaure = la belle journée ne me fait pas regretter... (la journée est si belle que je ne regrette pas...) ou alors, mieux eût valu un autre exemple : cette belle journée me fait regretter de ne pas... — P. 31 : se mourir de rire (vieilli). — P. 37 : changer la *particule* (la conjonction : *weil* remplacé par *daher*). — P. 40 : sie rückten rückwärts. — P. 49 : un front tout sillonné (gefurcht) ; ridé ? ou sillonné de rides ? — P. 69 : couper la jambe *du* malade ; on dit aussi : j'ai coupé la jambe *au* malade n° 20. — P. 106 : à douze ans, sa mère obtint... (c'est lui qui a *12* ans !) — Une erreur dans les errata : p. 109, lisez : p. 110.

II. — BIBLIOGRAPHIE SCANDINAVE

J. WORM-MULLER. — *La Norvège sous le joug allemand*, préface de A. Jolivet, professeur à la Sorbonne. Paris, Stock, 1945, in-8°, 62 pages.

Cette petite brochure, rédigée avant la fin des hostilités par un professeur de l'Université d'Oslo, contient en peu de pages une somme considérable de renseignements intéressants. L'auteur a joué un rôle important dans la résistance norvégienne jusqu'au jour où il fut obligé de quitter clandestinement son pays. Par la suite, parlant à la Radio de Londres, il travailla à éclairer ses compatriotes restés en Norvège. Il connaît donc très bien les faits qu'il expose.

Il caractérise nettement l'attitude des deux adversaires : il énumère les efforts successifs des Allemands pour contraindre les Norvégiens à les aider dans la guerre qu'ils menaient contre les Alliés. Autant d'efforts, autant d'échecs. Pourquoi ? Parce que Quisling ne put grouper autour de lui qu'une poignée de traîtres. Parce que le gouvernement légal du roi Haakon VII, depuis Londres, dirigeait la résistance d'un peuple demeuré foncièrement loyal. « Ni équivoque, ni double jeu » souligne M. Jolivet dans sa brève et énergique préface. Toutes les classes sociales, tous les corps de l'Etat, tous les syndicats prirent leur part dans la lutte contre l'occupant, comme aussi, hélas ! dans les sacrifices que cette lutte entraîna.

Résistance passive d'abord, lutte ouverte ensuite sur le sol même de la Norvège. Hors du territoire national, partout dans le monde, l'immense flotte de commerce norvégienne, l'une des plus importantes du monde et sans doute alors la plus moderne, servit courageusement et efficacement la cause alliée. Jusqu'à l'entrée en guerre des Etats-Unis, 40 % de l'huile minérale et de l'essence arrivant en Grande-Bretagne était transportée à bord de pétroliers norvégiens. 3.000 marins norvégiens ont trouvé la mort dans la bataille de l'Atlantiqué. La marine de guerre, l'aviation militaire norvégiennes ne cessèrent non plus jamais d'être présentes au combat. Le contre-torpilleur « Stord » prit une part glorieuse à la dernière attaque contre le « Scharnhorst », les chasseurs norvégiens abattirent plus de 200 appareils ennemis. Des détachements norvégiens participèrent à la bataille de Caen ; lorsqu'ils traversèrent Rouen un peu plus tard, ils crurent discerner dans le chaleureux accueil que leur réserva la population, la preuve que les Normands se rappelaient les liens qui nous unissent, écrit l'auteur, que la population, en d'autres termes, « saluait le retour des Vikings ».

Il faut lire cette émouvante brochure. Les Norvégiens, si proches de nous par l'idéal comme par le sacrifice, ont bien mérité de la cause alliée. Souhaitons-leur de panser rapidement leurs plaies après ce combat qui fut rude.

Herman BANG. — *Maison blanche, maison grise*, roman, traduit du danois par T. Hammar. Préface de Lucien Maury (Collection scandinave). Paris, Stock, 1945, in-123°, 251 pages).

Nous avons à faire ici non pas tant à un romain qu'à deux fragments autobiographiques à peine romancés. Deux couleurs, deux tonalités sentimentales. Les premières années de la vie de l'écrivain sont

évoquées sur le mode joyeux. Au centre du tableau, la figure de la mère, gaie, presque frivole, foncièrement bonne. Mais on sent que sa gaieté est un peu forcée. Un mal secret la ronge. Elle possède cet éclat émouvant, privilège accordé par la nature aux fleurs qui se fanent vite. L'auteur excelle à faire passer rapidement sous nos yeux des aquarelles aux couleurs légères et fines, la fête de Noël, la cueillette des raisins, la visite des vieilles tantes.

L'auteur, à peine sorti de l'adolescence, quitte la campagne pour la capitale, la maison blanche de son père (et surtout de sa mère) pour la maison grise de son illustre grand-père, Son Excellence le Docteur Hvide. Le fameux praticien, sévère, presque brutal à force de franchise, règne sur un monde en apparence brillant et prospère. Comblé d'honneurs, décoré de nombreux ordres étrangers, le Docteur est très entouré, très fêté et sans doute envié par beaucoup. Ses ordres ne se discutent pas, car tout son entourage l'admire et le craint. Et pourtant le drame est tout proche. Le vieux Hvide décline peut-être un peu, on lui préfère des médecins plus jeunes. Et la fortune des Hvide n'est pas réellement aussi solide qu'elle le paraît. Les fils Hvide ne possèdent pas les dons éclatants du père et des ancêtres. L'un d'eux, ivrogne et maladroit en affaires, semble s'être assigné pour tâche de ruiner la famille. Son Excellence est donc contrainte à se mettre entre les mains des créanciers. Derrière un rideau brillant et fragile, la mort et la ruine se sont depuis longtemps embusquées. On respire ici à toutes les pages une atmosphère fin de siècle. Le roman mériterait de porter ce sous-titre que *Les Buddenbrook* ont rendu fameux : « Décadence d'une famille ».

L'art de Bang est délicieux, il suggère plus qu'il n'indique, il montre, il ne commente pas. Les dialogues qui occupent la plus grande partie du roman sont vifs, mousseux, le ton est simple, entraînant et vrai. Il faut remercier Mlle Hammar et M. Maury de révéler au public français une nouvelle œuvre de cet écrivain trop peu connu en France et qui pourtant joua un rôle important dans l'histoire de la littérature nordique.

Lucien MAURY. — *L'amour et la mort d'Ernst Ahlgren* (Victoria *Benedictsson*), Le roman vécu d'une romancière suédoise, Paris, Stock, 1945, in-12° 228 p.

Bien qu'il se fonde sur une documentation très minutieuse et solide — les citations nombreuses et habilement choisies le prouvent assez, — le livre de M. Lucien Maury justifie bien le titre de « roman vécu de l'amour et de la mort » que l'auteur lui a donné. Il se lit avec plaisir et sans effort. Rien de pédantesque dans cette étude psychologique : aussi bien n'est-ce pas tant l'écrivain que la femme aimante et souffrante que M. Maury veut faire revivre devant nous.

Victoria Benedictsson, écrivain naturaliste, est connue dans l'histoire des lettres suédoises sous le pseudonyme masculin d'Ernst Ahlgren. Auteur de romans, de nouvelles, de pièces de théâtre qui posaient le problème du mariage, alors si âprement débattu, Victoria Benedictsson a vécu elle-même de curieuses expériences. Ses parents lui refusent la permission de partir pour Stockholm et d'y fréquenter l'Ecole des Beaux-Arts. Par dépit ou pour se libérer de la contrainte familiale, elle bâcle un mariage contre raison avec un veuf quinquagénaire. Elle vit

ensuite en recluse avec son mari, modeste employé des postes, dans la petite bourgade de Hörby en Scanie et, pour fuir la platitude de cette existence banale et l'intimité d'un mari qu'elle finit par exécrer, elle dirige une librairie puis se met à écrire. Un ami tendre vient lui apporter l'appui de son expérience, il la seconde dans ses efforts, il l'accompagne à travers la vie, c'est l'écrivain Axel Lundegârd. Mais cette amitié romanesque — nullement charnelle, si nous en croyons M. Maury qui a étudié de près la correspondance et les carnets intimes de Victoria — est coupée de querelles et de crises de désespoir.

L'amour véritable, Victoria le connaîtra seulement assez tard à Copenhague, entre les bras de ce Georg Brandès qu'elle appelle son Lucifer et qui semble bien mériter ce nom, tant il la fait souffrir. Rongée par la maladie, navrée de voir son amour si mal compris ou si peu partagé et son œuvre tenue en si médiocre estime par son illustre amant, elle tente de se suicider. Elle échoue. Axel Lundegârd assiste compatissant à ses épreuves ; Strindberg qui réside alors au Danemark, dans le voisinage de la maison où vivent alors les deux amis, suit les phases du drame avec une attention froide et presque satanique. Avec un atroce courage, elle récidive, et cette fois elle réussit, elle meurt de mort volontaire, ou, tout au moins, elle succombe sous le poids d'une lourde hérédité. Avant elle, en effet, son père avait été poursuivi par l'obsession du suicide.

M. Lucien Maury qui, dans son excellente collection scandinave, a eu le mérite de faire connaître au public français tant d'excellents romans suédois, compte-t-il lui révéler *Madame Marianne*, *l'Argent* ou quelque autre roman d'Ernst Ahlgréen ? Ou bien ne pense-t-il pas que le meilleur roman d'Ernst Ahlgrén fut précisément la vie douloureuse et passionnée de Victoria Benedictsson ?

Maurice GRAVIER.

REVUE DES REVUES

Nous commençons avec ce n° 3 une « revue des revues », qui est encore fort éloignée de celle que nous envisageons. En effet nous rêvons de livrer aux lecteurs d'*Etudes Germaniques* la substance de tous les articles importants qui seront publiés sur le monde germanique dans les revues d'Europe et d'Amérique et même dans la presse quotidienne ou hebdomadaire ; naturellement, nous suivrons avec un intérêt particulier les travaux des revues qui acceptent l'échange. Cette tâche dépasse les forces d'un seul, mais elle est à la portée d'une équipe, dont les membres se répartiraient la besogne. Nous faisons appel aux travailleurs de bonne volonté. Nous remercions Mademoiselle Denise Brutiau de nous avoir apporté sa collaboration pour cette première tentative.

FONTAINE. — N° 43, juin 1945, 406-413 : Claude Roy, En Allemagne, avril 1945 (« Les Témoins »).

N° 44, été 1945, 513-525 : Jean Wahl, Le monde, l'amour, la parole chez Rilke dans « *Les Elégies de Duino* » ; 526-537 : R.-M. Rilke, Lettres à un jeune peintre.

N° 46, novembre 1945 : *La « question » allemande :* 771-776 : Schlumberger. Abattre n'est pas vaincre ; 777-802 : Béguin, Procès de l'Allemagne ; 803-812 : Spender, L'Allemagne et l'Europe ; 813-819 : Jaspers, Retour à l'Unité et à la Science ; 820-830 : Emmanuel, Hölderlin et l'histoire ; 831-840 : Hofmannsthal, Heures grecques ; 841-850 : Kassner, Paraboles ; 851-853 : Morin, Situation des intellectuels allemands.

LES TEMPS MODERNES. — N° 1, 1er octobre 1945, 173-182 : Ivan Moffat, *Pourquoi les Allemands collaborent-ils avec nous ?* par un Américain.

N° 3, 1er décembre 1945, 510-526 : Unger, *Sélection* (sous la rubrique « Témoignages »).

N° 4, 1er janvier 1946, 668-689 : *Vie d'un Allemand* (Document objectif sur « ce qu'a pensé, ce qu'a éprouvé un jeune homme d'outre-Rhin entre 1918 et 1945 ») ; 690-712 : Janine Bouissounouse, *Trois Allemands contre l'Allemagne* (sous la rubrique : « Documents ») ; 713-724 : Deux documents sur Heidegger : I. M. de Gandillac, *Entretien avec Martin Heidegger ;* II. A. de Towarnicki, *Visite à Martin Heidegger.*

N° 5, 1er février 1946, 901-924 : *Vie d'un Allemand* (suite).

N° 6, 1er mars 1946, 1069-1083 : St. Hessel, *Entre leurs mains* (« Témoignages ») ; 1084-1088 : David Rousset, *La signification de l'affaire Dotkins-Hessel ;* 1089-1110 : *Vie d'un Allemand* (fin) ; 1015-1044 : David Rousset, *Les jours de notre mort* (Premier fragment). Extrait d'un ouvrage à paraître sous le titre : *Les jours de notre mort* (l'Univers concentrationnaire) ; « la substance en a été élaborée pendant un séjour de seize mois aux camps de Buchenwald, Porta Westphalica, Neuengamme et Helmstedt-Wöbbelin et sur la base de témoignages précis et contrôlés portant sur la plupart des grands camps ».

N° 7, 1er avril 1946, 1231-1261 : D. Rousset, *Les jours de notre mort* (Deuxième fragment ; 1311-1319 : M. Merleau-Ponty, *Une conférence de J. Hyppolite : L'existentialisme chez Hegel* (Article inspiré par la communication faite à la S. E. G., le 16 février, et que nous avons publiée dans le n° 2 de *Etudes Germaniques*).

N° 8, 1er mai 1946, 1469-1482 : F. Jarnages, *Berlin, hiver 1944-1945* (Témoignage dramatique sur un bombardement aérien).

Revue de Paris. — 1945, N° 1, 59-65 : Jean Mariotti, *Journal de captivité.*

N° 3, 64-70 : Jean Baillou *Souvenirs du camp des brumes.*

N° 4, 46-54 : Pierre Frédérix, *Images d'Allemagne ;* 78-83 : Claire Davinroy, *Camp de prisonnières.*

N° 5, 50-58 : Maurice Pernot, *Le sort de l'Alemagne.*

N° 6, 84-89 : Pierre Frédérix, *Le communisme allemand.*

N° 7, 75-81 : Robert d'Harcourt, *La fin d'Adolf Hitler et le danger d'une légende.*

1946, N° 1, 8-24 : A. François-Poncet, *Le chancelier Brüning.*

N° 2, 79-85 : Pierre Frédérix, *Le procès de Nuremberg.*

Europe. — N° 4, 1er avril 1946, 15-24 : P. Abraham, *Berlin sans les Allemands ;* 132-138 : Henri Mougin, *Comme Dieu en France : Heidegger parmi nous.* (Réponse aux articles publiés sur Heidegger dans *Les temps modernes.* Sur un point M. Mougin a été mal renseigné : Heidegger n'a pas repris ses cours à l'Université de Fribourg).

N° 5 1er mai 1946, 56-63 : Pierre Abraham, *Berlin sans les Allemands* (suite).

La Nef. — N° 8, juillet 1945, 100-108 : C.-J. Odic, *L'Allemand de Buchenwald.*

N° 9, août 1945, 52-64 et N° 10, septembre 1945, 69-81 : E. Ludwig, *Crimes et châtiments du peuple allemand.*

N° 13, décembre 1945, 19-29 : Ch. Braibant, *Abel Bonnard et Gœring.*

N° 16, mars 1946 La justice à quatre voix (Nuremberg 1946) : 57-58 : E. F., *Avant-Propos ;* 59-66 : E. Vermeil, *Signification d'un procès ;* 67-75 : C. Fedine, *Du haut de la dernière marche ;* 76-81 : XXX, *Analyse socratique du point de vue britannique.*

Esprit.

Janvier 1945, 311-316 : C. de Cayeux : *Suite à Munich.*

1er janvier 1946, 143-149 : Joseph Rovan, *Politiques en Allemagne.*

1er mars 1946, 411-417 : N..., *Documents d'Allemagne.*

L'Arche.

Mars 1944, 38-57 : Henri Bonnet *La préparation des conquêtes nazies.*

Août 1945, 3-11 : Thomas Mann, *Le pasteur Niemöller.*

Septembre 1945, 70-92 : Jules Roy, *Douze cents bombardiers lourds sur Bochum.*

Octobre 1945, 107-116 : Marice Blanchot, *La lecture de Kafka.*

Février 1945, 75-93 : D. Capetanakis, *Stefan George, précurseur du nazisme.* (Article tendancieux et sans valeur scientifique où l'on trouve quelques textes de St. G.).

La Vie Intellectuelle.

Juillet 1945, 10-29 : *Buchenwald 1944-1945.*

Octobre 1945, 8-21 : XXX, *Les catholiques de Bade pendant la guerre* ; 27-35 : J. Meyer, *Extraits de la chronique de la paroisse de Ladelünd.*

Novembre 1945, 42-47 : *Lettre pastorale des évêques catholiques allemands* ; J.-T. Delos, *La place de l'hitlérisme dans le nationalisme totalitaire* ; 114-115 : D. D., *Zones d'occupation.*

Janvier 1946, 24-36 : Th.-G. Chifflot, *La reconstruction de l'Eglise évangélique en Allemagne.*

Mars 1946, 33-61 : A. Freundenberg, *La « reconstruction » de l'Eglise catholique en Allemagne.* (Appréciation sur la chronique du P. Chifflot) ; 85-90 : E. T., *Vers une Autriche nouvelle.*

La Pensée.

N° 2, 399-46 : *La Norvège, une Nation* ; 89-100 : A. Cornu, *Marxisme et idéologie*, I.

N° 3, 57-70 : A. Cornu, *Marxisme et idéologie*, II.

N° 5. 121-125 : Henri Mougin, *Comment sauver les intellectuels nazis ?* (Protestation contre une tentative faite pour « sauver » Jünger).

Dieu Vivant.

N° 1, 53-80 : Hans von Balthazar, *Kierkegaard et Nietzche.*

N° 2, 89-100 : Martin Buber, *Le message hassidique*, trad. Philippe Lavastine ; Gabriel Marcel, *Autour de Heidegger* (à propos du livre de M. de Waehlens).

N° 3, 63-80 : Jean Hyppolite, *Jaspers.*

Weltwoche. — Le très intéressant hebdomadaire suisse *Weltwoche* publie régulièrement des articles sur l'Allemagne. Nous nous bornerons à indiquer les plus importants, parus il y a déjà quelques mois.

N° 601 : Aus der Geheimgeschichte des dritten Reiches. Die Alliierten und das freie Deutschland. (Continue dans les numéros suivants).

N° 603 : Erziehung des deutsche Volkes (Intlerview mit Prof. Kópke).

N° 606 : Berlin unter russicher Herrschaft ; Die Engländer vor der deutschen Frage.

N° 617 : Berlin im September 1943.

N° 618 : Interview über das deutsche Problem mit Prof. Bark.

N° 620 : Haben die Deutschen noch eine Kultur ?

N° 622 : Deutschlands geistiger Hunger.

N° 625 : Bericht über Oesterreich ; Wie ein deutscher Junge die Franzosen sieht.

Les Langues Modernes. — La revue de l'*Association des Professeurs de Langues Vivantes* (Rédacteur : M. Kerst) se propose d'être non seulement un bulletin professionnel et pédagogique, mais aussi un organe de culture. En ce qui concerne l'Allemagne, elle a déjà signalé un certain nombre d'ouvrages et publié dans ses deux premiers numéros une importante étude de notre président, M. Vermeil, sur « Rééducation et rééducateurs en Allemagne » et, dans le n° 4, une « Chronique d'Allemagne » très documentée, par M. Gspann.

MANIFESTATION D'AMITIE FRANCO-NORVEGIENNE au Lycée " Corneille " à Rouen, le 4 Mai 1946

Les mesures graves et puissantes de l'hymne national norvégien, suivies des cadences vives de la « Marseillaise » ; les élèves en rangs pressés faisant le carré dans la Cour d'Honneur ; sur les marches du grand perron, les autorités locales, des officiers de marine, les membres du consulat de Norvège, administrateurs et professeurs du Lycée : cérémonie brève et émouvanet, dont l'occasion était un geste d'amitié, dont l'effet ne pouvait être qu'un resserrement d'une vieille amitié.

Chaque année, avant cette guerre, quelques dizaines de jeunes garçons venaient de Norvège faire leurs études au Lycée Corneille : de bonnes, de solides études, de celles dont on garde un long souvenir. Ces garçons repartaient, sachant bien le français, ayant appris un peu de la France. L'épreuve est venue, la section norvégienne a cessé provisoirement d'exister (1) : mais les anciens élèves n'ont pas oublié. Ils ont su que la France subissait encore des restrictions sévères ; quelques-uns d'entre eux, à Oslo, ont décidé de lancer l'idée d'un envoi aux petits français du Lycée où ils avaient passé des années de leur jeunesse. Et l'initiative a été accueillie de tous les « anciens » avec la plus vive faveur. Sept tonnes de produits réunis, le concours de la Municipalité d'Oslo accordé sur le champ, une compagnie de navigation offrant de faire sans frais aucun le transport : c'est l'histoire qu'après quelques mots de vibrante cordialité de M. le Consul ZACHARIASEN dit, en un français impeccable, M. ANDRESEN, ancien élève du Lycée Corneille. C'est tout juste si, dans un sentiment de charmante modestie, il ne s'excuse que d'un don si « léger », en annonçant qu'un autre envoi déjà s'apprête.

En termes chaleureux, quand les applaudissements se sont tus, M. le Proviseur LE MEUR dit les liens qui unissent le vieux Lycée de France à l'héroïque Norvège. Il évoqua les souvenirs de la lutte parallèle au cours des années noires de l'occupation que les deux pays ont connue. Il dit la gratitude que provoque en ceux qui en sont les bénéficiaires un geste d'efficace amitié dont, à travers eux, la France est l'objet et qui nous touche en tant que Français.

Une réception plus intime suivit dans la Salle des Actes, grande salle aux boiseries solennelles qu'animaient les plus cordiales conversations. En quelques phrases simples et émouvantes, le Commandant du navire qui avait apporté le présent dit son plaisir d'avoir pu rendre ce service et évoqua des souvenirs de ses rapports, entre 1940 et 1945, avec la Marine française libre : beaux souvenirs des escortes et des convois sur bien des mers périlleuses, où continuait de flotter le pavillon de la France. Prononcés d'une voix rude et ferme, ces phrases, pour presque tous les Français présents, mystérieuses furent traduites de l'anglais avec fidélité par M. REYNAUD et très vivement applaudies.

« TAKK », MERCI, ce simple mot formé de feuilles vertes ornait la nappe blanche de la grande table. Ce merci ne s'adressait pas, certes, uniquement au don généreux. Il allait plus encore aux sentiments qui en avaient inspiré l'idée et à la « gentillesse » (il n'est pas de mot qui exprime mieux ce que tous ressentaient) avec laquelle il était remis par ceux qui, présents ce soir-là au Lycée Corneille, représentaient si bien les amis fidèles et attentifs que compte la France dans la fière et noble Norvège, les amis plus particuliers qu'y compte Rouen où s'élève, au milieu de beaux arbres, la statue du vieux Rollon, venu jadis du pays norvégien pour être le premier des ducs normands.

BELLANGER.

(1) Elle sera recréée dès la rentrée d'octobre 1946.

ACTIVITE DE LA SOCIETE

Réunion du 19 Janvier 1946

La Société s'est réunie le 19 janvier 1946, à 16 heures, en assemblée générale ; en l'absence de M. Vermeil, empêché, M. Tonnelat, puis M. Godard ont présidé la séance.

Le Secrétaire donne lecture du rapport moral. Il rappelle que, le 14 mars 1945, la précédente assemblée générale a décidé la reprise et l'extension de notre activité ; de mars à décembre 1945, la Société s'est effectivement réunie cinq fois. Une circulaire imprimée, envoyée à tous les germanistes de France, nous a permis de recruter 260 adhérents, c'est-à-dire environ trois fois plus qu'en 1939 ; des contrats ont été établis avec plusieurs pays étrangers. La Société est autorisée à éditer une revue ; mais la parution du numéro 1 a été retardée par diverses difficultés qu'il a fallu vaincre. On peut donc envisager l'avenir avec confiance.

Mlle Schmidt, trésorière, dépose le rapport financier. La Société a disposé en 1946 de 26.066 francs (avoir au 1er avril 1945 + cotisations de 1945) ; elle n'a dépensé que 1.758 fr. 30 ; il lui reste donc un avoir de 24.307 fr. 70.

Le Secrétaire fait remarquer que cette prospérité n'est qu'apparente ; l'encaisse actuelle sera entièrement absorbée par les frais d'impression du numéro 1 de la revue, qui doit être adressé à tous les membres de la société pour 1945. Si nous voulons éditer en 1946 trois autres numéros, il faut envisager un relèvement de la cotisation. Le Président propose le chiffre de 200 fr. pour la France et celui de 300 fr. pour l'étranger : ils sont adoptés à l'unanimité. Pour les membres à vie, cette cotisation est réduite de 50 francs. Après quelques observations, le président déclare l'Assemblée générale close.

Mme Audouin, professeur au lycée Camille-Sée, évoque ensuite Spitteler et son *Printemps olympien*. M. Angelloz présente le prochain livre d'A. Béguin : *Faiblesse de l'Allemagne*. De nombreuses questions sont posées à l'auteur, qui assistait à la séance.

Réunion du 16 Février 1946

La Société s'est réunie le 16 février 1946, à 17 heures, sous la présidence de M. Vermeil. M. Dresch présenta la réédition de l'important ouvrage de M. Vermeil sur *L'Allemagne*. M. Hippolyte, professeur de philosophie à la Faculté des Lettres de Strasbourg, fit une communication sur : « L'existence dans la phénoménologie de Hegel ». A la discussion qui suivit, prirent part MM. Cornu, Lavelle et Vermeil.

Réunion du 16 Mars 1946

La Société s'est réunie le 16 mars 1946, à 17 heures, sous la présidence de M. Vermeil. Le président est heureux d'annoncer la parution du numéro 1 de la revue *Etudes Germaniques*, organe de la S.E.G.

M. Leibrich présente le récent livre de B. d'Astorg : *Introduction au monde de la terreur.*

M. Vermeil fait une communication sur le sujet suivant : « De la guerre totale à la guerre criminelle : souvenirs et impressions du procès de Nuremberg ». Il répond ensuite aux questions qui lui sont posées.

Réunion du 11 Mai 1946

M. Rouge préside. Il excuse MM. Vermeil et Tonnelat, empêchés et adresse les heureuses félicitations de la société à son président, parti pour Oslo, où il doit recevoir les insignes de docteur *honoris causa.*

M. Angelloz répond au prochain livre de Jünger : *Der Friede* et M. Cornu fait une communication sur « Le mouvement encyclopédique français et la gauche hégélienne ».

TABLE DES MATIÈRES

Le Gérant : F. J. ANGELLOZ.

Imprimerie CARON et Cie, Caen — Dépôt légal, troisième trimestre, 1946

SOMMAIRE DU NUMÉRO 1

SOMMAIRE DU NUMÉRO 2

(Voir la page 2 de la couverture)